This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

21.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

21.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

21.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

21.

Digitized by Google

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME IV.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE RUE HAUTEFEUILLE, No 16.

1822.

Digitized by Google

37582.6(21)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
AUG 1 1952

Digitized by Google

TOM JONES
ET FELLAMAR
SUITE
DE TOM JONES A LONDRES,
COMÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR DESFORGES,

Représentée, pour la première fois, par les comédiens Italiens, le 17 avril 1787.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

FELLAMAR, Lord de l'Amirauté.

SIR ALWORTHY, oncle de Tom Jones Summer.

SIR WESTERN, père de Sophie Western, femme de Tom Jones.

TOM JONES SUMMER, Commodore et mari de Sophie Western.

LADI SOPHIE WESTERN.

MISS SOPHIE SUMMER, fille de Tom Jones.

LADI BELLASTON, parente des Western.

MADAME MILLER, gouvernante de la jeune Sophie.

PARTRIDGE, valet de Tom Jones et mari de madame Miller.

UN OFFICIER de l'Amirauté.

DEUX GARDES de l'Amirauté.

La scène est dans un faubourg très-voisin de Londres.

Digitized by Google

TOM JONES
ET FELLAMAR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin à l'anglaise. Sur le devant, on voit une rotonde à l'antique, avec une inscription dans le tympan du fronton, au milieu, sous le dôme, une table de marbre en forme de tombe, et quelques siéges mobiles autour. Il est très-matin.

SCÈNE I.

SOPHIE, seule, dans la rotonde, un livre à la main.

Que j'aime ce Français, auteur de la Pupille!
Toujours en le lisant je me sens plus tranquille.
Je conçois avec lui que dans un âge mûr,
Un vrai sage inspiré par un sentiment pur,
A des attraits naissans peut rendre encor les armes;
Mais je conçois bien mieux qu'il peut avoir des charmes
Pour celle qui, pensant dès sa jeune saison,
Se promit d'allier l'amour à la raison.
(Elle lit un moment.)

Digitized by Google

Cesse, ô livre charmant de nourrir ma folie !
Ariste est Fellamar, je ne suis point Julie...
Je la serais peut-être aux yeux de mon vainqueur,
Si pour lui ressembler il ne fallait qu'un cœur.
Mais qu'attends-tu, Sophie, à peine à ton aurore ?
Peux-tu croire ?... Ah ! cachons le feu qui me dévore ;
Que ses regards surtout n'en soient jamais témoins :
Que je souffre en secret, et je souffrirai moins.
J'entends.....

(Elle se lève.)

C'est lui... Fuyons... D'où vient que je chancelle ?

SCÈNE II.

SOPHIE, FELLAMAR, qui arrive d'un air rêveur à la porte de la rotonde, et aperçoit Sophie.

FELLAMAR.

Que vois-je ! ah ! Dieu ! pardon, pardon, Mademoiselle,
Ne fuyez point. Je pars.

SOPHIE.

Non, demeurez, Milord,
Je ne fuyais personne, et vous n'avez nul tort.
Il est jour... Je courais au lever de ma mère.

(Elle le salue froidement, mais respectueusement, et sort.)

FELLAMAR, la regardant aller.

Vous me fuyez, Sophie ! — Ah ! Dieu ! quelle chimère,
En condamnant mon cœur à de folles amours,
A troublé le repos du reste de mes jours !

Digitized by Google

Huit lustres accomplis ne m'ont pas rendu sage.
J'ose aimer une enfant au printems de son âge,
A qui la raison seule a dit éloquemment,
Que j'ai celui d'un père et non pas d'un amant :
N'importe, de l'aimer je ne puis me défendre,
Je suis venu trop tard pour oser y prétendre,
Mais assez tôt du moins pour l'aimer sans espoir...
Temple de l'amitié, que j'aime à te revoir!

(Il va vers la rotonde.)

Entrons... Dans ce réduit, touchante solitude,
Le sentiment m'appelle autant que l'habitude;
C'est ici qu'en secret, dès la pointe du jour,
Je viens entretenir un inutile amour.

(Il tire des papiers.)

A l'objet adoré ce que je n'ose dire,
Sur ce papier muet, je puis au moins l'écrire :
C'est mon unique ami, c'est mon seul confident.
Il ne me guérit pas, mais il sera prudent.

(Il écrit et parle.)

Objet de tous mes vœux! ô toi qu'en vain j'adore!...

SCÈNE III.

FELLAMAR, MADAME MILLER, PARTRIDGE.

MADAME MILLER, le grondant.

Mon ami, c'est très-mal, je te le dis encore.

PARTRIDGE, avec emphase.

Ma femme, c'est très-bien, croyez-en votre époux.

FELLAMAR, à part, dans la rotonde.

O ciel! qui vient troubler mes plaisirs les plus doux?

(Il sort.)

Digitized by Google

Ah! c'est vous, mes enfans! Querelle de ménage!
Je vous laisse.

(Il s'éloigne en souriant.)

PARTRIDGE.

Entends-tu son leste badinage
Sur l'hymen?... Ce mot seul te prouve...

MADAME MILLER.

Que dis-tu?
De ce généreux Lord on connaît la vertu.
On la vit triompher des plus rudes épreuves :
Et puisqu'il faut ici t'en rappeler les preuves,
Je vais t'interroger... Sans discours superflus,
Réponds aux questions, oui, non, et rien de plus.

PARTRIDGE.

Cela suffit, mon cœur, je serai laconique.

MADAME MILLER.

Souviens-toi bien d'abord de l'aventure unique
Qui de nos jeunes gens fit deux heureux époux.
Milord ne fut-il pas l'auteur d'un nœud si doux?

PARTRIDGE.

Oui.

MADAME MILLER.

Ton maître, brûlant d'un courage intrépide,
Pour voler à la gloire avait besoin d'un guide.
Fellamar le fut?

PARTRIDGE.

Oui.

MADAME MILLER.

Lord de l'amirauté,

Digitized by Google

Quand ce digne seigneur entend de tout côté
De mille prétendans la clameur importune,
C'est Jones qu'il choisit, qu'il mène à la fortune,
Par le plus beau chemin, par celui de l'honneur.
En conviendras-tu?

PARTRIDGE.

Non. — Si c'est un suborneur,
Qui n'a fait pour l'époux voir tant de grandeur d'ame,
Qu'afin de l'éloigner noblement de sa femme.

MADAME MILLER.

Qui t'a dit cette horreur?

PARTRIDGE.

Qui? Ladi Bellaston.
Pauvre femme, crois-moi, tous ces gens du grand ton
Se connaissent entr'eux; en manœuvres coupables
Ils savent bien de quoi leurs pareils sont capables.
Ladi jugea Milord, et le jugea très-bien.
Quand elle me parla, d'abord je ne crus rien;
J'hésitai comme toi; je lui dis : mais, Madame,
Si Milord de mon maître aimait toujours la femme,
Pendant treize ans entiers brûlant du même feu,
Pourquoi dans la province a-t-il paru si peu?
Tom Jone était absent, et devenu docile,
Western offrait au Lord l'accès le plus facile.
A peine l'a-t-on vu dix fois dans ces treize ans.
Soit, dit-elle, mon cher; mais mille maux cuisans
Dont vers notre déclin nature nous afflige,
Le besoin des secours que la vieillesse exige,
Ont contraint sir Western à quitter à-la-fois
Son château, sa province, et sa chasse et ses bois :

Digitized by Google

Enfin depuis deux ans le voilà près de Londre.
Maintenant, mon ami, c'est à toi de répondre;
Peu x-tu, dans ces deux ans, me citer un seul jour
Où Milord n'ait paru.—J'en conviens; mais l'amour
Est-il bien le motif? —Ah! veux-tu t'en instruire?
Ecoute mes conseils et laisse-toi conduire.
De son appartement l'on t'a donné le soin? —
Oui, Madame,—Tu peux, invisible témoin,
L'épier, l'observer, et même avec adresse
Surprendre en ses écrits l'aveu de sa tendresse...
Jone est ton maître enfin, tu chéris son honneur;
Et tu ne voudrais pas qu'on troublât son bonheur.
J'ai senti ses raisons... Je viens à l'instant même
De remettre à Ladi de sûrs garans qu'il aime;
Mais, je dis, là vraiment d'un amour dangereux.

MADAME MILLER.

Le trait, mon cher ami, n'est pas bien généreux;
Tu devais recourir à mon expérience.
Quoi! Milord t'a donné toute sa confiance,
Et si légèrement tu viens de la trahir?

PARTRIDGE.

Est-il plus généreux, quand il veut envahir
Le bien le plus sacré, le trésor de mon maître,
Et de mon maître absent?... Quand on démasque un traître,
Sois en sûre, ma femme, on ne peut avoir tort,
Et (j'en ferais serment) c'en est un que Milord.

MADAME MILLER.

(Ici Ladi Bellaston paraît.)

Je crois ta Bellaston mille fois plus traîtresse;
De Jones ses bienfaits la rendirent maîtresse.

Digitized by Google

(Bienfaits intéressés, trop payés de retour!)
Elle vit échouer son ridicule amour.
Du noir Blifil et d'elle on sait l'intelligence ;
Crois qu'elle agit encor par esprit de vengeance ;
Crois que pour son cœur faux, rien ne sera plus doux,
Que de voir malheureux nos innocens époux.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LADI BELLASTON.

LADI BELLASTON, paraissant.

Indulgente Miller, je vous suis obligée.

MADAME MILLER.

Vous écoutiez, Madame ?

LADI BELLASTON.

Oui.

MADAME MILLER.

J'en suis affligée...
Pour vous ; car en honneur, j'ai dit la vérité.

LADI BELLASTON.

Vous pourriez adoucir votre sincérité ;
Ce terme de cœur faux.

MADAME MILLER.

Je n'en connais point d'autre
Pour peindre clairement.

LADI BELLASTON.

Quelle audace est la vôtre!

Digitized by Google

MADAME MILLER.

Oh ! Madame, d'abord, laissons là, s'il vous plaît,
Ces discours outrageans que souffre un bas valet ;
Je cède à la bonté, jamais à la menace :
Ce que vous écoutiez, vous l'entendriez en face.
Je ne puis trouver bien que, sans nulle raison,
Vous cherchiez à troubler cette honnête maison ;
Je ne puis trouver bien que, sachant la faiblesse
Du bon Partridge (en rien que ceci ne te blesse,
Ami, de t'offenser je n'ai pas le dessein)
Vous l'ayez pu conduire à commettre un larcin
Très-coupable, et cent fois plus dangereux encore :
Cet amour prétendu, tout le monde l'ignore ;
Et si vous divulguez ce funeste secret,
Quel nom méritera votre zèle indiscret ?

LADI BELLASTON.

Mais vous parlez bien haut.

MADAME MILLER.

Il est des circonstances
Qui peuvent rapprocher ou franchir les distances :
Je connais votre rang, Madame, et j'en fais cas ;
Mais j'en fais plus encor des cœurs droits, délicats,
Qu'instruit le sentiment, qu'éclaire la prudence,
Et dont les procédés sont tous en évidence.
Quand je parle bien haut, c'est que j'ai bien raison.
Si le lord Fellamar, par une trahison
Dont j'ai beaucoup de peine à le croire capable,
Envers nos deux époux veut se rendre coupable,
Avant de le juger, il faut le voir agir.
(A Partridge.)
Jusque-là, ne fais rien qui t'expose à rougir.

Digitized by Google

LADI BELLASTON, ironiquement.

Ce discours est sublime, et vaut qu'on le recueille.
Mais calmez ce grand feu. — Voilà le porte-feuille
Que séduit, égaré par mon zèle indiscret,
Au très-honnête Lord votre époux a soustrait...
J'avais cru cependant, qu'étant de la famille,
Devant m'intéresser à Western, à sa fille,
Et remarquant près d'eux un adroit séducteur
Caché sous le beau nom de noble bienfaiteur,
Confondre ses projets, lui ravir sa victime,
Le démasquer enfin, n'était pas un grand crime;
Vous m'avez détrompée, et je sens tout mon tort.

MADAME MILLER.

C'en était un, Madame. Oui, — j'admets que Milord
Ait repris pour Sophie un sentiment trop tendre,
Qu'il ose l'avouer; à quoi doit-il s'attendre?
A rougir devant elle, à se voir abattu
Sous le poids du regard de l'auguste vertu:
S'il aime et s'il se tait, alors on peut le plaindre;
Mais en ce cas, Milord n'est nullement à craindre.
Ainsi donc. —

LADI BELLASTON.

J'aime en vous des sentimens si beaux
Et vous pardonne tout; oui, tout, jusqu'au CŒUR FAUX.
De mon juste courroux je fais le sacrifice:
J'ai rendu les papiers, vous, rendez-moi justice.

(Elle sort.)

PARTRIDGE, stupéfait.

Mais je n'en reviens pas; j'en suis tout étourdi.

MADAME MILLER.

De quoi donc?

Digitized by Google

PARTRIDGE.

Du ton ferme, imposant et hardi
Dont tu viens de parler à la fière noblesse.

MADAME MILLER.

Et toi, tu n'as rien dit?

PARTRIDGE.

Par respect.

MADAME MILLER.

Par faiblesse.
Mais tant mieux: va, je suis, je t'en donne ma foi,
Très-contente d'avoir un mari tel que toi.
Quant au ton que j'ai pris, mon ami, peu m'importe
Son effet sur Ladi.— Crois que j'étais bien forte
Contre le nom, le rang, leur vague autorité;
J'avais pour moi l'honneur, le droit, la vérité.
Partridge, avec les grands, point de folle arrogance;
Mais un noble courage, une mâle assurance:
Le bonheur d'être issu d'une illustre maison
Ne donne pas le droit d'avoir toujours raison.
Le porte-feuille, au reste, est en notre puissance;
Que Milord du larcin n'ait jamais connaissance:
Remets-le où tu l'a pris.

(Elle le lui donne.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SIR WESTERN, conduit par M. ALWORTHY.

WESTERN, à Alworty.

Vrai, vous êtes trop bon
D'avoir autant de soin d'un infirme barbon.
(Il voit Partridge.)
Comment! te voilà, toi, paresseuse pécore;
Pour chercher les papiers tu ne pars pas encore?
Tous les jours cependant, tu dois bien le savoir,
C'est à l'heure du thé que je veux les avoir,
Surtout dans ce moment où terminant la guerre,
Mon gendre, mon cher Tom, l'honneur de l'Angleterre,
Par un trait inoui, par un grand coup d'éclat,
Vient d'assurer sa gloire et celle de l'état.
Va donc.

PARTRIDGE.

Je pars, Monsieur.
(Il sort.)

WESTERN.

Mais pars donc sans répondre.
Voyez le beau trajet de ma maison à Londre;
Pour un demi quart-d'heure à-peu-près de chemin.

MADAME MILLER.

Il est parti, Monsieur.

WESTERN.

Pour revenir demain,

Digitized by Google

Peut-être. — Il est si lent.

MADAME MILLER.

Vous connaissez son zèle.

WESTERN.

Oui, c'est un bon garçon, attaché, très-fidèle ;
Mais je préférerais un messager actif,
Qui, quand j'ai dit, JE VEUX, fût plus expéditif.

ALWORTHY.

Ah ! du tems, comme nous, Partridge sent l'outrage ;
Son ardeur est la même, ainsi que son courage :
Mais la force. —

WESTERN.

Oui, voisin, oui, vous avez raison,
Partridge est, comme nous, dans l'arrière saison ;
Et je sais, quant à moi, ce que l'âge me coûte :
Mais dans ce portrait-là vous oubliez la goutte
Dont je souffre si fort ; je vous en fais l'aveu,
Qu'avec elle souvent je me mettrais au feu.

(A madame Miller.)

Partridge ne l'a pas, ni vous non plus. — Ma chère,
J'oubliais. — Allez dire à ma famille entière,
Que c'est au monument de la fidélité
Qu'à compter d'aujourd'hui je veux prendre le thé.

(Elle sort.)

(A Alworthy.)

Qu'ils viennent tous ; allez. — Au fait, dans ma province,
Vous savez, cher voisin, que je vivais en prince,
J'étais juge de paix ; — tout pliait sous ma loi.
Cet horrible fléau m'a chassé de chez moi ;
Je ne les verrai plus, mes forêts, mes montagnes,

Digitized by Google

Je ne chasserai plus dans mes chères campagnes ;
D'insupportables maux, des tourmens assassins
M'ont livré sans retour en proie aux médecins.

ALWORTHY.

Dont les soins quelquefois vous rendent plus tranquille.

WESTERN.

Eh! que diable, il faut bien que leur art soit utile
Contre un supplice affreux, qui serait trop cruel,
Si javais le malheur qu'il fût continuel,
Mais il n'est pas moins vrai que comblant ma disgrâce,
Ces Messieurs pour jamais m'ont interdit la chasse,
Et, ma foi, c'est bien dur.

ALWORTHY.

Je crois fort douloureux
D'être privé d'un bien qui nous rendait heureux;
Mais trop voir ce qu'on perd est un calcul funeste.
Comptez, mon digne ami, comptez ce qui vous reste ;
Une fille adorable et son aimable enfant,
Un gendre vertueux, courageux, triomphant,
Qui, couvert de lauriers, à vos yeux va paraître ;
Des secours précieux, et des amis peut-être,
Qui si vous avez su bien lire dans leur cœur,
Voudraient de tous vos maux vous sauver la rigueur?
Lord Fellamar surtout, qui de la cour s'exile,
Et de votre maison fait son plus doux asile.

WESTERN.

Oui, c'est un bon ami dont je fais très-grand cas ;
Il a pour moi des soins nobles et délicats,
Des soins qui vont au cœur.... c'est à sa complaisance
Que je dois ce château qu'embellit sa présence,

Google

Et qui lui convenait autant par sa beauté
Que par son voisinage avec l'Amirauté :
Le site en est charmant et le séjour tranquille ;
On est à la campagne, à deux pas de la ville ;
Et quand des maux affreux sont venus m'obséder,
Ce lieu qu'il aimait tant, il me l'a pu céder !
C'est un bien grand service, et je conviens en somme
Qu'on peut-être à-la-fois Lord et très-galant homme,

ALWORTHY.

Ce qu'il a fait pour Jone.

WESTERN.

Est superbe.

ALWORTHY.

Il l'a mis
Dans le cas de tenir tout ce qu'avait promis
Dès ses plus jeunes ans son généreux courage.

WESTERN.

Ah ! ne m'en parlez pas ; car voyez-vous, j'enrage
De ma maudite.... Enfin, je le dis aujourd'hui
A vous seul,... je voulais m'embarquer avec lui.

ALWORTHY.

Vous ?

WESTERN.

Moi.... Mais j'étais vieux : et puis laisser ma fille
Sans père, sans époux, mes amis, ma famille ;
Tout bien considéré, j'ai dit : « Je suis au port,
Ce n'est pas un vieillard qui doit tenter le sort ; »
Je suis resté.

ALWORTHY.

Tant mieux pour nous et pour vous-même.

Digitized by Google

Tom Jone est mon neveu, vous savez si je l'aime :
De son embarquement quand il vint m'avertir,
Avec lui, comme vous, j'aurais voulu partir;
Mais je me dis soudain : « Jone vole à la gloire,
Il va servir l'état et chercher la victoire;
Jone seul combattra sans trouble, sans effroi;
Mais si je l'accompagne, il tremblera pour moi.
Que sans aucun obstacle il suive sa carrière,
Il doit à son pays son existence entière;
S'il rencontre la mort dans le champ de l'honneur,
Pleurons ensemble alors sa gloire et son bonheur. »

WESTERN.

Laissez-donc, laissez-donc, nous pleurerons ensemble!
Nous pleurerons, de quoi? car enfin il me semble
Que les papiers d'hier (et les papiers font foi)
Or les papiers d'hier que j'ai, je crois sur moi,
(Il se fouille.)
Disent que notre jeune et brave Commodore....
Quels diables de papiers! où sont-ils donc encore,
On me les prend toujours....

ALWORTHY.

Non, voisin, permettez;
Je vois, chaque matin, que vous les remettez
A Sophie.

WESTERN.

Ah! c'est vrai.

ALWORTHY.

Mais voici vos deux filles
Et le généreux Lord, ami des deux familles.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LES DEUX SOPHIE mère et fille, FELLAMAR, LADI BELLASTON.

FELLAMAR.

Et pour toujours, Monsieur ; c'est mon serment sacré.

WESTERN.

Vous n'en ferez jamais qui soit plus à mon gré ;
Je le reçois auprès du tombeau qui recèle
Un de mes vieux amis, bien brave, bien fidèle,
Dont je n'ai point rougi de pleurer le trépas.
Et Milord, j'en reponds, vous ne me blâmez pas.

FELLAMAR.

J'en suis bien loin, Monsieur.

MADAME SUMMER.

Personne ne vous blâme,
Mon père.

WESTERN.

Eh bien! tant mieux; vous avez tous une ame.
C'était un si bon.... Mais.... enfin n'en parlons plus,
Et pour trancher d'un mot des regrets superflus,
Faites-moi l'amitié de me relire encore
L'histoire des hauts faits de notre Commodore :
Tous les papiers publics le disent triomphant.
(A la jeune Sophie.)
Tu les as?

Digitized by Google

SOPHIE.

Oui, mon père.

WESTERN.

Eh bien, lis, mon enfant.

SOPHIE, lit.

De la Havanne. « Le commodore Tom Jones Summer, unissant la plus grande adresse au plus mâle courage, vient de remporter une victoire éclatante, qui termine la guerre que nous avions sur ces côtes. On l'attend de jour en jour à Londres, où l'amirauté le rappelle. »

WESTERN.

C'est un superbe trait : plus je l'entends relire,
J'en conviens franchement, et plus j'entre en délire.

FELLAMAR, à part.

Ne les alarmons point.

LADI BELLASTON.

Moi, je le dis sans fard,
Je crois qu'à ce succès Milord a quelque part.

WESTERN.

Mais sans doute, Madame; eh, qui vous le dispute ?
Lord Fellamar commande, et Jones exécute :
Quand le succès couronne un projet hasardeux,
C'est le bien de l'État et l'honneur de tous deux.

FELLAMAR.

Quand l'État nous confie une place importante,
Rien n'est à négliger pour remplir son attente,
Et je crois fermement que, dans tous les projets,
Le succès, quel qu'il soit, tient au choix des sujets.

Digitized by Google

Le courage de Tom était en évidence;
Il vient en cet instant de montrer sa prudence,
Au point, que de l'État, noble et solide appui,
S'il est couvert de gloire il ne la doit qu'à lui,
La mienne est, si j'en ai, d'avoir su le connaître,
De l'avoir, par degrés, fait ce qu'il devait être;
Mais mon œil, avant tout, l'avait étudié;
J'ai tout fait par devoir, et rien par amitié.

WESTERN, à Ladi.

Et bien! voilà parler! pourquoi donc la rancune
Que vous lui conservez?

LADI BELLASTON.

Je n'en conserve aucune.
Pour aspirer à moi, s'il fut assez hardi,
J'ai pardonné; Tom Jone était un étourdi:
Dans l'oubli de ses torts je suis très-affermie,

(Ce vers à l'oreille.)

Et je vous prouverai si je suis son amie.

WESTERN.

Quoi donc!

LADI BELLASTON, toujours bas.

Il n'est pas tems.

WESTERN.

Soit; quand il vous plaira.

MADAME MILLER, survenant.

Un homme à trente noms, surnoms, ET CŒTERA,
Ingénieur, enfin, dans le parc vous demande,
Monsieur,

Digitized by Google

WESTERN, avec enthousiasme.

Ah! c'est mon homme;—un moment, qu'il attende.
C'est un homme étonnant pour les projets nouveaux:
Venez tous avec moi, vous verrez des travaux,
Des ponts, des arcs, des tours, d'admirable structure,
Mille détails où l'art éclipse la nature,
Obélisques détruits, pyramides, tombeaux; —
Je vous les ai cachés ces monumens si beaux,
Pourquoi? pour vous surprendre un matin à mon aise,
Et vous montrer le roi des jardins à l'anglaise.
Oui, d'un endroit désert mon homme a profité,
Pour en faire à bas bruit un séjour enchanté.
Voilà le mot. — Venez, Milord. — Ton bras, ma fille.

(Fellamar va pour donner la main à madame Summer, qui la donne à son père. Il n'ose l'offrir à la jeune Sophie: qui le regarde timidement, et prend celle que lui présente M. Alworthy.)

SCÈNE VII.

LADI BELLASTON, seule, les regardant aller.

Allez, allez sans moi, trop heureuse famille;
Mais ne vous flattez pas de voir long-tems la paix
Dans un séjour rempli de tous ceux que je hais.
Le voile d'amitié dont ma haine est couverte
Est tout prêt à tomber, et je tiens votre perte.

(Elle tire des papiers.)

O précieux papiers! — Leur sens est bien obscur,
Je le sais, je le vois; mais leur effet est sûr.
Il faudra qu'à mon gré sir Western les accueille.
J'ai les papiers, Miller garde le porte-feuille,

Digitized by Google

Mais l'héroïque Jone, et Sophie et son Lord,
Après ce qu'ils m'ont fait se sont donc crus au port?
Ils ont donc oublié l'excès de leur outrage? —
Ils vont voir soulever le plus terrible orage.
Par moi dans ce séjour tout sera confondu;
Ce n'est pas sans regret que j'ai tant attendu.
Leur sort fut à mon gré trop long-tems sans mélange; —
Mais il faut tôt ou tard qu'une femme se venge.
Si l'affront le plus simple en impose la loi,
Quel être eut à venger autant d'affronts que moi!

FIN DU PREMIER ACTE.

Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME SUMMER, FELLAMAR.

MADAME SUMMER.

Je jouis comme vous des plaisirs de mon père;
Pour nous le conserver, c'est en eux que j'espère.
Puissent-ils de l'ennui sauver ses derniers jours!
Puissé-je, au prix des miens, en prolonger le cours!

FELLAMAR.

Dans le nombre des biens, appuis de sa vieillesse,
Pouvez-vous de sa fille oublier la tendresse?
Quand mille maux sur lui viennent se réunir,
N'est-ce pas votre amour qui le fait rajeunir?
Combien le rend heureux votre aimable présence!
Que de soins délicats! d'ardeur! de complaisance!

MADAME SUMMER.

Comme il en eut pour moi! Vous avez pu le voir.
Ah! Milord! quel plaisir qu'un semblable devoir!
Mais tandis qu'il s'occupe, au gré de son envie,
Quand par des riens heureux il amuse sa vie,
Moi, j'ai de vrais chagrins, et je ne vois que vous
Qui puissiez.....

FELLAMAR.

Moi!

Digitized by Google

MADAME SUMMER.

Vos soins m'ont donné mon époux.
Le voilà couronné des mains de la Victoire :
Il vous doit ses lauriers et je vous dois sa gloire.
Enfin votre amitié fut notre seul trésor ;
Et Sophie aujourd'hui la sollicite encor
Pour un objet bien cher à toute la famille,
Fait pour l'être à vous-même, en un mot, pour ma fille.

FELLAMAR, à part.
(Haut.)

Dieu ! qu'entends-je ? Eh ! Madame, est-il en mon pouvoir ?

MADAME SUMMER.

Oui, je le crois. — Milord a pu s'apercevoir ?
Que, dans la sombre nuit de la mélancolie,
Ma fille depuis peu languit ensevelie :
De quelque mal secret elle sent la rigueur.
J'ai maternellement pressé son jeune cœur,
Je n'ai rien obtenu que soupirs et silence.
Sa mère ne veut pas lui faire violence :
Mais voyez mon état. — Absente d'un époux
Qui peut m'être enlevé par le destin jaloux ;
Souffrante à chaque instant des tourmens de mon père,
Je suis forcée encor à souffrir comme mère.
Milord, rendez le calme à mon cœur agité !

FELLAMAR.

Et comment ?

MADAME SUMMER.

Le voici : votre affabilité !
Votre douce raison, votre philosophie,
Je m'en suis aperçue, ont captivé Sophie.

Digitized by Google

FELLAMAR, ému.

Quoi! Madame!

MADAME SUMMER.

Oui, Milord, j'ai souvent observé
Que lorsque vous parlez, son œil, froid, réservé,
S'anime par degrés et devient moins sévère:
Elle a raison, en vous elle croit voir un père.

FELLAMAR, à part, avec amertume.

Un père!

MADAME SUMMER.

Vous m'avez immolé votre amour.
Elle sait que jamais elle n'eût vu le jour
Sans vos soins pour m'unir à l'époux que j'adore.

FELLAMAR.

J'ai fait ce que j'ai dû: je le ferais encore;
Mais que puis-je de plus?

MADAME SUMMER.

Avec un art discret,
Descendre dans son cœur, y chercher son secret..

FELLAMAR.

Eh! quoi? vous supposez qu'une instance étrangère
Obtiendrait un aveu que n'a point eu sa mère?

MADAME SUMMER, douloureusement sensible.

Le cœur de nos enfans n'est à nous qu'à demi;
On redoute une mère, on craint moins un ami.
Le respect est le fruit du don de l'existence;
Entr'eux et nous, Milord, il met trop de distance;
Il ferme tout accès à la sincérité. —
Quelle fille à sa mère a dit la vérité?

Digitized by Google

Au lieu qu'un tiers prudent, qu'elle sait estimable,
Qui n'a nul droit sur elle, un ami respectable
Enfin, de ses secrets peut obtenir l'aveu.
Que dis-je! et s'ils venaient de votre cher neveu?

FELLAMAR, très-ému.

(A part.)

De sir Harris? Ah! Dieu!

MADAME SUMMER, avec feu.

Que Milord se rappelle
Qu'il était l'an dernier très-assidu près d'elle:
A son âge, on est fait pour inspirer l'amour
Comme pour l'éprouver; il se peut qu'à son tour
Sophie...

FELLAMAR, à part.

Ah! quel tourment!

MADAME SUMMER.

Qu'avez-vous?

FELLAMAR, se contraignant.

Rien, Madame.
L'amour seul en effet peut tourmenter son ame;
Et, si c'est pour Harris, il fera des jaloux.

MADAME SUMMER.

N'importe; en dépit d'eux, il sera son époux:
A moins que vous, Milord, vous n'y mettiez obstacle;
Mais je ne le crois pas: c'est un si doux spectacle
(Surtout pour votre cœur sensible et généreux),
Que de voir des amans que l'on peut rendre heureux,
Deux amans que le rang, l'âge, enfin tout rassemble;
N'est-il pas vrai, Milord?

Digitized by Google

FELLAMAR, toujours embarrassé.

Très-vrai ; mais il me semble
Que, pour un tel hymen, mon fortuné neveu
Va nécessairement se faire attendre un peu :
Il voyage à présent.

MADAME SUMMER.

Je sais qu'il est en France ;
Mais le trajet est court et donne l'assurance,
Que bientôt en ces lieux il serait de retour,
Si d'un hymen si doux on lui fixait le jour.

FELLAMAR, à part.

Toujours réponse à tout.

MADAME SUMMER.

Et, pour calmer ma fille,
Vous, bienfaiteur constant de toute ma famille,
Vous écririez sans doute avec bien du plaisir ?

FELLAMAR.

M'avez-vous jamais vu peu soigneux de saisir
La moindre occasion de vous prouver mon zèle ?
J'entretiendrai Sophie, et pour tout savoir d'elle,
Je crois qu'il suffira de nommer mon neveu ;
Son trouble à ce nom seul deviendra son aveu.

MADAME SUMMER.

Il aime, il est aimé, j'ose presque en répondre.

FELLAMAR, à part.
(Haut.)

Chaque mot me déchire. Eh bien, qu'il vienne à Londre ;
Pour vous, pour elle et lui je ferai mon devoir.

Digitized by Google

MADAME SUMMER.

Avec sa bonne ici bientôt vous l'allez voir.

(Elle le salue et sort.)

SCÈNE II.

FELLAMAR, seul.

Me voilà seul enfin! Sort grâce, à tes caprices
Au moins j'aurai subi le plus grand des supplices.
Quelle épreuve, grand Dieu!... Cette enfant va venir;
D'un autre que de moi je dois l'entretenir
Et chercher dans son cœur (bien loin de moi sans doute),
Un secret délicat, que tout le mien redoute!
Par quel trouble mortel je me sens combattu!...
Insensé Fellamar! rappelle ta vertu...
Que devient le secours de ta philosophie?
N'est-ce plus qu'un vain mot?... Dans le cœur de Sophie,
Si par le tendre amour, ton nom n'est pas écrit,
Qu'espères-tu?... suivons ce que l'honneur prescrit:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pour ce que j'aime,
Le courage effrayant de m'immoler moi-même:...
Je sens le sacrifice; il est terrible, affreux....
Mais on est consolé quand on voit des heureux.
Elle vient... Calmons-nous.

Digitized by Google

SCÈNE III.

FELLAMAR, SOPHIE, MADAME MILLER.

MADAME MILLER.

Lady Summer m'envoie
Avec lady Sophie.

FELLAMAR.

(A part.)

Oui, je sais. Que de joie!
Et que de peine ensemble... Allons préparons-nous.

MADAME MILLER, bas à Fellamar.

Si vous la devinez, nous vous bénirons tous.

(Elle se retire au fond du théâtre.)

(Sophie et Fellamar se regardent tous deux timidement sans rien dire.)

FELLAMAR, avec embarras.

Sophie, à me parler votre bouche balance.

SOPHIE, de même.

Dois-je être la première à rompre le silence?

FELLAMAR.

Vous avez droit au moins de demander pourquoi
Votre mère a permis que vous vinssiez à moi.

SOPHIE.

Ma mère l'a permis : elle est bonne, elle est sage;
Sa fille n'en doit pas demander davantage.

FELLAMAR.

Elle n'a donc rien dit?

Digitized by Google

SOPHIE.

Rien que ce peu de mots :
« Un ami vrai, souvent peut guérir bien des maux.
» Allez près de Milord ; il vous attend, ma chère. »
Et comme vous voyez, j'obéis à ma mère.

FELLAMAR, à part.

(Haut.)

Je ne sais où j'en suis... Eh bien ! aimable enfant !

SOPHIE, à part en soupirant.

Enfant !

FELLAMAR.

Apprenez donc que son cœur se défend
De chercher désormais d'où naît cette tristesse,
Qui depuis quelque tems vous assiége sans cesse.

SOPHIE, comme effrayée.

Je paraîs donc bien triste!

FELLAMAR.

A ses regards du moins,
Hélas ! de son amour vous connaissez les soins ;
Le tendre empressement, la vive inquiétude :
Rendre heureux son enfant, d'une mère est l'étude,
L'étude la plus douce et le plus vrai plaisir.
Puisque votre bonheur est son premier désir,
Votre mélancolie a droit à ses alarmes.
« J'ai fait, m'a-t-elle dit, en répandant des larmes,
» Pour lire dans son cœur des efforts superflus,
» Son cœur ne répond pas, elle ne m'aime plus. »

SOPHIE.

Ne plus l'aimer ! grand Dieu ! quelle est ma destinée !

Digitized by Google

Ah ! Milord ! jugez-moi : parce que je suis née
Avec un caractère un peu trop sérieux,
Et que de la gaîté le charme impérieux
Sur mon ame pensive est resté sans puissance,
Je ne l'aimerais plus !... Quand la reconnaissance,
De l'amour filial, quand le juste pouvoir
Ne m'imposeraient pas l'intéressant devoir
De verser tout mon cœur dans celui de ma mère,
N'est-ce pas une amie ardente et peu sévère,
Une amie adorable à qui ce faible cœur
Pourrait tout avouer sans craindre sa rigueur ?

(Ténébreusement.)

Cependant, j'en conviens.... J'ai des secrets peut-être :
Mais il en est, Milord, dont on doit rester maître.
Quand rien au monde entier ne peut nous secourir,
Avec de tels secrets il faut vivre et mourir.

FELLAMAR, ému.

En me parlant ainsi, me peignez-vous les vôtres ?
Vous m'effrayez.

SOPHIE.

Pourquoi faire souffrir les autres ?
Eh ! n'a-t-on pas assez de ses propres malheurs,
Sans faire à l'amitié partager ses douleurs ?

(A part.) (Haut.)

Où vais-je m'égarer ! J'en dis trop.... mais j'espère
Que vous respecterez le repos de ma mère.

FELLAMAR.

Que lui dirai-je, hélas ! Elle craint que l'amour....

SOPHIE.

(A part.) (Haut.)

L'amour ! Elle a raison. Eh ! qui dans ce séjour

Digitized by Google

Pourrait m'en inspirer ?

FELLAMAR, tremblant.

Ladi Summer suppose
Que de vos longs ennuis, sir Harris est la cause.

SOPHIE.

Harris, votre neveu ?... S'il vous eût ressemblé....
(A part.)
Qu'ai-je dit... Ah! grand Dieu! tout mon cœur a tremblé.
(Haut.)
C'en est assez, Milord, daignez dire à ma mère,
Que cette sombre humeur tient à mon caractère,
Que le mal est en moi, qu'il doit peu l'alarmer,
Et que je n'aime rien que je ne doive aimer.
(Elle le regarde, salue et sort avec madame Miller.)

SCÈNE IV.

FELLAMAR.

S'IL VOUS EUT RESSEMBLÉ.... Qu'a-t-elle voulu dire ?
Le mot est sur mon cœur.... Laisse-là ton délire,
Fellamar; si tu veux retrouver ta raison,
Crois-moi, d'un fol espoir éloigne le poison.
Mais ladi Bellaston vient à moi, ce me semble;
Nous n'avons rien, je pense, à démêler ensemble;
Évitons-la.
(Il va pour sortir.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

FELLAMAR, LADI BELLASTON.

LADI BELLASTON.

Comment ! vous me fuyez, Milord.

FELLAMAR.

Madame, point du tout.

LADI BELLASTON.

C'est que vous auriez tort,
Surtout dans un moment, où je viens pour vous rendre
Un service réel.

FELLAMAR.

Daignerez-vous m'apprendre ?...

LADI BELLASTON.

(A part.)

Vous allez le savoir. Examinons ses yeux.

(Haut.)

Et jugeons.... Croiriez-vous, Milord, que dans ces lieux
Vous êtes épié, soupçonné ?

FELLAMAR.

Moi, Madame !
Et de quoi, s'il vous plaît ?

LADI BELLASTON.

D'aimer toujours la femme
De votre protégé.

(Le Lord fait un mouvement.)

C'est une atrocité,

Digitized by Google

Je le sens : mais Western et sa rusticité
N'entendent pas raison.

FELLAMAR.

Une pareille histoire
Est trop peu vraisemblable, et je ne puis la croire.

LADI BELLASTON.

J'impose apparemment ?

FELLAMAR.

Je crains de le penser.

LADI BELLASTON.

Milord, votre dessein n'est pas de m'offenser ?

FELLAMAR.

Non, Madame, à coup sûr;... mais j'ignore le vôtre.

LADI BELLASTON.

Le mien, le mien est clair.... je n'en puis avoir d'autre
Que de vous prévenir qu'on tient certains propos
Fait pour blesser l'honneur et troubler le repos.

FELLAMAR.

Mon repos, mon honneur, sont tous deux hors d'atteintes.

LADI BELLASTON.

Bien; mais du cher Western comment parer les craintes ?

FELLAMAR.

Hélas! quelle pourrait en être la raison ?

LADI BELLASTON.

J'en soupçonne plusieurs : céder cette maison,
Qui fut dans tous les tems votre lieu de plaisance;
D'abord on a causé sur cette complaisance;

Digitized by Google

Ensuite, on vous y voit peut-être un peu souvent.

FELLAMAR.

On veut bien m'y souffrir.

LADI BELLASTON.

Soit, allons en avant :
Tout en comblant d'honneur le mari de Sophie
Vous l'avez éloigné, même exposé sa vie.

FELLAMAR.

Même exposé sa vie! Eh! quel est le guerrier
Qui d'un sang généreux ne teint pas son laurier?
Comment! si des combats Jone était la victime,
Ici de son trépas on me ferait un crime!
Je suis donc le vainqueur, s'il revient triomphant?
Tous ces argumens faux, que la raison défend,
L'envie, et sans scrupule, osc se les permettre!
Ils ne sont rien pour moi; — rien ne peut compromettre,
Rien ne peut alarmer un cœur honnête et pur,
Qui suit de la vertu le sentier toujours sûr.

LADI BELLASTON.

D'accord... mais les méchans?.. ce bas monde en fourmille.

FELLAMAR, la regardant fixement.

Je ne le sais que trop.

LADI BELLASTON.

Sur vous et sur sa fille,
A Western on a pu donner quelques soupçons.

FELLAMAR, de même.

Cela pourrait bien être.

Digitized by Google

LADI BELLASTON.

Or, nous le connaissons;
Depuis qu'il souffre, il est plus brusque, plus maussade,
Et très-capable, au fait, d'une forte incartade.
N'est-il pas un moyen d'éviter tout cela?
On est jeune, Milord, à l'âge où vous voilà.
Vous avez quarante ans, au plus.

FELLAMAR.

Que signifie?...

LADI BELLASTON.

Que vous pourriez prétendre à la jeune Sophie.

FELLAMAR.

Qui? moi!

LADI BELLASTON.

Pourquoi donc pas? les méchans, les jaloux,
Se tairont cette fois en vous voyant l'époux
De l'adorable enfant d'une adorable mère,
Qu'on ose sans raison vous croire toujours chère.
Hein? Ne trouvez-vous pas ce parti très-prudent?

FELLAMAR.

J'en conviens... Mais, Madame, un funeste ascendant,
Malgré tous mes efforts, m'entraîne, me domine,
Et pour le célibat enfin me détermine.
Adieu, Madame.

LADI BELLASTON.

Eh! quoi? je ne dirai donc rien
D'un si joli projet?

FELLAMAR.

Non, si vous voulez bien,

Digitized by Google

Agréez mon respect et ma reconnaissance.

(A part.)

Fuyons; je n'y tiens plus.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LADI BELLASTON.

Il est en ma puissance,
Lui, la mère, la fille et toute la maison.
Mais j'aperçois Western : de sa grande raison
Je n'aurai pas de peine à m'emparer, j'espère :
Je vais contre les lords rallumer sa colère;
Comme il va les traiter!... O ciel! l'oncle avec lui!
N'importe... un peu d'adresse, et j'en fais mon appui.

SCÈNE VII.

LADI BELLASTON, WESTERN, ALWORTHY

WESTERN.

Ou diable est donc Milord? où diable est donc ma fille?
Quoi, jamais près de moi je n'aurai ma famille?
Ici chacun s'en va, s'enfuit de son côté :
Il est tems cependant que nous prenions le thé.

ALWORTHY.

La même heure à peu près tous les jours nous rassemble.

WESTERN.

Oui, mais je voudrais bien que l'on vînt tous ensemble.

Digitized by Google

Pour décorer mon parc; faire, dans mon jardin,
Éclore à chaque pas un prodige soudain;
Vous savez, dieu merci, le mal que je me donne :
Eh bien! quand je suis là, je vois qu'on m'abandonne,
On me laisse tout seul, et Fellamar surtout,
Homme instruit, éclairé, plein de sens, plein de goût,
Dont l'idée à coup sûr embellirait les nôtres.

LADI BELLASTON, malignement.

Peut-être en ce moment, Fellamar en a d'autres.

WESTERN.

Comment donc?

LADI BELLASTON, avec politique.

Mais pourquoi désirez-vous si fort
L'éternelle présence et les avis du lord?

WESTERN.

C'est que les uns sont bons et l'autre fort aimable.

LADI BELLASTON.

Je vois vos yeux couverts d'un bandeau respectable;
L'amitié vainement voudrait le détacher :
Je me tais....

WESTERN.

Non, parlez, ou je vais me fâcher.

LADI BELLASTON.

Vous l'ordonnez, je parle : à titre de parente,
Si sur vos intérêts j'étais indifférente,
J'aurais tort, n'est-ce pas?

WESTERN.

Sans doute, et très-grand tort.

Digitized by Google

LADI BELLASTON.

J'ai gardé le silence, et bien long-tems.

WESTERN.

C'est fort.

LADI BELLASTON, souriant amèrement.

Quelque aimable épigramme?

WESTERN.

Allons, pardon, j'écoute.

LADI BELLASTON.

De milord Fellamar vous ignorez sans doute
Le ténébreux espoir et les desseins secrets.

WESTERN.

Encor quelques propos.

LADI BELLASTON.

Malheureusement vrais.
Chaque jour en ces lieux, sans crainte, sans scrupule,
Vous recevez Milord?

WESTERN.

Il serait ridicule,
Contraire au sens commun, hors de toute raison,
De fermer à quelqu'un l'accès de sa maison.

LADI BELLASTON.

Maison qu'il aimait tant! pourquoi l'a-t-il cédée?

WESTERN.

Pourquoi? sa complaisance, à toute heure obsédée,
Contre mes vœux ardens a-t-elle pu tenir?
Ma maison est à lui, j'aime à l'y voir venir;

Digitized by Google

Et, quand il n'y vient pas, quoi qu'on dise et qu'on glose,
Moi, je sens qu'à mon cœur il manque quelque chose.

LADI BELLASTON.

Au sien aussi.

WESTERN.

Comment?

LADI BELLASTON.

Comment? peut-on parler?
Vous avez une fougue, un ton qui fait trembler.

WESTERN.

Je suis doux.

LADI BELLASTON.

Si ce Lord, dont la probité brille,
Toujours dans le silence adorait votre fille;
De vous céder ces lieux s'étant fait un honneur,
Si d'y revoir Sophie il fesait son bonheur,
Que diriez-vous, Monsieur?

WESTERN.

Que c'est lui faire injure.

LADI BELLASTON.

Eh bien! vous vous trompez : Fellamar, je le jure,
Aime toujours Sophie, et voilà la raison
Qui vous rend aujourd'hui maître de sa maison.

WESTERN.

Comment donc? vous croyez?

ALWORTHY.

Malignes conjectures,

Digitized by Google

Récits plus qu'indiscrets, vrai recueil d'impostures;
En un mot, mon voisin, ou je me trompe fort,
Ou l'on veut près de vous perdre l'honnête lord.

LADI BELLASTON.

Avez-vous dit, Monsieur?

ALWORTHY.

J'ai dit assez, Madame,
Pour vous prouver combien il répugne à mon ame
D'entendre....

LADI BELLASTON, ironiquement.

Calmez-vous, pacifique Alworthy.

ALWORTHY, s'échauffant par degrés.

L'épithète est de trop.

WESTERN, riant.

Bon, le voilà parti!
Je verrai donc enfin la colère d'un sage.

ALWORTHY, avec chaleur.

Soyez-le; et jusqu'à vous défendez tout passage
A ces propos obscurs, sans preuves, sans témoins
Qui moins bien accueillis s'accréditeraient moins;
Combinez leurs motifs, remontez à leur source,
La sourde inimitié n'a pas d'autre ressource;
La haine en vieillissant raffine son poison,
Et je ne vois qu'un pas d'elle à la trahison.

LADI BELLASTON.

Et c'est, dans tout ceci, moi qui suis la traîtresse!

ALWORTHY, sèchement.

De l'application je vous laisse maîtresse,
Madame.

Digitized by Google

LADI BELLASTON, souriant à Western.

Convenez que le trait est joli.

ALWORTHY.

C'est l'instant d'être juste et non d'être poli.
Rappelons-nous les faits, et soyez votre juge,
Madame; miss Wertern chez vous cherche un refuge,
Elle se livre à vous, et vous la trahissez.

WESTERN.

Elle a parbleu bien fait.

ALWORTHY.

Pardon, voisin, laissez.
A Londres son amant bientôt vient à paraître,
Et pour le lui ravir vous voulez le connaître?
Second crime : de Tom le cœur droit, sans détour,
Retourne de lui-même à son premier amour,
A l'amour vertueux, digne enfant de Sophie;
La vengeance aussitôt par vous le sacrifie.
Sans les soins généreux, sans la vertu du lord,
Tom Jones vous devait l'infamie et la mort.
Est-ce la vérité?

WESTERN.

Parbleu, l'on peut m'en croire,
C'est elle.... Eh! comment diable oublier cette histoire?

ALWORTHY.

Il est clair aujourd'hui qu'on voudrait se venger,
Mettre ceux que l'on hait dans un nouveau danger.
On n'y parviendra pas : ce n'est point à mon âge
Qu'on juge en indiscret tel ou tel personnage;
Je connais Fellamar, Sophie.... et leur vertu
Bien mieux que moi pour eux a déjà combattu.

Digitized by Google

LADI BELLASTON.

Obligeant Alworthy, je vous ai laissé dire ;
C'est mon tour maintenant.... Voudriez-vous bien lire
Ce recueil imposteur jusqu'à moi parvenu.

(Elle lui donne les papiers.)

La main, le style, tout doit vous être connu.

ALWORTHY, parcourant.

Ciel ! que vois-je? Ah! grand Dieu ! serait-il bien possible?

WESTERN, impétueusement.

Voyons donc.

(Il prend les papiers et les parcourt.)

LADI BELLASTON.

C'est, je crois, une preuve sensible
Qu'il faut se défier d'un fastueux dehors,
D'une feinte vertu, des bienfaits....

WESTERN.

Et des lords.
Lisons, pour les juger, ces galantes sornettes ;

(A Alworthy.)

Tenez, car je lis mal, même avec mes lunettes.

ALWORTHY lit.

Objet charmant, ô toi que j'aime,
Quand tout me défend de t'aimer ;
Sage beauté qu'à l'écho même
Il m'est interdit de nommer ;
Le funeste amour qui m'égare
Est sans espoir et sans secours ;
Un obstacle invincible à jamais nous sépare ;
Mais malgré le destin barbare
Je t'aime et t'aimerai toujours.

Digitized by Google

WESTERN, reprenant les papiers.

Est-ce clair?

ALWORTHY.

Ah! que trop.... Je reste confondu;
Au péril de mes jours je l'aurais défendu:
Ainsi donc des vertus le masque nous abuse!
Me pardonnerez-vous, Madame?

LADI BELLASTON.

Votre excuse
Est dans votre motif et respectable et pur:
Laissons ce qu'il a pu vous dicter d'un peu dur.
Tout ce que je demande aux yeux que je dessille,
C'est de ne voir en moi pour toute la famille,
Qu'une amitié sincère, un dévoûment parfait.
Eh! quel autre intérêt puis-je avoir en effet?
Me venger? j'eus ce droit: mais quinze ans d'indulgence
N'annoncent guère un cœur ami de la vengeance.
Maintenant que l'on sait ses projets dangereux,
On voit pourquoi Milord devint si généreux;
On peut apprécier le motif des services
Qu'il a rendus à Tom.... dans tant de sacrifices,
Qui souvent du courage en guerre sont le prix,
Votre gendre aisément pouvait être compris;
Et le chemin brillant, mais sanglant de la gloire,
Souvent mène à la mort plutôt qu'à la victoire.
Vous m'entendez....

WESTERN.

Très-bien; et je vois, mais trop tard,
Qu'à tout ce qu'il a fait, l'amour seul avait part.
Et quel indigne amour!.... Enfin, quel parti prendre?

Digitized by Google

LADI BELLASTON.

Par des égards glacés lui faire bien comprendre
Qu'à vos yeux détrompés il est plus que suspect,
Et le congédier à force de respect.

ALWORTHY.

Oui, Madame a raison; ce sera le plus sage.

LADI BELLASTON.

De cet écrit surtout calculez bien l'usage;
Et comme je ne cherche ici que votre bien,
Il faut ne me mêler ni me citer en rien.

WESTERN.

Soyez tranquille, allez.... ne craignez nul reproche.

LADI BELLASTON.

Avec vos chers enfans, je le vois qui s'approche,
De la prudence au moins.

WESTERN.

Comment me contenir?

LADI BELLASTON.

Il le faut.

WESTERN.

J'essaîrai.... Le thé va-t-il venir,
Enfin?

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME SUMMER, SOPHIE, FELLAMAR, MADAME MILLER, quelques VALETS qui apportent le thé, ensuite PARTRIDGE.

MADAME MILLER.

Oui, le voici, Monsieur.

WESTERN.

Parbleu, Madame,
Nous vous en rendons grâce, et de toute notre ame;
Que ne l'apportiez-vous à neuf heures du soir!
Et voilà comme ici l'on pense à son devoir.

MADAME MILLER.

Pardon, Monsieur, j'ai cru...

WESTERN, brusquement.

C'est bon.

MADAME SUMMER, bas, à Alworthy.

Qu'a donc mon père?

ALWORTHY, de même.

Depuis quelques instans il souffre; mais j'espère
Que cela va passer.

MADAME SUMMER, tendrement à Western.

Quoi! ce mal ennemi
Veut toujours....

WESTERN.

Ce mal-là vaut mieux qu'un faux ami.

Digitized by Google

Je ne t'en dis pas plus; mais prends garde, Sophie.

MADAME SUMMER, étonnée.

De quel ami faut-il qu'ici je me défie?

WESTERN, regardant le lord.

Tu le sauras, ma fille... Allons prendre le thé.

(Partridge arrive.)

Ah! te voilà pourtant! J'en suis parbleu flatté.
Les papiers?

PARTRIDGE.

Les voici.

WESTERN.

Mais donne-les donc vite.

PARTRIDGE.

Vous les tenez, Monsieur.

ALWORTHY.

Souffrez qu'on vous évite
La peine.

WESTERN.

Eh! mais parbleu, j'allais vous en prier.

SOPHIE, avec grâce et intérêt.

Monsieur, c'est mon emploi : j'ose vous supplier....

WESTERN.

Soit : lis, et finissons l'article de ton père :
Le reste m'est égal, tout autant qu'à ta mère;
Allons au plus pressé.

SOPHIE.

J'y suis.

Digitized by Google

WESTERN.

Bon : taisons-nous.

(On fait cercle.)

SOPHIE lit.

« L'escadre du commodore Jones Summer, dont l'Amirauté avait ordonné le retour, vient d'être dispersée par un ouragan terrible à l'embouchure de la Tamise. Quelques vaisseaux ont eu le bonheur de rentrer dans nos ports. On croit que celui du commodore a coulé bas, et qu'il a péri avec tout son équipage. »

(Cri général.)

SOPHIE.

Mon père !

ALWORTHY.

Mon neveu !

WESTERN.

Mon gendre !

MADAME SUMMER.

Mon époux !

WESTERN, après un court silence, impétueusement à Fellamar.

C'est où vous l'attendiez, cœur déloyal et traître.

FELLAMAR, au comble de la surprise.

Est-ce à moi ?...

WESTERN.

C'est à vous, que j'ai mal su connaître,
Vous, qui m'avez trompé ; vous, qui n'êtes qu'un lord.
Si ce papier dit vrai, si mon cher Jone est mort,
Je ne m'en prends qu'à vous.... Écoute-moi, ma fille :

Digitized by Google

Connais ce faux ami de ta triste famille ;
Cesse de lui payer un injuste tribut ;
Apprends par quels chemins il marchait à son but ;
Sache enfin qu'en servant ton époux et mon gendre,
Il cherchait à le perdre, et qu'il osait s'attendre,
Dans le cas du malheur qui nous frappe aujourd'hui,
Que tu pourrais bientôt oublier Tom pour lui.
Mais j'exige de toi, de ton ame sensible,
Un serment si sacré, qu'il te soit impossible
De le rompre jamais sans attirer sur toi
Tous les maux faits pour ceux qui trahissent leur foi :
Promets à la douleur de ton malheureux père,
De ce père si tendre à qui tu fus si chère,
Que, si Jone en effet t'est ravi par le sort,
Tu donneras ta vie aux regrets de sa mort :
Promets-moi, si le tems calmait enfin ton ame,
De repousser toujours l'insidieuse flamme
D'un protecteur cruel qui, nous abusant tous,
Pour aller jusqu'à toi fit périr ton époux.
Le promets-tu ?

MADAME SUMMER, tout en pleurs.

Mon père, en ce moment d'alarmes.

WESTERN.

Ah ! je t'entends.... Rentrons.... allons mêler nos larmes ;
Et, s'il est vrai que Jone ait subi le trépas,
Son père, son ami ne lui survivra pas.

(Tout le monde sort en donnant différens signes de douleur, excepté Ladi qui triomphe, la jeune Sophie s'arrête un moment, rencontre les yeux de Fellamar, lève douloureusement les siens au ciel et se retire.)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

FELLAMAR, seul.

Veillé-je.... Cette horreur m'a si bien su confondre
Que je n'ai pas trouvé la force de répondre.
Quoi ! c'est moi qui pour eux !... Ne leur reprochons rien,
Je suis content de moi ; je n'ai fait que du bien.
Je vois assez d'où part cet incroyable orage ;
De ladi Bellaston je reconnais l'ouvrage :
J'ai dérobé Tom Jone à ses transports jaloux ;
Par moi de sa rivale il fut l'heureux époux ;
C'est moi qu'elle choisit aujourd'hui pour victime.
Aux cœurs vindicatifs tout paraît légitime :
Elle invente, elle impose, et son art dangereux
A fait qu'en ce séjour il n'est plus un heureux.
Adieu, charmant asile ! adieu, jeune Sophie !
J'ai bien droit à présent de détester la vie ;
Mais je vivrai ; le faible a recours au trépas :
Quand on est vraiment homme, on souffre, on ne meurt pas.
Je vivrai pour l'ami dont la triste victoire
A compromis la tête en le couvrant de gloire :
Essayons sans délai de connaître son sort ;
Hélas ! il est perdu s'il paraît dans le port :
Il a quitté son poste, et la loi de la guerre,
Effrayante en tout lieu, l'est plus en Angleterre.
Courons, et si les flots ont respecté ses jours,
Oublions tous nos maux, volons à son secours.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un superbe salon de la maison. On voit Western assis, madame Summer à sa droite, Alworthy à sa gauche lui tenant les mains. Sophie sur le devant de la scène, madame Miller à côté d'elle à droite. Ladi Bellaston isolée à gauche.

SCÈNE I.

(*) MADAME MILLER, SOPHIE, MADAME SUMMER, WESTERN, ALWORTHY, LADI BELLASTON.

WESTERN.

Ce détestable lord est-il enfin parti ?

MADAME MILLER.

Un instant après vous, Monsieur, il est sorti.

WESTERN.

Il a bien fait.

SOPHIE.

Hélas !

MADAME SUMMER.

Calmez-vous, ô mon père.

(*) Par ordre de place, en commençant à la droite de l'acteur.

Digitized by Google

ALWORTHY.

Calmez-vous, cher Western.

WESTERN.

C'est en vain qu'on l'espère ;
Le coup n'est pas de ceux qui frappent à demi ;
Voulez-vous me calmer, rendez-moi mon ami,
Mon gendre, mon cher Tom ; rendez à sa famille
Le père de Sophie, et l'époux de ma fille.

MADAME SUMMER.

De cette fille en pleurs mon père ayez pitié,
Mon amour souffre-t-il moins que votre amitié ?
Si vous écoutez trop votre douleur amère.
J'ai perdu mon époux, perdrai-je aussi mon père !

MADAME MILLER.

Spectacle déchirant !

MADAME SUMMER.

Ah ! pour vous consoler
Faut-il que je défende à mes pleurs de couler ?
Faut-il d'un cœur brisé savoir être maîtresse ?
J'y souscris, mais daignez promettre à ma tendresse
Qu'enfin de la raison vous entendrez la voix :
Grand Dieu ! tu ne veux pas m'ôter tout à la fois.

ALWORTHY.

A nos justes regrets fesons un moment trève
Je ne sais quel espoir dans mon ame s'élève ;
Quelque chose me dit que Jones n'est pas mort.

MADAME MILLER.

Et je sens avec vous que mon cœur est d'accord.
Monsieur,

Digitized by Google

ALWORTHY.

D'où savons nous l'événement funeste ?
Quel est à nos douleurs le garant qui l'atteste ?
La gazette, un écrit dont l'indiscret auteur
Se rit du monde entier dans son papier menteur,
Niant le lendemain ce qu'il jurait la veille;
L'erreur au nom de l'or près de lui toujours veille.
C'est-là l'historien qui surprend notre foi ?
D'honneur, j'en suis honteux et pour vous et pour moi.

MADAME SUMMER.

Puisse-t-il avoir fait un récit infidèle !

MADAME MILLER.

J'en répondrais : d'ailleurs, que Monsieur se rappelle
Que sa défunte sœur, folle de ces journaux,
Y trouvait très-souvent des articles très-faux :
Au reste nous allons tout savoir de Partridge
Qui vient d'aller au port.

WESTERN.

Ah! si par un prodige
Que je n'ose espérer, Tom Jones m'est rendu.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, TOM JONES, PARTRIDGE arrivant ensemble.

PARTRIDGE, criant de la coulisse.

Le voilà, le voilà.

TOUS.

Bonheur inattendu !

Digitized by Google

WESTERN, se jetant dans ses bras.

Mon gendre.

ALWORTHY.

Cher neveu!

MADAME SUMMER.

Mon digne époux!

SOPHIE.

Mon père!

TOM JONES, qui dit à Western, mon père, en même tems que sa fille le lui dit à lui-même.

De tant d'objets aimés que la présence est chère!
Qu'il m'est doux de me voir, à mon heureux retour,
Reçu par l'amitié, la nature et l'amour!

WESTERN.

Est-ce bien toi, cher Tom? que je t'embrasse encore!

LADI BELLASTON, à part.

Il faut donc le revoir, l'ennemi que j'abhorre.

PARTRIDGE.

De tant se lamenter il n'était pas besoin;
Je vous avais bien dit que je n'irais pas loin.

TOM JONES, avec douceur.

O mon oncle, ô mon père, et toi, ma tendre épouse,
Êtes-vous tous heureux? La fortune jalouse
A-t-elle, en mon absence, épargné le repos
De tant d'objets chéris?

MADAME SUMMER.

Le plus grand de nos maux,
Tu le sais, mon ami, fut ton absence même;

Digitized by Google

Combien on souffre, hélas! loin de tout ce qu'on aime,
Surtout quand les dangers l'environnent toujours,
Et que l'on a sans cesse à trembler pour ses jours!

WESTERN.

Oui, père, femme, enfant, amis, ici tout pleure,
Or devine pourquoi? parce que tout-à-l'heure
Un damnable journal, décidant de ton sort,
En termes très-exprès nous annonçait ta mort;
Tiens te voilà couché sur la perfide liste.

(à Sophie.)

Brûle-le, mon enfant, le traître nouvelliste,
Qui, si légèrement publiant une erreur,
Nous avait tous remplis de trouble et de terreur.
Et toi, mon brave Tom, toi qui me fais renaître;
Conte-nous tes exploits; — je brûle de connaître
Jusqu'aux moindres détails.

MADAME SUMMER, parlant bas à Western.

Ah! mon père.

WESTERN.

A propos,
Elle a parbleu raison, prends d'abord du repos;
Après un long voyage, une fatigue extrême,
C'est le premier besoin.

TOM JONES.

J'ai revu ce que j'aime,
Des besoins de mon cœur c'était là le premier,
Le premier et le seul.

WESTERN.

Je puis donc te prier
De nous conter, en bref, l'intéressante histoire

Digitized by Google

De ce dernier combat, fameux par ta victoire.
Peins-toi bien ressemblant, sans scrupule, sans fard,
Et mets dans ton récit la modestie à part;
Car ce n'est à mes yeux qu'une vertu factice :
Je prétends qu'entre nous tu te rendes justice ;
Je veux t'entendre dire avec sincérité :
On parle bien de moi ; mais je l'ai mérité.
Paix, écoutons.

TOM JONES.

Mon père, un tel désir me flatte,
Mais mon ame toujours redouta d'être ingrate,
Et votre gendre enfin ne sera satisfait,
Que, lorsqu'au digne auteur de ce dernier bienfait,
Il aura pu parler de sa reconnaissance ;
Me présenter chez lui n'est pas en ma puissance ;
Sachez que, dans ces lieux, je dois être inconnu.
On ignore à mon bord, qu'ici je suis venu ;
J'en suis parti la nuit brûlant d'impatience ;
Je dois y retourner en toute diligence,
Et, chez mon protecteur n'osant porter mes pas,
Si je pouvais ici.

WESTERN, d'un ton sombre.

Tu ne l'y verras pas.
Du moins, tant que le ciel me laissera la vie.

ALWORTHY, bas à Western.

Grand Dieu! qu'allez vous dire ?

WESTERN, avec chaleur.

Avez-vous donc envie
De laisser sur les yeux d'un trop crédule époux
Le funeste bandeau.

Digitized by Google

TOM JONES, inquiet.

Mon père! Eh! qu'avez-vous?

WESTERN.

(à Sophie.)

Rien.—Je vais te l'apprendre. Ah! ça, ma chère fille,
Nous allons converser d'affaires de famille.
(A madame Miller.) (A Partridge.)
Laisse nous. Suivez-la, Madame.... Ainsi que toi.
(Ils sortent.)

LADI BELLASTON.

Suis-je de trop?

WESTERN, bas et brusquement.

Mais oui, vous savez bien pourquoi.

LADI BELLASTON.

Songez,

WESTERN.

Je songe à tout.

LADI BELLASTON, triomphante, dit à part en sortant.

J'ai réussi.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MADAME SUMMER, TOM JONES, WESTERN, ALWORTHY.

MADAME SUMMER, à demi-voix.

Je tremble
De voir empoisonner l'instant qui nous rassemble;

Digitized by Google

Et mon père, frappé d'une aveugle terreur,
Va faire à mon époux partager son erreur.

WESTERN.

Que parles-tu d'erreur? Prends-y garde, Sophie,
Que ce ne soit jamais toi qui le justifie;
Le crime est avéré;... j'ai les preuves en main.

ALWORTHY.

Mais il serait, je crois, plus prudent, plus humain
De taire.

WESTERN.

Eh! pourquoi donc? non, je prétends qu'il sache
Sous quel masque imposant le séducteur se cache;
L'en instruire à l'instant est le meilleur parti.
On évite un danger dont on est averti.

TOM JONES.

Eh! du lord Fellamar que puis-je avoir à craindre?
Car enfin, c'est de lui que vous semblez vous plaindre.

WESTERN.

De lui-même.

TOM JONES.

Pourquoi?

WESTERN.

Parce que.

MADAME SUMMER, à part.

Je frémis.

WESTERN.

Ce Lord que tu croyais le meilleur des amis,
Ce fastueux appui de toute ta famille

Digitized by Google

A'me toujours ta femme.

TOM JONES.

Ah! grand Dieu.

MADAME SUMMER.

Votre fille
Jure que ce secret, jusqu'à vous parvenu,
D'elle jusqu'à ce jour n'a point été connu;
Atteste à mon époux, à son oncle, à mon père;
Que, s'il a pu nourrir une absurde chimère,
S'il a gardé quinze ans un inutile espoir,
Du moins le Lord discret ne m'en a rien fait voir.

TOM JONES.

Et moi, mon père, et moi, dont l'ame peu jalouse
Sait en la chérissant respecter mon épouse;
Moi, qui crois à l'amour autant qu'à l'amitié,
Pourvu que dans tous deux l'honneur soit de moitié....

WESTERN.

L'honneur d'un Lord!

TOM JONES.

Souffrez que je le justifie;
Le désaveu puissant de la sage Sophie
Très-énergiquement déjà parle pour lui;
Ensuite convenez qu'il fut seul mon appui,
Et que, si quelque gloire aujourd'hui m'environne,
C'est à ce noble ami que je dois ma couronne.

WESTERN.

Ton père à tes lauriers ne pense qu'en tremblant.

TOM JONES.

Comme il s'agit pourtant d'un affront très-sanglant,

Digitized by Google

Il faut bien réfléchir.... Fellamar pour ma femme
Peut nourrir en silence une funeste flamme.
(Quand on aime Sophie on doit l'aimer toujours.)
Mais pourquoi de sa main couronner nos amours ?
Si ce n'était chez lui qu'un coupable artifice,
Que pouvait lui promettre un pareil sacrifice ?
Osait-il se flatter de rencontrer en nous
Une femme docile, un complaisant époux ?
Il se serait trompé :... de ses devoirs jalouse,
En tous tems, en tous lieux, ma respectable épouse
Eût contre ses projets dignement combattu
Et terrassé le vice à force de vertu.
Quant à moi.... Mais au Lord cessons de faire outrage :
Songeons à notre hymen, c'est son plus bel ouvrage ;
L'ami qui sut pour moi perdre un si grand bonheur,
Vaut bien qu'aveuglément je croie à son honneur.

WESTERN, haussant la voix.

Fellamar est un traître. Hein ! l'on peut me comprendre ;
Et tu me fais, je crois, la grâce de m'entendre.

TOM JONES.

En affligeant mon cœur, vous le glacez d'effroi.
La preuve ?

WESTERN, lui donnant les papiers.

La voilà.

TOM JONES, lit tout bas.

Dieu ! Je suis hors de moi.

MADAME SUMMER.

Qu'est-ce donc ?

TOM JONES.

C'est, Madame, une preuve palpable,

Digitized by Google

Que vous êtes trop belle, et Milord bien coupable,
Si pourtant en effet l'écrit s'adresse à vous.

MADAME SUMMER, avec dignité.

Je ne sais ; mais je suis digne de mon époux,
Lisez.

TOM JONES, la regarde, et continue.

Objet charmant — charmant, ô toi que j'aime.

MADAME SUMMER, avec douceur.

Lisez tranquillement. Pourquoi ce trouble extrême ?

TOM JONES, d'une voix altérée.

Je suis calme — *quand tout me défend de t'aimer :*
C'est vous — *sage beauté !* C'est vous — *qu'à l'écho même*
Il m'est interdit de nommer.

WESTERN.

Oh ! parbleu ! c'est bien elle, interdit de nommer
A l'écho.

TOM JONES.

L'amour qui m'égare
Est sans espoir et sans secours,
Un obstacle invincible à jamais nous sépare.

ALWORTHY.

C'est ici que le Lord s'explique sans détours.

TOM JONES.

Mais malgré le destin barbare,
Je t'aime et t'aimerai toujours.
(A sa femme.)
Il est clair que c'est vous.

MADAME SUMMER.

Je conviens que j'en tremble,

Digitized by Google

Mais en conclûrait-on que nous avons ensemble
Des rapports dangereux faits pour vous alarmer ?
Cet écrit imprudent suffit pour confirmer
Ce que j'ai déjà dit ; que, si toujours il m'aime,
Il n'a jamais osé me le dire à moi-même.
Et vous, mon père.

WESTERN.

Eh bien ! quoi ! tu vas me gronder,
Je te vois venir.

MADAME SUMMER.

Non ; mais puis-je demander
De qui vient cet écrit ?

WESTERN.

De qui ? de ta cousine,
De ladi Bellaston.

MADAME SUMMER.

Et sa main assassine
Sans cesse dans nos cœurs plongera le poignard !
A nous nuire sans cesse elle mettra son art !
Elle aime qu'on haïsse, et souffre quand on s'aime....
Vous le voyez ; le but de son noir stratagème,
C'était de me ravir l'honneur et le repos.

WESTERN.

Des écrits cependant sont plus que des propos,
Ma fille, et de ton Lord voilà bien l'écriture.

MADAME SUMMER.

Je n'en disconviens pas.... Mais je répète et jure
(Pour vous tranquilliser plus que pour mon honneur),
Qu'en lui, depuis le jour qu'il fit notre bonheur,

Digitized by Google

Je n'ai vu qu'un ami plus réservé que tendre ;
Je jure que jamais il ne m'a fait entendre
Même le nom d'amour.... Si l'on osait penser....
Sait-on jusqu'à quel point on pourrait m'offenser ?
Qu'on suppose un instant que Milord soit coupable,
De trahir la vertu me juge-t-on capable ?
Et, s'il est criminel, son crime est-il le mien ?

WESTERN.

Eh ! non, que diable, non, nous te connaissons bien ;
Mais puisque Fellamar conserve la tendresse
Qu'il eut pour toi jadis ; que tu n'es pas maîtresse
De l'empêcher, parbleu ! je crois avoir raison
Et droit de lui fermer l'accès de ma maison.
Hein ! qu'en dis-tu, mon gendre ?

TOM JONES.

Aussi franc que sensible,
Je ne vous cache pas qu'il me paraît terrible,
Après tant de bienfaits, de générosité,
D'en venir brusquement à cette extrémité ;
Et je vois cependant qu'elle est trop nécessaire.
Où donc trouver, hélas ! cette amitié sincère,
Cet attachement vrai, ce sentiment si pur
Que j'éprouve si bien ? Où donc est l'ami sûr ?

WESTERN.

Je t'en vois trois ici, moi, ton oncle et ta femme :
C'est à ces amis seuls qu'il faut livrer ton ame.
Crois-moi.

TOM JONES.

Je lui dois tout, Sophie et mon état....
Fellamar, devais-tu me forcer d'être ingrat ?

Digitized by Google

N'est-ce pas un complot? Je me perds quand j'y songe.

WESTERN.

Eh! qui ne voudrait pas que ce fût un mensonge!
Mais ton oncle, tu sais comme il aimait ce lord;
Tu vois bien qu'il se tait.

ALWORTHY.

Je me tais quand j'ai tort.
L'homme à tous les instans trompe l'expérience,
Il faut être avec lui sans cesse en défiance;
Généreux aujourd'hui, le contraire demain....
Que faut-il donc, hélas! penser du genre humain?

WESTERN.

Penser?.... qu'il faut le fuir.... Je vous offre un asile
Dans mon ame d'abord, puis dans ce lieu tranquille,
Où, du poids de nos jours prenant chacun moitié,
Nous attendrons leur terme au sein de l'amitié.
Tous quatre de grand cœur nous nous aimons, j'espère:

(A sa fille.)

Consolons-nous des lords. Ne quitte pas ton père!

(A Alworthy.)

Vous, n'abandonnez pas votre pauvre vieillard!

(A Jones.)

Et toi, mon brave Tom....

PARTRIDGE, apportant un billet à M. Alworthy, à part.

Un billet.

ALWORTHY.

De la part
De qui?

Digitized by Google

PARTRIDGE, toujours bas.

Je n'en sais rien ; mais plein d'un trouble extrême,
Le messager m'a dit : A sir Alworthy même ;
Et, si cela se peut, qu'il lise sans témoins
Autres que son neveu.

WESTERN.

Mais il fallait du moins
Questionner, butor.

PARTRIDGE.

Ah ! oui, l'on questionne
Des gens qui n'ont le tems de boire avec personne,
Et partent comme un trait.

WESTERN.

Songe à les imiter.

ALWORTHY.

Mes amis, le tems presse, et je dois m'acquitter
D'une commission.... Tom, ceci vous regarde.

MADAME SUMMER, inquiète.

Qu'est-ce donc ?

ALWORTHY.

Ce n'est rien ; mais pour peu que l'on tarde

WESTERN.

Allons-nous-en.

TOM JONES, ALWORTHY.

Pardon.

WESTERN.

Allons, vous moquez-vous ?
(Il sort avec madame Summer.)

SCÈNE IV.

ALWORTHY, TOM JONES.

ALWORTHY.

A présent, mon ami, nous sommes entre nous :
Cet écrit n'est-il pas de Milord ?

TOM JONES.

De lui-même.
Lisons.

ALWORTHY lit.

« Monsieur, une chaloupe dépêchée à l'instant et en » secret au commodore Summer dont l'escadre est en rade, » lui portait l'avis de ne point se montrer de sitôt en » Angleterre. Il doit savoir les motifs de ce sage conseil. » Mais on vient de voir votre imprudent neveu dans » Londres, tandis qu'il ne doit point quitter son bord. » Son mérite et son avancement rapide lui ont fait beau- » coup d'ennemis. Il sera sans doute auprès de vous ; » qu'il parte sur-le-champ ; s'il tarde un instant, il est » perdu. »

TOM JONES.

Il a raison, le péril est extrême ;
Vous voyez, par mon sort toujours plus désastreux,
Que j'étais vraiment né pour être malheureux.
Cher oncle, je vous dois toute ma confiance ;
Voici l'instant ; j'ai dit que mon impatience
Triomphant du devoir m'amenait dans ces lieux,
Non, je venais, hélas ! vous faire mes adieux.

Digitized by Google

Ignorant de Milord la flamme criminelle,
De son cœur mal connu l'espérance cruelle;
Je venais au moment qui menace mes jours,
Me jeter dans ses bras, réclamer son secours;
Et de mon triste sort en secret vous instruire,
Cette lettre l'a fait.... Un instant peut me nuire;
Je pars.... Daigne le ciel un jour nous réunir!

ALWORTHY.

Arrête.... Et de quoi donc voudrait-on te punir?
D'avoir été vainqueur?

TOM JONES.

Ma victoire est un crime,
Duquel, si je ne fuis, je serai la victime.
(Voyant arriver un officier de l'amirauté avec deux gardes.)
O ciel!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER de l'amirauté avec deux GARDES.

L'OFFICIER.

L'AMIRAUTÉ s'asemble et vous attend,
Monsieur.

TOM JONES.

Cela suffit: je vous suis à l'instant.
(L'officier se retire.)
Mon oncle, c'en est fait!

ALWORTHY.

Ah! grand Dieu!

TOM JONES.

On me cite
Pour rendre au tribunal compte de ma conduite,
Elle a blessé la loi, je vais subir mon sort.

ALWORTHY.

Que dis-tu, mon ami?

TOM JONES.

Que je vais à la mort:
Demeurez en ces lieux, et du coup qui me frappe,
Que par vos soins prudens la connaissance échappe
A ce père si bon dont je crains la douleur,
Et qui n'a pas besoin de ce nouveau malheur.
Enfin daignez cacher à ma femme, à ma fille,
Ce qui si brusquement m'arrache à ma famille;
Et quand viendra l'instant qui doit leur dévoiler
Le funeste secret du sang prêt à couler,
Dites bien à mon père, à ma fille, à Sophie,
Que, pour vous seuls, hélas! j'ai regretté la vie.
Adieu, cher oncle.

(Il se jette dans ses bras.)

ALWORTHY.

Adieu. — Je ne te quitte pas,
Je voulais dans ta fuite accompagner tes pas;
Je les suivrai par tout; s'il faut que tu succombes,
O mon ami, mon fils, nous n'aurons pas deux tombes,
Et, si rien aujourd'hui ne peut te secourir,
Qui vécut pour t'aimer, avec toi doit mourir.

(Il sort avec Tom Jones, qu'il tient embrassé; l'officier et les gardes les suivent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME MILLER, seule.

Dans quel trouble effrayant ils sont sortis tous deux!
J'ai fait des questions; je n'ai pu tirer d'eux
Que ces mots ambigus: nous sortons pour affaire;
Nous allons revenir. — Hélas! que dois-je faire?
Je suis bien inquiète, et je crains que ce jour
Grâce aux lords; aux ladis. — Attendons le retour
De ces deux chers objets de ma reconnaissance,
Et comme ils l'ont prescrit, colorons leur absence.
Justement j'aperçois. —

SCÈNE II.

MADAME MILLER, MADAME SUMMER, SOPHIE.

MADAME SUMMER.

Je vous trouve à propos;
Mon père en ce moment goûte un peu de repos:
Le calme de ses sens ira jusqu'à son ame;
J'ose au moins l'espérer: veillez sur lui, Madame.

Digitized by Google

Je remets à vos soins ce père si chéri.
Son sommeil me permet d'offrir à mon mari
Sa femme impatiente et sa fille sensible.
Où donc est-il ?

MADAME MILLER.

Madame, il serait impossible
De le voir à présent.

MADAME SUMMER.

Comment ! il est sorti ?

MADAME MILLER.

Oui, Madame, à l'instant, avec sir Alworthy,
Et, si j'en puis juger, c'est l'effet de la lettre
Que Partridge, à vos yeux, est venu lui remettre :
Il est à présumer qu'en ce glorieux jour,
Quelque objet important les appelle à la cour.
Moi, je vais obéir.

(Elle sort.)

MADAME SUMMER.

Tu dois être contente :
Le retour de ton père a comblé ton attente,
Ma fille ?

SOPHIE, avec bien du sentiment.

Ah ! oui, ma mère !

MADAME SUMMER.

Eh bien ! je vais donc voir
Le terme désiré de ce chagrin si noir
Qui desséchait la fleur de ton adolescence,
Et dont la juste cause était sa longue absence,
(Ces derniers mots avec finesse.)
A ce que tu m'as dit.

Digitized by Google

SOPHIE.

J'ai dit la vérité :
Pouvais-je avoir, hélas ! quelque tranquillité,
Le sachant au milieu des dangers de la guerre,
Et craignant jour et nuit de n'avoir plus de père ?

MADAME SUMMER.

Le trouble que tu peins fut celui de mon cœur :
Mais il nous est rendu, mais il revient vainqueur.
Dans tous les yeux, ton père, en ce moment d'ivresse ;
A droit de voir la joie unie à la tendresse ;
Et mon désir serait que ton riant accueil
Lui prouvât que ton ame enfin n'est plus en deuil ;
Ce deuil à son départ fut pour toi bien sensible ?

SOPHIE, tristement.

Pour le lui dérober, je ferai mon possible.

MADAME SUMMER.

Tu feras ton possible ! Est-ce un si grand effort ?

SOPHIE.

Vous ne savez donc pas ma réponse à Milord ?

MADAME SUMMER.

Milord m'a dit en bref, que l'absence d'un père
Se joignant aux effets d'un grave caractère,
Ton air sombre n'avait rien que de naturel ;
A d'autres yeux, d'accord ; mais à l'œil maternel
Toujours fixé sur toi, qu'un amour vif attache
A l'endroit de ce cœur qui souffre et qu'on me cache ;
Pouvais-tu l'espérer ! tes tourmens sont les miens ;
Le repos d'une fille est le premier des biens
De celle qui naquit pour être vraiment mère.

Digitized by Google

Enfin jusqu'au moment où tu seras sincère,
Ma fille, il faut souffrir mon importunité.
Crains-tu ces droits de mère et cette autorité,
Que je ne cherchai point à te faire connaître?
Au nom de l'amitié, je te vaincrai peut-être,
Et j'espère...

SOPHIE.

Arrêtez, vous allez tout savoir :
Dire tout à ma mère est mon premier devoir..
Voulez-vous en deux mots qu'ici mon cœur s'exhale?

(A part avec effort.)

Comment lui dire, ô ciel! que je suis sa rivale!
Parlons... Il n'est plus tems de cacher un secret
Qui pèse sur mon cœur et qui l'écraserait.

(Haut.)

Fellamar vous aima; pour vous il est le même.

MADAME SUMMER.

Eh bien! ma fille?

SOPHIE.

Eh bien! c'est Fellamar que j'aime;
Plaignez-moi, plaignez-moi!

MADAME SUMMER.

Chère enfant, que dis-tu?

SOPHIE.

Je dis que ses bienfaits, sa bonté, sa vertu...
J'y croyais... J'y voyais le bonheur de ma vie :
Être aimable à ses yeux fut ma plus chère envie;
Oui, c'est en empruntant les traits de la raison,
Que l'amour dans mon cœur a versé son poison :

Digitized by Google

Oui je suis par le sort barbarement choisie
Pour un exemple affreux d'amour, de jalousie;
Car (en vous l'avouant, je tombe à vos genoux),
Ma mère, votre fille est jalouse de vous.

MADAME SUMMER, avec dignité.

Est-ce à titre de mère, est-ce à titre d'épouse,
Que je rends aujourd'hui ma fille si jalouse!
Répondez-moi, Sophie?

SOPHIE.

Ah! ne m'accablez pas,
Je souffre tant!... Milord brûla pour vos appas;
Aura-t-il pu cesser de vous trouver aimable?
Ah! ce serait alors qu'il serait bien blâmable!
Il a dû, je le sais, n'attendre aucun retour;
Mais s'il conserve enfin ce déplorable amour,
Que ferai-je du mien?

MADAME SUMMER.

Un noble sacrifice:
L'amour sans la vertu ne peut être qu'un vice;
Et, si depuis quinze ans il pense encore à moi,
Ma fille, ce faux sage est indigne de toi.
Contre le séducteur, contre son infamie,
Viens te réfugier dans le sein d'une amie;
Où pourrais-tu trouver un asile plus sûr?
Où voudrais-tu chercher un sentiment plus pur?
C'est-là,... c'est dans ce cœur partageant tes alarmes,
Que tu déposeras tes innocentes larmes;
Là, dans tous tes chagrins tu verras de moitié,
La nature attentive et l'ardente amitié,
Par degrés mettre un terme à ta douleur amère...
Tu verras ce que c'est que le cœur d'une mère:

Digitized by Google

Et tu sauras enfin, moins malheureuse un jour,
Si la nature a droit de consoler l'amour.

(Elle embrasse sa fille.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, WESTERN, MADAME MILLER.

MADAME MILLER.

Vous avez eu, Monsieur, moins de peine à descendre.

WESTERN.

Parbleu, je le crois bien, quand je viens voir mon gendre.
Sophie, où donc est-il? J'ai cru, de bonne foi,
Qu'il fallait pour l'avoir le chercher près de toi;
C'était bien naturel; qu'en penses-tu?

MADAME SUMMER.

Mon père,
Avant peu, mon époux va revenir, j'espère;
Vous savez bien l'écrit à son oncle adressé;
C'était probablement quelque objet très-pressé,
Car précipitamment ils sont sortis ensemble.

WESTERN.

Eh bien! puisqu'un instant leur départ nous rassemble;
Écoutez le projet que je viens de former:
D'abord, mes chers enfans, on ne vit que d'aimer;
C'est un fait: du bonheur c'est-là l'unique source:
Or, vous voyez, je touche au terme de ma course,
C'est pourquoi, près de moi, je veux vous avoir tous;
Ainsi, tu vas, ma fille, engager ton époux

Digitized by Google

A laisser là sa gloire et la mer et les armes
Pour ne plus nous quitter ; hein ! veux tu ?

MADAME SUMMER.

Quelques charmes
Que ce plan séducteur à nos yeux puisse offrir,
Je dois le lui cacher.

(Western fait un mouvement de surprise.)

Eh ! pourriez-vous souffrir
Qu'entré dans la carrière avec tant d'avantage,
Tout couvert de lauriers à la fleur de son âge,
Mon époux, votre gendre, et surtout votre ami,
Dans le champ de l'honneur n'eût paru qu'à demi ?
Si Jones, démentant son ame noble et fière,
Voulait s'en écarter, je serais la première
A lui rendre sa foiblesse, à lui prendre la main
Pour le faire rentrer dans un si beau chemin.

WESTERN.

Voilà bien le jargon de votre gloriole !
Mais il m'approuvera.... Cet espoir me console.

MADAME SUMMER.

Je tremble qu'à vos vœux il ne souscrive pas.

WESTERN.

Tant pis : c'est m'annoncer un bien fâcheux trépas.

MADAME SUMMER, avec sentiment.

O mon père ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ?

WESTERN.

Non.... Pour ton vieil ami je connais ta tendresse.
Je te juge, ma fille ; à ton tour juge moi :

Digitized by Google

Ton brave époux m'est cher ; oui, presque autant qu'à toi
Tâche pour un instant d'oublier ta jeunesse ;
Pense, ma chère enfant, pense à mon droit d'aînesse ;
Fais-toi vieille à tes yeux autant que je le suis,
Tu pourras calculer ce que je crains d'ennuis.
Je vais mettre au grand jour mon ame toute nue,
Et vous faire en deux mots passer tous en revue.
Je commence par l'oncle.... Il est trop sérieux,
Il me prêche toujours, et je n'en vaux pas mieux ;
Ta fille, enfant charmant, mais sombre, taciturne ;
Du sépulcral Young elle a l'esprit nocturne :
Aussi nous nous aimons, nous ne nous parlons pas.
Ta compagnie, à toi, m'offre le plus d'appas ;
Car je te vois toujours attentive, obligeante,
Pour mes brusques écarts plus qu'un autre indulgente.
Bref, je vous aime tous ; mais, dans la vérité,
Vous ne composez pas une société
Qui soit faite pour moi,... Mon bâton de vieillesse
Est donc vraiment l'ami qui vint dès sa jeunesse,
Ardemment sur mes pas, franchir monts et forêts,
Et dans mes grands plaisirs trouver de grands attraits ;
Mon brave compagnon, il sait combien je l'aime ;
Pour moi, je suis bien sûr qu'il est toujours le même ;
Voilà de mes vieux ans l'inséparable appui ;
Et ton père, en un mot, ne peut vivre sans lui.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PARTRIDGE, ensuite ALWORTHY.

PARTRIDGE, accourant.

Ah! Madame! Ah! Monsieur! que mon ame est charmée!
Venez tous, venez tous.

TOUS.

Où?

PARTRIDGE.

C'est comme une armée
Qu'on voit en ce moment près de l'amirauté.
Le triomphe, à coup sûr, sera d'une beauté
Bien rare!

WESTERN.

Quel triomphe?

PARTRIDGE.

Eh! celui de mon maître;
Il l'a, par tous les dieux, bien mérité, peut-être!

WESTERN, avec feu, les prenant par la main.

Ah! courons tous, jouir d'un spectacle si doux!
Viens avec ton enfant, viens vite.

ALWORTHY, les arrêtant au passage.

Où courez-vous,
Bon vieillard? Où vas-tu, malheureuse famille?
Sur la tête de tous le fer de la loi brille.

Digitized by Google

TOUS.

Grand Dieu ?

ALWORTHY.

Il va périr.

MADAME MILLER, à madame Summer, qui tombe dans ses bras.

Madame.

MADAME SUMMER.

Je me meurs.

ALWORTHY.

J'apporte, je le sens, la mort dans tous les cœurs :
Mais cet affreux revers, vous l'aussiez su d'un autre ;
La mort est dans mon ame autant que dans la vôtre.

WESTERN, à sa fille qui est presque sans connaissance.

Ma fille !

MADAME SUMMER, égarée.

Mon époux va périr !... Eh ! pourquoi ?

ALWORTHY.

Il faut le demander à la sévère loi,
Qui, frappant les guerriers au milieu de leur gloire,
Les traîne à l'échafaud du sein de la victoire.

MADAME SUMMER.

A l'échafaud ! Tom Jone ! Ah ! grand Dieu !

TOUS.

Quel effroi !

MADAME SUMMER, un grand tems.

Il ne périra point.

(Elle prend sa fille par la main, et va pour sortir.)

Digitized by Google

WESTERN, l'arrête.

Où vas-tu ?

MADAME SUMMER, d'une voix concentrée.

Laissez-moi....

Viens, ma fille ; armons-nous d'un zèle magnanime ;
Arrachons aux bourreaux cette auguste victime ;
Viens : si quelqu'un de nous doit périr aujourd'hui,
J'en atteste le ciel, ce ne sera pas lui !
Courons au tribunal, et crions l'une et l'autre :
Pour sa vie, à vos pieds, nous apportons la nôtre ;
C'est sa femme, sa fille, en pleurs à vos genoux,
Qui réclament les jours d'un père et d'un époux.
Viens ; le terrible arrêt n'est pas irrévocable,
Ou, s'il était encor quelque juge implacable,
Qui dédaignant nos pleurs, voulât perdre un héros ;
Tombons alors tous trois sous le fer des bourreaux.
Partons....

ALWORTHY.

Non, à ce mal de plus en plus funeste,
J'entrevois un remède ; et le seul qui nous reste ;
Ne perdons pas le tems, ne perdons pas nos pleurs,
Et cherchons près du roi la fin de nos malheurs.

MADAME SUMMER.

Oui, comme son pouvoir, sa clémence est extrême,

(Ici Jones parait.)

Courons tous l'implorer. Dieu ! mon époux, lui-même !

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, TOM JONES, L'OFFICIER de l'amirauté, et deux GARDES.

WESTERN, se jetant au cou de Jones.

Quel bonheur, cher enfant, te ramène en ce lieu!

TOM JONES.

Ce bonheur sera court... Je viens vous dire adieu...
Un éternel adieu... Mais c'est un bien suprême,
Même en s'en séparant, d'embrasser ce qu'on aime.

(Il embrasse sa femme.)

MADAME SUMMER, avec force.

Tu ne mourras pas seul.

TOM JONES.

Je ne dois plus mourir;
D'un supplice plus lent on me force à périr;
On m'exile... O mon père! ô ma chère Sophie!
C'est dire assez qu'il faut m'exiler de la vie.
Encore est-ce une grâce! et je suis trop heureux;
Car le premier arrêt, cent fois plus rigoureux,
A l'échafaud sanglant, fesant tomber la tête
D'un citoyen... Ici, souffrez que je m'arrête;
Je sens le prix des pleurs que vous coûte mon sort,
Mais il vaut mieux pleurer mon exil que ma mort.

WESTERN.

Quoi! pas un défenseur dans ce péril extrême?
Personne n'a parlé?

Digitized by Google

TOM JONES.

Personne que moi-même;
Et je vous dois à tous ces détails importans,
Qui me justifiront quand il en sera tems.
Aux juges assemblés j'ai demandé le crime
Dont ils se préparaient à me rendre victime;
On me l'a dit : alors, descendu dans mon cœur,
N'y trouvant que le tort d'avoir été vainqueur,
Sans effroi, sans fierté fesant tête à l'orage,
Voici ce que j'ai dit : « D'un effort de courage
» Tout m'impose aujourd'hui le pénible besoin.
» De tous tems à moi seul j'ai confié le soin
» De mon honneur, et seul j'en prendrai la défense.
» D'abord envers la loi, je connais mon offense;
» Oui, j'ai quitté mon poste et feint même de fuir
» Devant des ennemis qui venaient envahir
» Un immense pays, trésor de l'Angleterre.
» La ruse ou la valeur sont les droits de la guerre,
» Je le croyais du moins : dans ce cas hasardeux,
» J'ai voulu, j'en conviens, les risquer tous les deux.
» La ruse a commencé : par une adroite fuite,
» Je force l'ennemi de tenter ma poursuite;
» Le projet réussit; la nuit vient, et des lieux
» Que seul je connaissais, me cachent à ses yeux.
» L'adversaire abusé court à la citadelle
» Que l'on avait daigné confier à mon zèle;
» Il la trouve déserte et laisse à ses vaisseaux
» Peu de soldats unis à quelques matelots.
» Je reviens en silence, et d'une main hardie
» J'allume dans la flotte un immense incendie;
» Ensuite vers mon fort précipitant mes pas,
» A tous vos ennemis j'ai donné le trépas :

Digitized by Google

» J'ai fui, mais j'ai vaincu. Si c'est là tout mon crime,
» Je mourrai sans rougir. Prenez votre victime. »
Je me tais, on opine : en paix j'attends mon sort ;
D'une voix unanime on opine à la mort.
Mon oncle pousse un cri, s'éloigne, et son absence
M'a presque aux yeux de tous ravi la connaissance :
J'ai parlé, j'ai cru voir en ce moment d'effroi
L'abîme du néant s'entr'ouvrir devant moi.
Qui croyez-vous alors qu'enfin j'ai vu paraître ?
Fellamar !... J'en conviens, je n'ai pas été maître
De pouvoir réprimer un mouvement d'horreur :
« Venez-vous, ai-je dit, frémissant de fureur,
» Voir périr votre ami ? » Le lord, sans me répondre,
M'adressant un regard qui m'a pensé confondre,
Monte à son tribunal. « Mourir est trop, dit-il,
» Le roi, plus indulgent, n'ordonne que l'exil,
» Un exil éternel. » Et ce juge suprême,
Avec un noir sang-froid, dictant l'arrêt lui-même,
L'a signé le premier. Ensuite il m'a permis
De revoir un instant mes malheureux amis.
Voilà le triste prix d'une illustre victoire !
Voilà ce que me vaut mon amour pour la gloire.
Mais dût sur moi le sort épuiser tous ses coups,
Je vivrai, je mourrai, digne d'elle et de vous.

MADAME SUMMER, à Jones d'abord, ensuite à madame Miller, rapidement.

O mon unique ami !... Que tardons-nous, Madame ?
Je sais le zèle ardent qui pour nous vous enflamme :
Réparons les momens déjà trop tôt passés ;
Le tems presse ; allez vite ; entassez, ramassez
Tout ce que vous savez qu'un prompt voyage exige.

Digitized by Google

TOM JONES.

Comment? que veux-tu dire?

MADAME SUMMER, à madame Miller.

Allez, courez, vous dis-je;
Et toi, mon digne époux, crois que jusqu'au trépas,
Nous accompagnerons le dernier de tes pas.

WESTERN.

Oui, quittons-la, quittons cette injuste Angleterre;
Tu lui donnes la paix, elle te fait la guerre.
A la fuir pour jamais ton exil me résoud;
Mon cher Jone, avec toi ma patrie est partout.
Ne va pas m'opposer mes tourmens, ni mon âge:
Mon mal n'est rien... le tien m'en fait bien davantage.
Je sens de mon printems renaître la vigueur,
Et mon corps a trouvé des forces dans mon cœur.

TOM JONES.

Vos bontés de parler m'arrachent la puissance;
Je tombe sous le poids de ma reconnaissance.
Qui vous? vous, partager cet exil rigoureux?

ALWORTHY.

Loin de toi, mon cher Jone, où serions-nous heureux?
Ici, quand avec toi tout veut mourir et vivre,
Souffriras-tu qu'on dise: ils n'ont osé le suivre!
Heureux, de tous les siens il fut environné,
Malheureux, lâchement ils l'ont abandonné!
Jamais.

WESTERN.

Non, non, jamais.

MADAME SUMMER.

L'Angleterre t'exile;

Digitized by Google

C'est nous exiler tous : il nous reste un asile,
D'un favorable augure et d'un facile accès;
Courons, mon digne ami, courons chez les Français.

L'OFFICIER, qui a entendu ce projet.

Je l'annonce à regret : perdez cette espérance;
Il vous est défendu de partir pour la France.

WESTERN, presque hors de lui.

Par exemple a-t-on vu rien d'égal à cela?
Où donc doit-il aller?

L'OFFICIER.

Partout, excepté-là.

WESTERN.

C'est qu'on craint ta vengeance.

TOM JONES.

Ah! mon ame est meurtrie!
O toi, qui me bannis, trop ingrate patrie,
Calme-toi; connais-moi : de lui-même vainqueur,
Tom Jone en te fuyant t'emporte dans son cœur.
Quand tu n'es plus pour lui qu'une mère cruelle,
Il est toujours ton fils, ton fils toujours fidèle.
Crois que, de tous les biens que tu m'as pu ravir,
Le plus doux pour moi fut celui de te servir.

ALWORTHY, à l'officier.

Quoi, rien ne peut changer?

L'OFFICIER.

Tel est l'ordre suprême.
Voici Milord, au reste, il le dira lui-même.

(Il se retire à un geste que lui fait Fellamar.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FELLAMAR.

(Fellamar entre avec dignité, et fait retirer les gardes au fond du théâtre.)

TOUS, en le voyant, cris de surprise et d'indignation.

Fellamar en ces lieux! Fellamar!

FELLAMAR, toujours noble et grave.

Oui, c'est moi.

WESTERN, impétueusement.

Venez-vous aggraver la rigueur de la loi?
Venez-vous abréger par un ordre funeste,
Les instans fugitifs du bonheur qui nous reste?

ALWORTHY.

Je l'avoûrai, Milord, je ne présumais pas
Qu'en ces lieux Fellamar osât porter ses pas.
Est-ce pour insulter à la triste victime
De votre arrêt barbare autant qu'illégitime?

FELLAMAR, même caractère.

L'arrêt est juste...

ALWORTHY.

Non, c'est une atrocité
D'immoler le courage au nom de l'équité;
Et, dans quelques périls que m'a candeur m'engage,
Je veux jusqu'au tombeau vous tenir ce langage;
Votre funeste loi de vous fait des bourreaux;
Vous ne proscririez pas la tête des héros;

Digitized by Google

Vous la couronneriez si vous l'étiez vous-mêmes.
J'ai dit la vérité ; punissez mes blasphèmes.

FELLAMAR.

Les crimes de Tom Jone ont-ils rien de douteux ?
Ils sont sûrs ; le succès était-il sûr comme eux ?
Le courage sans frein dégénère en licence ;
La véritable gloire est dans l'obéissance :
L'arrêt est juste.

TOM JONES.

Eh bien ! qu'ai-je besoin de vous ?
Je le subirai seul. Que cherche parmi nous
Celui que l'amitié n'orna de tous ses charmes
Que pour nous condamner à d'éternelles larmes ?
Envers vous, que j'ai cru le meilleur des amis,
Dites-moi, Fellamar, quel crime ai-je commis ?
Chaque jour élevé par votre bienfesance,
M'avez-vous vu manquer à la reconnaissance ?
Si j'ai blessé vos lois, ai-je trahi l'honneur ?
Je n'attaquerai point cet arrêt destructeur,
Que la raison proscrit, et que la politique,
Pour son intérêt seul, a rendu juridique ;
Mais devait-ce être vous ?... N'avez-vous pas frémi
Quand vous avez signé l'arrêt de votre ami ?

MADAME SUMMER, d'un ton concentré.

Je ne sais quel motif en ce lieu vous attire ;
Milord, mais je ne puis cacher ce que m'inspire
Votre aspect imprévu dans ce moment cruel,
Où l'affreux désespoir est ici mutuel :
Tom Jones va partir, puisqu'un arrêt barbare
Des lieux qui l'ont vu naître à jamais le sépare ;
Mais Milord, avec lui nous nous exilons tous.

Digitized by Google

Voyez, est-il encor quelque pouvoir jaloux
Qui s'acharne à poursuivre une triste famille?
Qui veuille séparer la mère de sa fille,
La fille de son père et l'oncle du neveu?
S'il en est, Fellamar, nous avons fait le vœu,
Le serment solennel de périr tous ensemble;
Moi, la première.

FELLAMAR, avec dignité et sang-froid.

Ici contre moi tout s'assemble;
Tout croit avoir ici le droit de m'accuser:
J'aurais trop à rougir s'il fallait m'excuser,
Plus à rougir encor du moindre subterfuge.
J'ai dû signer l'arrêt en qualité de juge
Dans ses devoirs sacrés à jamais affirmi;
Je l'ai fait:... mais j'ai dû vous servir comme ami:
J'ai dû près du monarque implorer votre grâce:
La voilà.

(Il la tire de sa poche et la lui donne.)

TOUS, se jetant à genoux avec un cri.

Dieu! grand Dieu! à vos pieds que j'embrasse.

FELLAMAR, les relevant.

Que faites-vous? Courons, tombons aux pieds du roi,...
Et du moins, mes amis, enfin connaissez-moi.

(Ils sortent tous avec Fellamar.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SOPHIE, ensuite LADI BELLASTON.

SOPHIE, seule.

Au moins, si par l'amour il est sacrifié,
Voilà donc par l'honneur mon cœur justifié!
Et, si ma mère encore à Fellamar est chère,
Il n'a donc pas voulu le trépas de mon père!
Mon père qu'à nos vœux il conserve aujourd'hui,
Qui ne doit et ses jours et son bonheur qu'à lui!
Je n'ai plus à rougir de toi ni de moi-même;
Je puis dire tout haut : C'est Fellamar que j'aime;
Et, si je dois mourir sans espoir de retour,
Fellamar, je mourrai fière de mon amour.
Quelqu'un vient... Dieu! Ladi! qui toujours m'embarrasse.

LADI BELLASTON.

Quoi! c'est vous belle enfant? Ah! que je vous embrasse
J'ai su l'affreux échec, et vous concevez bien
Qu'à la cour dans ces cas on ne néglige rien :
J'en sors... et calmez-vous, car tout va par merveille.

SOPHIE, fesant sentir l'humeur et l'ironie.

Quel bonheur! quand pour nous la vraie amitié veille!

Digitized by Google

LADI BELLASTON, politiquement affectueuse.

La mienne....

SOPHIE.

Je parlais de celle de Milord,
Qui vient en un instant de changer notre sort.

LADI BELLASTON, un peu interdite.

Ah! ah! j'en suis charmée, et du fond de mon ame :
Qu'a donc tant fait Milord?

SOPHIE, ingénûment.

Ce qu'il a fait, Madame?
Vous venez de la cour : vous devez le savoir.

LADI BELLASTON, se remettant.

Je sais que sur le prince il a quelque pouvoir;
Mais son crédit....

SOPHIE, ton décidé.

Est tel que mon père a sa grâce,
Et la doit à lui seul.

LADI BELLASTON.

Eh bien! cela me passe :
Fellamar réussit; moi, j'ai perdu mes pas.
Bref, Tom Jone est heureux; mais vous ne l'êtes pas,
Mon enfant.

SOPHIE.

Qui, moi?

LADI BELLASTON.

Vous!

SOPHIE.

Pour le savoir, Madame,

Digitized by Google

Votre œil a donc percé jusqu'au fond de mon ame ?

LADI BELLASTON.

Oui, mon œil pénétrant, voyant qu'elle souffrait,
Dans votre œil expressif a trouvé son secret.
Quelque prudent qu'il soit, toujours l'amour éclate ;
Vous aimez Fellamar.

SOPHIE.

Moi!

LADI BELLASTON.

Vous, petite ingrate,
Pouvez-vous ignorer ce que j'ai fait pour vous?

SOPHIE.

Quoi? la reconnaissance est un plaisir si doux,
Que si je le savais.—

LADI BELLASTON.

Je dois donc vous l'apprendre :
(Malignement.)
Mon enfant, c'est encore un service à vous rendre.
Ce matin Fellamar, rongé d'un sombre ennui,
Errait dans le jardin.—Je me présente à lui ;
Après les premiers mots, les complimens d'usage,
Pleine d'un grand projet, que je croyais fort sage,
J'entre en matière, et dis : « Vous êtes soupçonné
» D'un amour trop constant et très-désordonné :
» On vous hait sourdement dans toute la famille.
» Milord, laissez la mère, et demandez la fille,
» Qui lui ressemble en tout, qui ne lui cède en rien ;
» Je réponds qu'à l'instant pour vous tout ira bien.
» De former ces doux nœuds, comme je serais fière!
» Consentez-vous, Milord? je parle la première,
» Et promets le succès. » Interdit, confondu,

Digitized by Google

Avec effort, voici ce qu'il a répondu :
« Un funeste ascendant m'entraîne, me domine,
» Et pour le célibat enfin me détermine. »
Comment? (ai-je ajouté) je ne dirai donc rien
D'un si joli projet? « Non, si vous voulez bien. »
On peut d'après cela penser que votre mère
Est constamment l'objet de sa tendre chimère....
Oh! oui, c'est pour jamais qu'elle a su l'asservir :
Je vous plains, mon enfant, n'ayant pu vous servir.

SOPHIE, flegmatiquement.

Sont-ce là tous vos droits à ma reconnaissance,
Madame? j'en conviens, je n'ai pas la puissance
De vous la témoigner par un bien grand transport.
Quoi! votre œil pénétrant devine que Milord
Toucha par ses vertus mon cœur jeune et sensible;
Vous voulez un hymen que vous croyez possible;
Vous le lui proposez.—Interdit et confus,
Milord par son silence annonce son refus!
Vous venez m'en instruire en m'appelant ingrate!
On est reconnaissant d'un service qui flatte;
Mais celui-ci, pardon.—Je crois que c'est un jeu
Pour moi qui, d'être franche, ai fait le noble vœu :
Je vais vous contenter.—C'est Fellamar que j'aime.
Vous l'avez deviné.—Devinez-vous de même
Quel sacrifice un cœur, par l'amour combattu,
Un cœur tel que le mien peut faire à la vertu?
Le devinez-vous?

LADI BELLASTON, ironiquement.

Non....

SOPHIE.

Vous le verrez, j'espère.

Digitized by Google

(Grand bruit derrière le théâtre.)

Mais qu'entends-je ? Ah! courons au-devant de mon père.

(Elle va pour sortir, et rencontre tous les acteurs qui entrent, elle se jette dans les bras de son père.)

SCÈNE II.

LADI BELLASTON, SOPHIE, MADAME SUMMER, WESTERN, FELLAMAR, TOM JONES, ALWORTHY, MADAME MILLER, PARTRIDGE. Jeu de théâtre à cette entrée.

WESTERN.

Mes amis, mes enfans, quel plaisir! en honneur,
Je n'aurais jamais cru que ce fût un bonheur,
De voir de près la cour.—Ah! vous voilà, Madame!
Le roi qui m'a parlé.... Je me sens tout de flamme
D'y penser seulement.—

FELLAMAR, à tous.

Vous êtes satisfaits.

TOM JONES.

Eh! comment ne pas l'être après tant de bienfaits!
Le roi m'a daigné dire : approchez, Commodore :
Une loi vous condamne, un succès vous honore :
J'ai mis dans la balance et vos torts et vos droits :
Je fais grâce....

WESTERN.

Et voilà le langage des rois :
Aussi, cette parole à mon ame arrivée,
En traits de feu toujours y restera gravée,
Je fais grâce est sublime.

Digitized by Google

FELLAMAR.

Il me reste un devoir,
Qu'il m'est doux de remplir ; mais il faudrait pouvoir
Être absolument seuls : car j'ai l'ordre suprême
De ne parler qu'à vous et dans ce moment même.

WESTERN.

Où peut-il désormais être mieux qu'avec vous ?
Allez, je suis votre homme envers et contre tous.
Ne soyez pas long-tems.

FELLAMAR.

Non.

WESTERN.

C'est bon.

(Il sort et emmène tout le monde.)

SCÈNE III.

FELLAMAR, TOM JONES.

FELLAMAR, lui donnant un papier.

Mon cher Jone,
Recevez de ma main, ce prix qu'un roi vous donne.

TOM JONES.

Eh ! quoi ?

FELLAMAR.

Par ce brevet il vous fait amiral ;
Mais il veut que le bruit n'en soit pas général,
Et vous voyez pourquoi j'ai désiré l'absence
De nos amis communs. Les lois ont leur puissance,

Digitized by Google

M'a dit le roi ; jamais on ne doit la braver ;
Mais au-dessus de tous quand on peut s'élever
Par un rare courage, une prudence insigne,
Comme l'a fait Summer, c'est alors qu'on est digne
De toutes les faveurs qui dépendent d'un roi.
La plus chère à mon cœur est d'adoucir la loi,
Quand son glaive surtout pèse sur l'innocence.
Le supplice est fini : voilà la récompense :
Mais que Summer se taise encor quelques instans ;
C'est moi qui parlerai, quand il en sera tems.

TOM JONES, très-attendri.

Ah ! je suis pénétré des bontés de mon maître :
Mais les vôtres, Milord, comment les reconnaître ?
Pour le pouvoir, hélas ! je suis trop malheureux !
Voilà ce bienfaiteur constamment généreux,
Qui, pour moi, sur son cœur, fit un effort suprême ;
Le voilà pour jamais infortuné lui-même.
Je connais comme lui ce qui le fait souffrir ;
Je connais le remède — et ne le puis offrir.

FELLAMAR, à part.

Dieu ! aurait-on parlé ? Raison viens à mon aide !
(Haut.)
Vous connaissez mon mal et savez le remède ?

TOM JONES.

Oui. — Vous me supposez un peu de bonne foi,
Milord ?

FELLAMAR.

Je vous crois homme.

TOM JONES.

Eh bien ! écoutez-moi.

Digitized by Google

Abrégeons du passé les récits trop fertiles
En détails affligeans devenus inutiles ;
Gardons-en néanmoins un sage souvenir ;
Le passé quelquefois commande à l'avenir :
J'y vois que vous aimiez mon épouse adorable,
Et qu'à mes vœux pourtant vous fûtes favorable.

FELLAMAR.

Quoi ! cela vous étonne ? Et vous, qu'auriez-vous fait ?
Je n'étais point aimé, Summer, est-ce un bienfait ?

TOM JONES, avec ménagement.

Vous n'êtes point aimé : mais est-on bien le maître
De ne pas espérer qu'un jour on pourra l'être ?
Sans quoi : — comment céder un objet aussi cher ?
Et comment expliquer ce sacrifice amer ?

FELLAMAR, avec dignité.

Pour vous ce sacrifice est incompréhensible ?
Summer, je vous crus fait pour le trouver possible ;
Serais-je dans l'erreur ? et partageriez-vous
Des soupçons révoltans trop indignes de nous ?
Tom Jone, ouvrez les yeux ; ne blessez point mon ame,
Ménagez votre ami, respectez votre femme ;
Croyez que, sur la terre, il n'est plus de bonheur,
Dès qu'on n'y veut plus voir l'amitié ni l'honneur.

TOM JONES, lui présentant les papiers.

Tenez, Milord. —

FELLAMAR, reconnaissant son écriture.

Grand Dieu ! ô crime détestable !
Quoi ! mes papiers surpris !

TOM JONES.

Il est incontestable

Digitized by Google

Qu'ils sont vraiment tracés de votre propre main.

FELLAMAR, avec fermeté.

(A lui-même.)

Oui, je l'avoue. Il faut être bien inhumain
Et du malheur d'autrui bien connaître les sources,
Pour oser employer ces perfides ressources.
Quel monstre ?

TOM JONES.

Du larcin l'auteur m'est inconnu :
Très-indirectement ceci m'est parvenu ;
Mais j'y vois à regret qu'une funeste flamme,
D'un bienfaiteur chéri dévore toujours l'ame,
Et que de mon bonheur quinze ans il a gémi.

FELLAMAR, noble fierté.

Je ne sais que jouir du bonheur d'un ami, —
Surtout quand je l'ai fait, — l'étonnement m'accable ;
Mais n'en concluez pas que mon cœur soit coupable.

(A part.)

Je vois qu'il faut trahir le serment solennel
Qui m'imposait la loi d'un silence éternel,
Mon honneur, le repos de toute ma famille,

(Haut.)

Tout me force à parler. Vous avez une fille — (*).
Dont l'ingénuité — les appas — séduisans,
La raison — étonnante, à l'âge de quinze ans ; —

(*) Ces tirets marquent son embarras et l'affection de sa voix entrecoupée.

Digitized by Google

Que vais-je dire? ô ciel! ah! mon trouble est extrême!

TOM JONES, avec feu et impatience.

Eh bien! Milord?

FELLAMAR, avec explosion.

Eh bien! c'est ta fille que j'aime.

TOM JONES, forte surprise mêlée de joie.

Ma fille!

FELLAMAR.

Oui, mon ami, je l'aime avec transport.

TOM JONES, en délire.

Grand Dieu! c'est à présent que je bénis mon sort.
Quoi! ma fille envers vous peut acquitter son père?
O toi, que j'aimais tant, tu m'en deviens plus chère!
Et je vais....

FELLAMAR.

Arrêtez, Summer, où courez-vous?

TOM JONES.

Je cours les rassembler, leur annoncer à tous....

FELLAMAR.

Reste.... et que mon secret meure au fond de ton ame.
Si je t'ai dévoilé mon imprudente flamme,
Ton repos, ton honneur et le mien l'ont voulu;
Mais j'exige avec elle un silence absolu.

TOM JONES, avec le plus grand feu.

Eh! peut-elle ignorer que ma famille entière
Vous doit tout? pourrait-elle être ici la première
A nous contrarier dans nos vœux les plus doux,
Et dans mon bienfaiteur refuser un époux?

Digitized by Google

FELLAMAR.

Moi! la contraindre au nom de la reconnaissance!
Moi! d'un père si bon profaner la puissance!
Non, Summer, non, jamais; j'osai l'aimer, j'eus tort;
L'âge m'avertissait; l'amour fut le plus fort....
Et je n'en rougis point; Sophie a tant de charmes!
Mais ma raison me reste, et j'en attends des armes
Pour combattre mon cœur et triompher de lui.
Pourrait-il être heureux par le malheur d'autrui!
Respecte ton enfant: son cœur simple et novice,
En fesant pour te plaire un cruel sacrifice,
Formerait à regret un douloureux lien;
Il ne peut pas avoir le courage du mien.
Laisse-moi souffrir seul; qu'à jamais elle ignore
Mes tourmens, mes désirs, le feu qui me dévore.
En voulant trop pour moi, ne vas pas me trahir;
Et ne lui donne pas le droit de me haïr.

TOM JONES.

Avez-vous pu, Milord, me croire assez injuste
Pour contraindre ma fille à ce lien auguste;
Que les cœurs vertueux destinés à s'aimer
Seuls peut-être ici-bas ont le droit de former?
Rassurez-vous: je crois que le plus grand des crimes
Est d'oser immoler ces touchantes victimes
En vertu d'un pouvoir fait pour les protéger.
Ma fille va venir: je dois l'interroger.

(Il lui montre un cabinet voisin.)

D'ici vous m'entendrez, et vous verrez, j'espère,
Si je sais être ami sans cesser d'être père.
Holà! quelqu'un.

Digitized by Google

FELLAMAR, entrant vite dans le cabinet.

Que vois-je ?

SCÈNE IV.

FELLAMAR caché, TOME JONES, MADAME SUMMER, SOPHIE, MADAME MILLER.

MADAME SUMMER, avec émotion.

Es-tu seul ?

TOM JONES.

Oui.

MADAME SUMMER.

J'accours
Contre une enfant chérie implorer ton secours :
Croimis-tu, mon ami, que ta pauvre Sophie,
Supportant à regret le fardeau de la vie,
Dans mes bras en pleurant, vient de me déclarer
Qu'elle abhorre le monde, et veut s'en séparer ?

TOM JONES.

En ce moment, grand Dieu ! eh ! pourquoi ?

SOPHIE.

D'un bon père,
De moi, veuille le ciel détourner la colère !
Aveuglément soumise à son juste pouvoir,
Je reste, s'il le veut ; mais pourra-t-il me voir
A de sombres ennuis sans cesse abandonnée,
Des plus tristes pensers toujours environnée,
Et ne levant sur lui qu'un œil chargé de pleurs,

Digitized by Google

Qui tremblent de couler....

TOM JONES.

Quels sont donc tes malheurs?
Livre, livre ton ame à l'ame de ton père.
Ignores-tu, Sophie, à quel point tu m'es chère?
Et veux-tu, mon enfant, te séparer de moi
Dans l'instant précieux où j'attends tout de toi?
Je renonce d'abord à toute la puissance
Que me donnent sur toi mon titre et ta naissance;
Je prétends que le père ici soit oublié,
Et ne demande rien qu'au nom de l'amitié.

SOPHIE.

J'ai fait le serment d'être aveuglément soumise.

TOM JONES.

Laisse-là les sermens, fléaux de la franchise;
D'ailleurs on n'en fait pas à qui n'exige rien.
Dans ceci, mon enfant, je ne veux que ton bien,
Si tu ne l'y vois pas, sois hardiment sincère :
Ne crains pas de me voir injustement sévère,
Abusant lâchement de mes droits paternels,
T'enchaîner au malheur par des nœuds éternels.
Que n'ai-je pu (grand Dieu! c'était ma seule envie)
Te donner le bonheur en te donnant la vie?

SOPHIE, se jetant dans ses bras.

Mon père!

TOM JONES.

O mon enfant! je te remets mon sort;
Tu ne peux ignorer les bienfaits de Milord,
Ils furent de tous tems sans borne et sans mesure;
Tu le sais....

Digitized by Google

MADAME SUMMER, à part.

Et son cœur les paie avec usure.

TOM JONES.

Fellamar fut toujours mon généreux soutien;
J'étais seul sur la terre et n'y tenais à rien,
Il devint mon rival. — J'allais perdre la vie:
Il me dérobe au glaive et me cède Sophie.
Sophie, objet sacré d'un immortel amour,
Cette mère adorable à qui tu dois le jour,
Il en fait à ton père un noble sacrifice;
De bienfaits en bienfaits, de service en service,
Il me fait triompher dans le champ de l'honneur;
De toutes parts, enfin, je lui dois mon bonheur,
Celui de ma famille et la fin de nos peines.
Crois-tu que tout le sang qui coule dans mes veines,
Ce sang que je lui dois puisqu'il l'a conservé,
Serait trop pour payer l'ami qui m'a sauvé?
Réponds, toi, que je sais sensible et délicate.

SOPHIE, modestement animée.

La fille de Summer pourrait-elle être ingrate!

TOM JONES.

Eh bien! puisque tu sens tout ce qu'il fit pour nous;
Il ne tiendra qu'à toi de nous acquitter tous.
Faussement soupçonné d'aimer toujours ma femme,
Milord, m'a découvert sa véritable flamme,
Toi seule étais l'objet de ses papiers surpris.
Son amour, ses bienfaits enfin veulent un prix;
Si ton cœur y consent, ma fille, tu peux l'être.

SOPHIE, à part à sa mère.

Fellamar m'aimerait!

Google

TOM JONES.

Que ce cœur soit le maître :
Lui seul, je le répète, a droit de se donner,
C'est à nous d'obéir, c'est à lui d'ordonner.

SOPHIE, avec plus de sensibilité que la première fois.

Fellamar m'aimerait ? grand Dieu !

MADAME SUMMER, la tenant dans son sein.

Eh bien! ma chère,
Tu te tais et tu crains d'avouer. —

SOPHIE.

O ma mère !

MADAME SUMMER, à sa fille.

Ton ame, pauvre enfant, m'appelle à son secours
Et j'y viens : il s'agit du destin de tes jours :
Il ne promettait pas cette métamorphose.

(A Tom Jones.)

Des tourmens de ta fille enfin connais la cause.
Cher Jone, et rends la paix à ton cœur alarmé,
L'époux offert par toi ; — Fellamar est aimé.

TOM JONES, avec transport.

Fellamar est aimé ! — serait-il vrai, ma chère ?
Parle.

SOPHIE, baissant les yeux.

Je n'eus jamais de secret pour ma mère.

TOM JONES.

(A Fellamar.)

Jour mille fois heureux ! Venez, venez, Milord.

(Il paraît.)

Digitized by Google

(Ici Madame Miller sort précipitamment en indiquant par un geste, qu'elle va chercher M. Alworthy et les autres.)

SOPHIE, avec effroi.

Grands Dieux! il était là.

TOM JONES, souriant.

Bien tremblant sur son sort,
Car un seul mot de toi disposait de sa vie.

FELLAMAR.

Je n'ose encor le croire, adorable Sophie!
Quoi! vous daignez m'aimer! — Ah! mon cœur éperdu. —

SOPHIE.

On m'apprit dès l'enfance à chérir la vertu;
J'avais fait le serment de n'aimer jamais qu'elle,
Je ne le trahis pas, en aimant son modèle.

FELLAMAR, à Sophie en se mettant à ses genoux.

Bonheur inesperé! souffrez qu'à vos genoux. —

SCÈNE V.

TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE, excepté LADI BELLASTON.

WESTERN.

Que diable vois-je là?

TOM JONES, avec transport.

Vous voyez un époux.

WESTERN, stupéfait.

Un époux!

Digitized by Google

TOM JONES.

Que je donne en ce jour à ma fille
Et qui ne peut, je crois, qu'honorer la famille.

WESTERN.

Ah ça! badinons-nous?

TOM JONES.

Je dis la vérité.

WESTERN, bas à l'oreille de Jones.

Et les papiers?

TOM JONES.

Mon père, une infidélité
Les mit entre vos mains : quiconque en est capable
Mériterait.

PARTRIDGE, se jetant à genoux.

Eh bien! vous voyez le coupable :
Oui, c'est moi qui, séduit par ladi Bellaston,
Implore un châtiment et non pas un pardon.

FELLAMAR.

(Montrant Sophie.)

Je te pardonne. Vois ce qui te justifie!
Sans ton heureux larcin j'ignorais que Sophie,
L'adorable Sophie, à peine en son printems. —

MADAME SUMMER.

Le véritable sage est aimable en tout tems.

WESTERN.

Où donc est Miladi? Qu'elle sera surprise.
Quand elle connaîtra vos feux et sa méprise?

MADAME MILLER.

Non, Monsieur, Ladi seule a causé votre erreur,

Digitized by Google

Elle vient à l'instant de partir en fureur,
Désirant que l'enfer.....

WESTERN.

N'achevez pas, je tremble.

PARTRIDGE.

Rassurez-vous, Monsieur, ils sont partis ensemble.

WESTERN, entre ses dents.

Oh! la méchante femme!

ALWORTHY.

Allons, n'y pensons plus;
Ses efforts pour nous nuire ont été superflus;
Elle voulait punir, elle seule est punie:
Voyez cette famille à vos yeux réunie;
L'amitié, la vertu, l'honneur sont triomphans;
Jouissez, père heureux: ce sont tous vos enfans.

WESTERN, tendant les bras à Fellamar qui s'y jette.

Généreux Fellamar, vous croyez bien, j'espère
Que je suis tout surpris d'être votre grand-père;
Mais j'en suis sur mon ame, encor plus glorieux.
Embrassons-nous.

(Il l'embrasse.)

TOM JONES.

La paix va régner en ces lieux,
Grâce à ce bienfaiteur toujours grand, toujours tendre,
Que nous avions osé condamner sans l'entendre,
Qui nous pardonne encor d'avoir pu l'offenser.

FELLAMAR, baisant la main de Sophie.

Laissez-moi, mes amis, laissez-moi ne penser

Digitized by Google

Qu'au bonheur imprévu d'être aimé comme j'aime.

TOM JONES.

Ah! qui fit tant d'heureux devait l'être lui-même!
(Il prend la main de Fellamar et celle de Sophie, et les unit ensemble.)
Allons, et consacrons la fin de ce grand jour
Au juste soin d'unir les vertus à l'amour.

FIN DE TOM JONES ET FELLAMAR.

Digitized by Google

LE

TARTUFFE DE MŒURS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR CHÉRON,

Représentée, pour la première fois, en 1789, sur le théâtre Français, le 4 avril 1805.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE SUR CHÉRON.

Louis-Claude Chéron de La Bruyère, naquit à Paris le 28 octobre 1758. Il devait succéder à son père, dans l'Administration des eaux et forêts, lorsque la révolution de 1789 arriva. Il fut nommé administrateur du département de Seine-et-Oise en 1790, et, en 1791, député à l'assemblée Constituante, où il manifesta des opinions modérées, et se montra toujours opposé au parti anarchiste et jacobin. Mis au nombre des suspects en 1793, il fut, comme on disait alors, *incarcéré*, et il allait monter sur l'échafaud lorsque le 9 thermidor de libératrice mémoire arriva. Nommé depuis membre du Conseil des cinq-cents, il refusa d'accepter. Cependant il ne refusa pas la place de Préfet de la Vienne, à laquelle le gouvernement impérial le désigna en 1805, et qu'il remplit à la satisfaction de ses administrés. Il est mort à Poitiers, chef-lieu de ce département, le 13 octobre 1807. Il était neveu de l'abbé Morellet, et a coopéré à quelques-unes de ses traductions de l'anglais.

Les pièces qu'il a composées consistent : en une tragédie *de Caton d'Utique*, en trois actes, imitée d'Adisson, et publiée en 1789 ;

Digitized by Google

Une comédie en deux actes et en vers, qui parut en 1785, mais ne fut pas jouée;

Le Tartuffe de Mœurs, imitation de la comédie de Shéridan, intitulée *School for Scandal*. Il l'avait d'abord donnée en 1789 en cinq actes, sous le titre de *l'Homme à Sentimens*; en 1801 il la reproduisit en trois actes, sous celui du *Moraliseur*, et la fit imprimer sous le nouveau titre de *Valsain et Florville*. Enfin il la remit en cinq actes et lui donna celui de *l'Homme à Sentimens*, mais à la cinquième représentation elle fut annoncée sous le titre qu'elle porte maintenant et qui est assez heureux. C'est une des meilleures comédies qui aient paru depuis Fabre-d'Églantine.

On dit qu'il a laissé en manuscrit une comédie en cinq actes et en vers, et deux comédies en un acte qui furent reçues au Théâtre-Français; de plus, une autre comédie en cinq actes et en vers, qu'il était sur le point de présenter, et une tragédie d'Othello.

Parmi les autres ouvrages qu'on a de lui, on distingue sa traduction complète de *Tom Jones*, qui est bien supérieure à celle de Laplace. Il fallait qu'il eût bien de la facilité d'esprit pour concilier ses fonctions de préfet avec la composition de tant de productions; il est vrai qu'il ne l'a été que deux ans.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

SUDMER, marin, oncle de Valsain et de Florville, ami de Gercour. — Il faut allier le ton marin avec de la noblesse et de la gaîté. — En habit de marin, galonné en or, au premier et au second acte; en habit de Juif opulent, et perruque ronde, au troisième acte; au quatrième acte, en son même habit de marin du premier et du second acte, recouvert d'une large redingote, et conservant la même perruque du troisième acte.

GERCOUR, ancien tuteur de Valsain et de Florville, tuteur de Julie. — De la noblesse, de la franchise. Il faut éviter de lui donner un ton trop crédule. — En habit riche.

VALSAIN, frère aîné de Florville. — Il doit toujours joindre, à l'apparence de la plus grande austerité, le ton de la plus grande amabilité, son but étant de plaire. Dans le second acte, hypocrite doucereux avec Julie; développant plus de franchise et d'amabilité avec madame Gercour; reprenant le ton d'hypocrisie, avec Marton, et presque le ton de l'indifférence avec son frère. Au quatrième, avec madame Gercour, il ne doit paraître que séduisant et vivement épris, il laisse tout autre caractère de côté. — Habit riche, brodé en soie.

FLORVILLE, frère cadet de Valsain. — Étourdi, ayant cependant le ton de la bonne compagnie : généreux, sensible, mais sans affectation. — En négligé, mais propre et élégant.

Digitized by Google

LAFLEUR, valet de Valsain.

UN LAQUAIS de Mme Gercour.

Mme GERCOUR, épouse de M. Gercour. — Très-jeune femme. Légère, inconséquente, mais montrant la plus grande dignité au premier mot que lui dit Valsain pour l'engager à manquer à ses devoirs. — Mise très à la mode.

JULIE, orpheline, pupille de M. Gercour. — De la douceur, de la noblesse. — Mise à la mode, mais un peu plus décemment que Mme Gercour.

MARTON, vieille servante, autrefois au service du père de Valsain et de Florville, maintenant à celui de M. Gercour. — De la bonté et beaucoup de finesse. Il faut se souvenir qu'elle doit paraître avoir au moins quarante ans. — Mise proprement.

La scène est à Paris, dans une maison occupée par M. et madame Gercour, et où logent Valsain et Florville.

NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Digitized by Google

LE

TARTUFFE DE MOEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le salon de l'appartement de M. et Madame Gercour. Il est richement meublé.)

SCÈNE I.

MARTON, seule.

Enfin grâces au ciel, notre oncle est de retour.
Nul ne le sait ici que son ami Gercour
Et moi. Le croirait-on? moi, la dépositaire
D'un secret important, d'un secret qu'il faut taire?
C'est fort: mais le destin de Julie en dépend.
Cette chère Julie! ah! quelle aimable enfant!
Belle, bonne surtout, jeune, riche héritière,
Elle a tout en partage, et n'en est pas plus fière.
Qui veut-on pour époux lui donner cependant?
Un sage! à ce qu'on dit, un diseur éloquent...
Florville est mieux son fait. Il est loin d'être un sage,
Celui-là, j'en conviens: mais enfin à son âge...

Digitized by Google

SCÈNE II.

MARTON, JULIE, entre rêveuse.

MARTON, se retournant.

Eh! bien? Mademoiselle; allons, de la gaîté.

JULIE.

Ah! ma pauvre Marton!

MARTON.

Julie, en vérité,
Mais vous n'êtes pas sage. Un peu de confiance;
Allons, voyons, parlez... Vous gardez le silence?

JULIE.

Que te dirai-je?

MARTON.

Tout.

JULIE.

Ne pouvoir estimer
Ce qu'on aime!

MARTON.

J'entends.

JULIE.

Et ne pouvoir aimer...

MARTON.

Ce qu'on estime. Hélas!

JULIE.

Que je suis malheureuse!

MARTON.

Votre position est vraiment douloureuse.

Digitized by Google

JULIE.

Ajoute à tout cela que le cruel Gercour...

MARTON.

Eh quoi! votre tuteur condamne votre amour?
Florville est éconduit?

JULIE.

Il est trop vrai, ma chère.

MARTON.

Et Valsain protégé?

JULIE.

Ce n'est plus un mystère.

MARTON.

Celui dont les vertus, les belles qualités...

JULIE.

Les nobles sentimens...

MARTON.

Un peu trop affectés,
Peut-être...

JULIE.

Mais, non pas. Ce qu'il dit est sincère:
Il fait beaucoup de bien, et surtout à son frère.

MARTON.

De qui le savez-vous?

JULIE.

De mon tuteur.

MARTON.

Pardon;

Mais...

Digitized by Google

JULIE.

Quoi?

MARTON.

Votre tuteur est un homme si bon,
Qu'il ne soupçonne pas que la vertu se joue.

JULIE.

Sa femme, en ma présence, à chaque instant le loue.

MARTON.

Elle est, ainsi que vous, bien jeune.

JULIE.

J'en conviens.
Mais tout le monde enfin...

MARTON.

Est dupe. Je soutiens
Qu'il trompe tout le monde; et j'en aurai la preuve
Pas plus tard que ce soir. Nous verrons si l'épreuve...

JULIE.

Quelle épreuve?

MARTON, à part.

Motus. J'allais tout découvrir.
Ah! combien à garder un secret fait souffrir!
(Haut.)
C'est que je suis instruite, entre nous, que son frère,
Forcé de s'acquitter d'une dette usuraire,
Doit s'adresser à lui. Nous verrons bien alors...

JULIE.

Crois qu'il l'obligera sans peine, sans efforts;
J'en réponds.

Digitized by Google

MARTON.

Nous verrons si son état le touche.

JULIE.

Va, c'est bien la vertu qui parle par sa bouche.

MARTON.

Que ne l'épousez-vous, puisqu'il est à vos yeux
Si parfait, si sublime, enfin si vertueux?

JULIE.

Sans ce fatal amour, sans cette indigne flamme
Qui brûle malgré moi dans le fond de mon ame.

MARTON.

Pour Florville et pour vous, j'en rends grâce au destin.

JULIE.

J'épouserais, je crois...

MARTON.

Qui?

JULIE.

Son frère Valsain.

MARTON.

Juste ciel!

JULIE.

Il a pris, puisqu'il faut te le dire,
Sur ma faible raison un si puissant empire;
Il a tant de vertus...

MARTON.

Florville a tant d'amour,
Gardez votre raison jusqu'à la fin du jour,
Et l'on vous prouvera que Florville...

Digitized by Google

JULIE.

Est aimable ;
Je ne le sais que trop.

MARTON.

Et non moins estimable ;
Que Valsain, au contraire...

JULIE.

Ah ! c'en est trop, Marton.

MARTON.

Il faut jusqu'à ce soir seulement tenir bon.
Gardez entre les deux un parfait équilibre :
Me le promettez-vous ? Demain vous serez libre.

JULIE.

Mais dis-moi ?...

MARTON.

Promettez,

JULIE.

Fais ce que tu voudras.
Chez madame Gercour tu me retrouveras.

(Elle sort.)

MARTON.

Bon.

SCÈNE III.

MARTON.

Il faut convenir que je l'échappe belle.
Trente fois j'ai failli me trahir devant elle.

Digitized by Google

L'incognito de l'oncle alors n'existait plus.
De son retour soudain une fois prévenus,
Sous des dehors fardés masquant leur caractère,
Ses neveux se seraient empressés de lui plaire;
Et ma pauvre Julie, en dépit du bon sens,
Et surtout par respect pour les beaux sentimens,
Eût au sage Valsain été sacrifiée.
Non, je ne serai point ainsi contrariée,
Et Florville proscrit peut encore espérer.
Mon maître, cependant, tarde bien à rentrer:
Il m'a, dans ce salon, ordonné de l'attendre.
L'oncle caché là-haut est pressé de descendre.
Comme il s'impatiente! Ah! bon Dieu! mais voici
Notre disgracié.

SCÈNE IV.

MARTON, FLORVILLE, entre en sautant.

FLORVILLE.

Te voilà seule ici?

MARTON.

Vous arrivez trop tard. J'étais...

FLORVILLE, l'embrassant.

Que je t'embrasse,
D'abord. Tu disais donc?...

MARTON.

Avec quelqu'un...

Digitized by Google

FLORVILLE.

De grâce,
Achève.

MARTON.

Avec Julie.

FLORVILLE.

Ah! ne m'en parle pas.

MARTON.

N'a-t-elle plus pour vous de grâces ni d'appas?

FLORVILLE.

Elle est encor, Marton, plus aimable que belle.
Mais je me rends justice, et suis indigne d'elle.
Tu vois un malheureux, ruiné.

MARTON.

Ruiné!

FLORVILLE.

Sans ressource.

MARTON.

Faut-il qu'un jeune homme bien né....

FLORVILLE.

Marton, point de morale.

MARTON.

Eh! merci de ma vie!...

FLORVILLE.

Ah! ma chère Marton, ah! fais que ma Julie
De mon oncle Sudmer attende le retour.

Digitized by Google

MARTON.

(A part.)

De votre oncle? Silence.

FLORVILLE.

Au nom de mon amour.

MARTON.

Mais à votre tuteur je sais qu'on la demande;
Et sans doute Gercour...

FLORVILLE

Ah? dis-lui qu'elle attende.

MARTON.

Mais si votre oncle encor tardait à revenir?

FLORVILLE.

Mais... je ne saurais plus, ma foi, que devenir.
Chez les Juifs autrefois j'étais des plus en vogue;
On me considérait dans chaque synagogue
Comme un joli sujet, un homme à ménager.
Que les hommes, Marton, sont sujets à changer!
C'est en vain qu'aujourd'hui je frappe à chaque porte,
Ils ne répondent plus. Le diable les emporte!
Hier encor pourtant un ami me parla
D'un certain Alexandre à qui je dois déjà,
(Quoique jamais je n'aie entrevu son visage;
Mais chez les Juifs, Marton, c'est ainsi qu'on s'engage.)
Il doit se présenter pour traiter avec moi,
Aujourd'hui même. Il va me prêter sur la foi
Du retour de mon oncle....

MARTON, en riant.

Ah, ah!

Digitized by Google

FLORVILLE.

Quelques centaines
De pistoles.

MARTON.

J'en vois déjà plusieurs douzaines
Passer entre les mains du premier intrigant
Qui viendra près de vous à titre d'indigent ;
Et le reste, ce soir, deviendra l'apanage
Des joueurs, des.... Je n'ose en dire davantage.

FLORVILLE.

Marton, point de morale, ou brouillés à jamais.

MARTON.

En parlant de morale, et pourquoi désormais
N'emprunteriez-vous pas à Valsain votre frère ?

FLORVILLE.

Oh ! non, ce sera là ma ressource dernière.

MARTON.

Dites, dites plutôt que vous ne voulez pas
Épuiser ses bienfaits.

FLORVILLE.

Ses bienfaits ! en tous cas,
Ce serait le premier.

MARTON.

Cependant on assure....

FLORVILLE.

Je n'en suis pas fâché ; mais la vérité pure
Est que je n'ai mangé, depuis l'heureux moment
Où je fus de mes droits usant et jouissant,

Digitized by Google

Que le bien de mon père et celui de ma mère,
Et celui d'une vieille arrière douairière,
Qui s'avisa jadis d'avoir du goût pour moi.
De plus je reconnais avoir reçu de toi,
Mon cher oncle, en billets endossés du Bengale,
Quelque dix mille écus pendant cet intervalle.
De plus j'ai dépensé, je ne sais trop à quoi,
Huit à dix mille francs que même encor je doi;
Et dont cet Alexandre, un peu juif dans son style,
M'a fait faire, je crois, un billet de vingt mille.
Voilà l'état au vrai de mon bien. Vois, veux-tu
Me prêter de l'argent sur ce bel aperçu?

MARTON.

Tout ce que j'ai....

FLORVILLE.

Charmante, en vérité, charmante!
Non, non, je n'en veux pas. C'est au trente ou quarante,
Où je suis attendu, que je vais de ce pas
Chercher à me tirer de mon triste embarras.
Si je gagne, voilà ma fortune assurée.
J'acquitterai d'abord une dette sacrée
Dont je ne parle pas; et quant à cet argent
Que tu viens de m'offrir si généreusement,
Je te le garantis, Marton, sans perte aucune,
A quatre cents pour cent placé sur ma fortune....
A venir.

MARTON.

Non, Monsieur.

FLORVILLE.

Nul Juif de mes amis

Digitized by Google

Ne t'en aurait donné, ma chère, un si bon prix.

MARTON.

Je ne veux plus, Monsieur, quoi que vous puissiez dire,
Que vous me donniez rien; vous n'y pourriez suffire.
Tout ce que je possède est à vous, je le dois....

FLORVILLE, lui fermant la bouche avec sa main, et l'embrassant.

Adieu, Marton.

SCÈNE V.

MARTON, VALSAIN, FLORVILLE.

VALSAIN.

Mon frère, ah! si d'autres que moi
Vous surprenaient.... Est-on de cette extravagance?

FLORVILLE.

Je lui prouve ma joie et ma reconnaissance.

VALSAIN.

O tems! ô mœurs!

MARTON.

Cela ne vous regarde point.

FLORVILLE.

Elle a raison, mon frère, entre nous.

VALSAIN.

A ce point
Se manquer à soi-même! ô jeune homme! jeune homme!

Digitized by Google

MARTON.

(A part.)

Êtes-vous donc si vieux? Sa sagesse m'assomme.

FLORVILLE.

Ah! çà, vous plaisantez, mon frère, assurément.
Quoi! ne peut-on donner un baiser seulement?

VALSAIN.

Les mœurs....

FLORVILLE.

Ah! ah! les mœurs. Au siècle du génie
A succédé celui de la philosophie,
Qui, comme chacun sait, nous a rendus meilleurs:
Nous voilà maintenant dans le siècle des mœurs.
Il y paraît, ma foi.

VALSAIN.

C'est ce qui me désole.

FLORVILLE.

On en parle toujours, c'est ce qui me console.

VALSAIN.

A tout âge, l'on peut et l'on doit bien penser....

FLORVILLE, s'en allant en sautant.

A tout âge, l'on peut et l'on doit s'amuser.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

MARTON, VALSAIN.

VALSAIN, avec sévérité.

Toujours jeune, étourdi... Mais vous, vous sa complice,
Marton.

MARTON.

(A part.)

Voyez l'horreur ! Il me met au supplice.

(Haut.)

Vous sortez bien matin ?

VALSAIN.

Mon respectable ami,
Le bon Gercour est-il en ce moment chez lui ?

MARTON.

Non. Madame est chez elle ; elle sera charmée....
Sans doute de vous voir.

VALSAIN.

Moi, qu'à sa renommée
J'ose attenter ainsi ?

MARTON.

Quoi ?

VALSAIN.

Que, Gercour absent,
Je me permette ?...

MARTON.

Eh bien ?

Digitized by Google

VALSAIN.

Le monde est trop méchant.

MARTON.

Votre délicatesse, à vrai dire, est extrême;
C'est manquer à la fois, à Madame, à vous-même;
Et j'ose dire encor, à Gercour, à ce bon,
Ce respectable ami.

VALSAIN, prenant le ton le plus doux.

J'aimerais mieux, Marton,
Me priver de la voir pendant toute ma vie,
Quoiqu'elle soit aimable et surtout fort jolie,
Que de porter ombrage, ou de causer enfin
A mon meilleur ami le plus léger chagrin.
Tu sais, ainsi que moi, qu'à la mort de mon père,
Il daigna m'en servir aussi-bien qu'à mon frère;
Qu'il prit de tous nos biens l'administration,
Et voulut diriger notre éducation.
Il faudrait que je fusse un monstre bien infâme,
Pour oser faire naître un soupçon sur sa femme.

MARTON.

Vous mettez à cela tant d'affectation,
Que l'on croirait....

VALSAIN.

Je suis en contradiction
Avec les mœurs du siècle; eh bien! je m'en fais gloire.
A la délicatesse on peut plus ou moins croire;
Mais la vertu, l'honneur ont pour moi tant d'appas....

MARTON, apercevant Gercour.

Voici mon maître.

Digitized by Google

VALSAIN, avec un geste d'intelligence à Marton.

Sors ; mais ne t'éloigne pas.

(Marton sort.)

SCÈNE VII.

VALSAIN, GERCOUR.

GERCOUR.

Enfin votre santé me semble un peu meilleure,
Cher Valsain. Vous sortez, ce matin, de bonne heure ?
C'est sûrement pour faire une bonne action.

VALSAIN.

Ou plutôt pour commettre une indiscrétion.

GERCOUR.

En seriez-vous capable ?

VALSAIN.

Oui, dans le sens du monde.
Est-il rien d'excellent qu'aujourd'hui l'on ne fronde ?
(Appuyant.)
Je vais faire un ingrat.

GERCOUR.

Je l'avais deviné.

VALSAIN, d'un ton hypocrite.

Mais enfin il suffit qu'il soit infortuné.

GERCOUR.

C'est ce ton de douceur, de bonté, que j'admire,

Digitized by Google

Qui vers vous, cher Valsain, si puissamment m'attire.
Vos sentimens sont beaux, nobles, mais sans fierté,
Le ton de la nature et de la vérité.
Vous échauffez mon cœur par une douce flamme....

VALSAIN, d'un ton doux et franc.

Mon ami, la douceur et l'égalité d'ame
Charment dans tous les rangs, et préviennent les cœurs.
C'est par elle qu'un grand à ses inférieurs
Commande le respect sans cesser d'être aimable;
Qu'en donnant il est bon, en recevant affable:
Et l'honnête homme obscur qu'oublia la faveur,
A ces mêmes vertus dut souvent son bonheur.

GERCOUR.

Votre ame bienfesante,...

VALSAIN.

En fut souvent punie.

GERCOUR.

Je vous plains.

VALSAIN.

Non. C'est là le bonheur de ma vie.
Le sage en ses désirs est toujours limité,
Il réserve pour lui la médiocrité.
Généreux avec choix, et bienfesant modeste,
Il donne sans regret, et vit content du reste.

GERCOUR.

Je ne puis qu'admirer ces nobles sentimens;
Mais, dans ce monde-ci, plein d'ingrats, de méchans,
Vous connaîtrez un jour comme tout se gouverne.

Digitized by Google

Revenons cependant à ce qui vous concerne.
Julie....

VALSAIN.

Espérez-vous ?

GERCOUR.

Je viens vous en parler,

VALSAIN.

Eh bien ?

GERCOUR.

Eh bien ! mon cher, je ne puis vous céler...

VALSAIN.

Qu'elle ne m'aime pas ?

GERCOUR.

Mais elle vous révère.

VALSAIN.

Ma morale pour elle est un peu trop sévère.

GERCOUR.

Mais non pas. Sa morale est très-sévère aussi.
Vous vous convenez fort.

VALSAIN.

Vous le croyez ainsi.
L'hymen ne peut unir deux mêmes caractères ;
Il aime à disputer, il lui faut des contraires.
Au physique, au moral, cette observation
Ne m'a presque jamais offert d'exception.
L'homme vif est l'époux d'une femme indolente ;
De l'indolent mari la femme est turbulente ;
L'ignorante recherche un savant pour époux ;
La savante aime un sot, et la sage un jaloux.

Digitized by Google

La querelleuse trouve un mari pacifique ;
La folle un taciturne. Et voyez au physique :
Notre voisin Oronte a le corps contrefait ;
Il est goutteux, petit, vieux, et surtout fort laid ;
Sa femme est grande, jeune, et jolie, et bien faite :
Il n'avait rien pour plaire, il plut à la coquette.
Dans ses goûts, dans ses jeux, et dans ses passions,
Le sexe aime surtout les contradictions.

GERCOUR.

Ah! vous vous amusez. Julie...

VALSAIN.

Est jeune encore.

GERCOUR.

Cependant vous l'aimez ?

VALSAIN.

Oui, Gercour : je l'adore.

GERCOUR.

Mais vous ne faites pas assez assidûment
Votre cour à ma femme, et voilà mon tourment.
Je serais bien plus fort pour vaincre la rebelle,
Si je pouvais agir de concert avec elle.
Mais vous la négligez.

VALSAIN.

C'est votre faute aussi,
Si je ne la vois pas, mon respectable ami.
Je le dis franchement, votre femme est légère,
Et vous la laissez libre. A son âge on veut plaire :
De la mode nouvelle affichant les excès,
Vieillissant sa jeunesse, et gâtant ses attraits,

Digitized by Google

Honteuse de devoir son teint à la nature,
Elle emprunte de l'art la brillante imposture :
C'est à lui qu'elle doit ces perfides couleurs
Qui masquent le visage, et corrompent les mœurs.
Sa parure, d'ailleurs à ce goût assortie,
Fait, je l'avoue, un peu rougir la modestie.
L'homme qui se respecte, et garde au fond du cœur
Quelques débris encor de l'ancienne pudeur,
S'éloigne avec regret; et de nos Aspasies
Déplore en gémissant les brillantes folies.

GERCOUR.

C'est la mode, mon cher! ce grand mot-là dit tout.
Je ne veux pas m'y faire; et sur ce nouveau goût,
Je viens d'avoir encor une scène avec elle :
Vous m'en épargnerez peut-être une nouvelle.
Voyez-la donc vous-même, et dites-lui...

VALSAIN.

Comment?
Vous pourriez jusque-là me croire inconséquent?
Vous êtes mon ami, je vous ouvre mon ame;
Mais je ne voudrais pas que jamais votre femme
Pût soupçonner... Ceci n'est que de vous à moi :
S'ouvrir à son ami, c'est penser avec soi.

GERCOUR.

Prenez-y garde au moins, Valsain, je vous supplie;
Sans elle, je ne peux répondre de Julie.

VALSAIN.

Il me suffit d'avoir votre consentement.
(En lui prenant la main.)
Votre amitié surtout.
(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

GERCOUR.

Ce jeune homme est charmant.

(Il appelle.)

Marton!... Débarrassé de l'un et l'autre frère,
Je peux faire paraître, en sûreté, j'espère...

SCÈNE IX.

MARTON, GERCOUR.

GERCOUR.

Va mettre en liberté nôtre cher prisonnier...

MARTON.

Qui depuis plus d'une heure a bien dû s'ennuyer.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

GERCOUR.

C'est lui qui l'a voulu. Ma femme, ni Julie,
Ne le connaissent pas, ne l'ont vu de leur vie;
C'était donc pour Florville et Valsain, ses neveux:
Quand il partit pour l'Inde, ils étaient tous les deux

Digitized by Google

Si jeunes! moi je crois tout-à-fait impossible
Qu'après plus de quinze ans...

SCÈNE XI.

MARTON, SUDMER, GERCOUR.

SUDMER.

Ah! vous êtes visible,
Enfin?

GERCOUR.

Vous craignez tant, vous, d'être reconnu
Par des gens qui jamais ne vous ont aperçu...

SUDMER.

Mais Florville et Valsain, quand je quittai la France...

GERCOUR.

Étaient encore enfans. Le plus âgé, je pense,
Avait huit ans.

SUDMER.

Eh bien! l'un d'eux est, m'a-t-on dit,
Un libertin, sans mœurs, sans argent, sans crédit.

GERCOUR.

Hélas! mon cher ami, je n'y saurais que faire :
Florville est ruiné; mais Valsain au contraire...

SUDMER.

Florville est ruiné? ce n'est pas un grand mal :
Je le crois même un bien.

Digitized by Google

GERCOUR.

Il est original.
Quoi !... Mais vous plaisantez ?

SUDMER.

Non, d'honneur. La jeunesse
A besoin de leçons. La meilleure sagesse
Est celle qui succède à la folie.

GERCOUR.

Allons,
Messieurs les jeunes gens, écoutez ces leçons ;
Vous n'aurez pas de peine à les suivre, j'espère.

SUDMER.

Vous vous souvenez bien de feu mon pauvre frère ;
Tu t'en souviens, Marton ; il était bon, humain,
Sensible, vertueux.

MARTON.

Oui, rien n'est plus certain,

SUDMER.

Florville tient de lui. La jeunesse bouillante
Doit jeter à vingt ans le feu qui la tourmente ;
A vingt-cinq, plus ou moins, arrive la raison ;
Et la sagesse enfin dans l'arrière saison.
Cette progression est bien dans la nature,
Vous l'avouerez.

GERCOUR.

Le reste est facile à conclure.
Ainsi donc vous pensez qu'on ne peut en effet,
A son âge...

Digitized by Google

SUDMER.

Oui, mon cher, être un homme parfait,
Je redoute, je fuis qui cherche à le paraître;
Et je soutiens qu'il est impossible de l'être.

GERCOUR.

Quoi! sans exception?

SUDMER.

Oui.

GERCOUR.

C'est-à-dire peu.
J'en connais une, moi.

SUDMER.

Qui?

GERCOUR.

Votre autre neveu.

SUDMER.

Ce jeune homme charmant, qui parle avec emphase,
Et de grands sentimens embellit chaque phrase?

GERCOUR.

Tous les jours, par sa force et par sa profondeur,
Il m'étonne.

SUDMER.

Et moi donc, il m'effraie, en honneur.

GERCOUR.

Il est inconcevable en effet, qu'à son âge
Valsain soit si prudent, si vertueux, si sage....

Digitized by Google

MARTON, à part.

Si perfide, si faux...

GERCOUR.

Que dis-tu?

MARTON.

Je craindrais
De vous fâcher, Monsieur : prudemment je me tais.

GERCOUR.

On sait le bien qu'il fait.

MARTON.

Oui, paroles, promesses,
Rien ne lui coûte ; mais, voit-on de ses espèces ?
Il serait ruiné, c'est moi qui vous le dis,
S'il donnait la moitié de ce qu'il a promis.

SUDMER.

(A Gercour.)

Eh ! sans doute. En effet, avez-vous quelque preuve ?.....

GERCOUR.

Je n'en ai pas besoin.

SUDMER, souriant.

La réparti est neuve.

GERCOUR.

Vous riez ? Mais vous-même entendrez aujourd'hui
Comme chacun l'admire et parle bien de lui.

SUDMER.

On l'admire ? tant pis : oui, vous avez beau rire
Je n'aime point ces gens que tout le monde admire ;

Digitized by Google

Dont l'engoûment public fait souvent tout le prix.
Franchement dites-moi, comment a-t-il acquis
Le droit d'être admiré, chéri de tout le monde?
Il faut qu'il en ait fait une étude profonde.
Toutes sortes de gens sont donc par lui prisés?
Des sots et des méchans les vices encensés?
Tenez, mon cher Gercour, mon ame est alarmée
De ses beaux sentimens et de sa renommée.
Dans la seule vertu trouvant assez d'appas,
Le sage la pratique, mais ne l'affiche pas.
Jamais d'un noble cœur la dignité sévère
N'a fléchi bassement...

GERCOUR.

J'aime votre colère.
Quoi donc! en voulez-vous à ce pauvre Valsain,
Parce qu'il est aimé de tout le genre humain?

MARTON.

De tout, c'est un peu fort.

GERCOUR.

Tais-toi.

MARTON.

Défunt mon maître
Était homme de sens, et devait s'y connaître.
« Quand j'entends, disait-il, dans la société,
» Quelqu'un vantant trop haut sa rare probité,
» De cet homme de bien redoutant les approches,
» Je mets tout aussitôt mes deux mains sur mes poches. »

SUDMER.

Vous voyez que Marton pense assez comme moi.

GERCOUR.

Vous êtes prévenu, voilà ce que voi.

Digitized by Google

SUDMER.

Point du tout. Mais je suis d'une franchise rare,

GERCOUR.

Valsain n'est pas joueur.

SUDMER.

Il est peut-être avare,

GERCOUR.

Il ne boit que de l'eau.

SUDMER.

Tant pis, en vérité,
Les gens faux sont amis de la sobriété.

GERCOUR.

Il fuit les femmes.

SUDMER.

Bon!

GERCOUR.

Oui : ma femme elle-même.

SUDMER.

Votre femme?...

GERCOUR.

Est aussi comprise en l'anathème.
Si par fois de la voir il s'impose la loi,
C'est pure complaisance, en vérité, pour moi.

SUDMER.

J'en suis fâché pour vous.... Et le pauvre Florville?....

GERCOUR.

D'excuser celui-là je ne crois pas facile.
Et Marton elle-même....

Digitized by Google

MARTON.

Avec vous je convien
Que c'est un libertin.

GERCOUR.

Que tu le connais bien!

MARTON.

Mais dans le fond, Monsieur, il n'est pas si coupable.

GERCOUR, ironiquement.

Oh! non, c'est un garçon tout-à-fait estimable.

MARTON.

Il connaît tout le prix d'une bonne action.
J'en sais de lui qu'il cache avec précaution.

GERCOUR.

Oui, persuade-nous que Florville est un sage.

MARTON.

Eh mais! tel autre en joue ici le personnage....

GERCOUR, ironiquement.

Il n'a pas de défauts.

MARTON.

Qu'un seul, en vérité,
Si c'en est un pourtant qu'un excès de bonté;
C'est de n'avoir jamais su refuser personne.
Monsieur, ce qu'il emprunte, aussitôt il le donne.

SUDMER.

Eh bien! vous l'entendez, mon très-cher.

GERCOUR.

En deux mots,
Moi, je vais vous le peindre. Il a tous les défauts;
Il n'aime que le jeu, les femmes et la table.

Digitized by Google

SUDMER.

Oui ; mais par-dessus tout, certain objet aimable,
Qu'on appelle Julie, et que vous connaissez.
N'a-t-elle pas sur lui des droits plus prononcés ?

GERCOUR.

Oh ! oui, je sais fort bien qu'il la trouve adorable ;
Qu'il veut l'épouser ; mais.... je suis inexorable :
Je la donne à Valsain.

SUDMER.

Elle y consent ?

GERCOUR.

Non pas.

SUDMER.

Et vous la contraindrez ?

GERCOUR.

Mais c'est bien là le cas.
Julie épouserait un libertin semblable ?

SUDMER.

Si d'aucune action basse ni méprisable,
On ne peut l'accuser, ma foi, je l'avoûrai,
Je sens que de bon cœur je lui pardonnerai.

GERCOUR.

Mais son frère....

SUDMER.

Son frère, il est beaucoup trop sage.
Je hais les précepteurs, surtout ceux de son âge.
Mais je suis à l'erreur comme un autre sujet,
Gercour, je tiens toujours à mon premier projet.
Éprouvons-les tous deux. Je n'ai point de système ;

Digitized by Google

Cependant permettez que, jugeant par moi-même....

GERCOUR.

C'est fort juste.

SUDMER.

En ce cas, ayez bien soin tous deux
De cacher mon retour à messieurs mes neveux.
N'allez pas à Valsain....

GERCOUR.

Je puis tout vous promettre
Sans craindre de lui nuire ou de le compromettre.
(A Marton.)
Toi, ne va pas, Marton, révéler nos secrets
A ton ami Florville.

MARTON.

Allez, dormez en paix.
J'ai remporté sur moi, Monsieur, une victoire,
A couvrir à jamais tout mon sexe de gloire.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GERCOUR, MARTON.

GERCOUR.

Tu dis qu'il va descendre ?

MARTON.

Oui, Monsieur ; à l'instant.
Il lisait un gros livre.

GERCOUR.

Et notre oncle ?

MARTON.

Il m'attend
Pour répéter ensemble un petit bout de rôle
Relatif à l'objet....

GERCOUR.

Sudmer est vraiment drôle.
Comme il sera, Marton, ce soir, humilié
Du doute injurieux.... C'est à faire pitié.
L'éprouver !.... éprouver Valsain, la vertu même !
Qu'il éprouve, s'il veut, ce Florville qu'il aime,
Et qui, si je t'en crois, n'a pas un seul défaut.

MARTON.

J'entends monsieur Valsain ; je retourne là-haut.

Digitized by Google

SCÈNE II.

VALSAIN, GERCOUR.

(Valsain, en réfléchissant sur ce qu'il vient de lire, entre sans voir Gercour.)

GERCOUR.

Toujours à méditer !

VALSAIN.

J'en ai pris l'habitude.

GERCOUR.

A vos livres savans, aux beaux-arts, à l'étude,
Faudra-t-il donc toujours aller vous arracher ?

VALSAIN.

Les livres sont plus sûrs que les hommes, mon cher.

GERCOUR.

Ah ! je les connais bien ; mais, mon ami, les femmes....

VALSAIN.

On les aime toujours malgré les épigrammes.

GERCOUR.

Mais la mienne me fait enrager, et je crains...
Qu'un jour.... Mon cher ami, sauvez-moi des chagrins,
Daignez la voir. Il faut qu'un conseil charitable....

VALSAIN.

Je vous l'ai déjà dit. Elle est jolie, aimable,
Mais je ne la vois point ou fort peu : de beaux traits,
Des grâces, n'ont pour moi que de faibles attraits.

Digitized by Google

GERCOUR.

Mais vous la rencontrez quelquefois chez Mélise ?

VALSAIN, avec indifférence.

Quelquefois. Voulez-vous, mon cher, que je vous dise?
Je finirai, je crois, par n'y plus retourner.

GERCOUR.

Pourquoi donc ? Il vaut mieux....

VALSAIN.

Je me tue à donner
Des conseils : des plaisirs on m'impute la haine :
Je perds à les prêcher et mon tems et ma peine.
Je vais en général dans le monde fort peu ;
Je hais la médisance, et n'aime pas le jeu.
Ma jouissance à moi paraît triste, bornée ;
Mais je suis, j'en conviens, content de ma journée,
Quand j'ai pu conquérir une ame aux bonnes mœurs.
Qu'importent, après tout, les discours des railleurs?
Le bonheur véritable est dans le fond de l'ame.

GERCOUR.

C'est ce que je voudrais que sentit bien ma femme.
Elle en est encor loin, Valsain ; mais voyez-la ;
Par vos sages conseils elle se guidera.

VALSAIN.

Eh bien ! je la verrai ; mais, je vous le confesse,
Cela me coûte un peu.

GERCOUR.

L'amitié vous en presse.

VALSAIN.

Allons, je la verrai, vous dis-je.

Digitized by Google

GERCOUR.

En ce moment
Vous la rencontrerez chez elle assurément ;
Je viens de l'y laisser, disant mille infamies
De son prochain, avec quelques bonnes amies
Dont elle aura grand soin d'en dire tout autant
Avec d'autres, ce soir, ou même en les quittant.

VALSAIN.

Avec elle, en ce cas, je serai fort sévère ;
Car, je vous en préviens, dussé-je lui déplaire,
La franchise est, Gercour, ma première vertu.

GERCOUR.

Vous ne lui direz pas qu'ici vous m'avez vu.

VALSAIN.

Je m'en garderai bien ; fiez-vous à mon zèle.

GERCOUR.

Je sors.

(Voyant que Valsain veut le reconduire.)

Non, demeurez.

VALSAIN.

Je vais entrer chez elle.

SCÈNE III.

VALSAIN.

Ah ! madame Gercour ! faut-il absolument,
Au lieu de votre ami, devenir votre amant ?
Et, bien que vous n'ayez aucun droit sur mon ame,
Faut-il brûler pour vous de la plus vive flamme ?
S'il ne faut que cela.... mais est-ce un bon moyen

Digitized by Google

Pour obtenir Julie! et ne sais-je pas bien
Qu'une femme jamais ne servit sa rivale?
(Après une profonde réflexion.)
Mais on peut l'y forcer sous peine de scandale.
Entrons.

SCÈNE IV.

JULIE traversant le salon, VALSAIN.

VALSAIN, arrêtant Julie.

Belle Julie, arrêtez un moment.
Au nom de la vertu qui vous sert d'ornement,
J'oserai dire, au nom d'un sentiment plus tendre,
Ah! daignez m'écouter.

JULIE.

Valsain, je viens d'entendre
Ce que la calomnie a de plus odieux.

VALSAIN, l'interrompant vivement, d'un ton peiné.

Et l'immoralité de plus pernicieux.
Vous sortez, je le vois, de chez votre tutrice.

JULIE.

Faut-il, en l'avouant, hélas! que je rougisse!
Elle est à sa toilette : un cercle fort bruyant
L'environne.

VALSAIN.

D'abord, rien n'est plus indécent.
Hélas! elle a perdu, par son extravagance,
La première vertu des femmes, la décence.

Digitized by Google

Vous avez dû voir là....

JULIE.

Mélise, Arsinoé....

VALSAIN.

Célimène, sans doute, et la jeune Chloé.

JULIE.

Justement.

VALSAIN.

Je connais leur sotte impertinence.

JULIE.

Leur langue, intarissable en traits de médisance,
Se moque d'un époux de sa femme amoureux;
De l'infidélité fait l'éloge pompeux;
Et débite, en riant, cent sottises pareilles,
Qu'on pouvait épargner du moins à mes oreilles.

VALSAIN.

D'un cœur chaste, grand Dieu! souiller la pureté....
C'est un crime en morale, une inhumanité:
Par le vice infecter le printems de votre âge,
C'est faire à la vertu le plus sanglant outrage.
Cependant on en rit dans la société.

(Avec intention et douceur.)

Heureux pour vous l'instant par moi tant souhaité,
Où, serrant les liens d'un hymen convenable,
Vous ferez le bonheur d'un mortel estimable,
Dont les vertus, les mœurs, l'esprit liant et doux,
S'imposeront la loi d'écarter loin de vous
Ce qui pourrait troubler, par un souffle coupable,
L'innocence et la paix de votre ame adorable.

Digitized by Google

JULIE, à part.

Florville! ah! malheureux, que ne puis-je à ces traits....
(Haut.)
Dans le monde, Valsain, il est peu de portraits
Ressemblans à celui que vous venez de peindre.

VALSAIN.

N'en fût-il qu'un, Julie....

JULIE.

Eh! ne sait-on pas feindre?

VALSAIN.

On peut feindre un moment, une heure, un jour entier;
Mais je ne vois rien là qui vous puisse effrayer.
(Avec l'intention de désigner Florville.)
Qu'un jeune libertin, chargé d'énormes dettes,
Ne pouvant les payer après les avoir faites,
Pour un objet divin feigne beaucoup d'amour,
Et fasse à sa future assidûment la cour,
On conçoit bien qu'il puisse un instant se contraindre;
Mais le moment d'après il cesse d'être à craindre.
Il retombe bientôt, par ses mauvais penchans
Dans la carrière ouverte à ses déportemens;
Il fuit, dans son humeur inquiète et légère,
La bonne compagnie à son goût étrangère:
D'autant plus malheureux, qu'après avoir connu
Le bonheur que l'on goûte au sein de la vertu,
Il prouve qu'à jamais....

JULIE.

Vous êtes bien sévère.

VALSAIN.

C'est que la vertu seule a le droit de me plaire;

Digitized by Google

Que la moralité fait tout.

JULIE, à part.

Il a raison.

Malheureuse !

VALSAIN.

Courage. Elle s'émeut.

JULIE, voulant se retirer.

Pardon.

VALSAIN, la retenant, et du ton le plus persuasif.

Un hymen vertueux peut seul charmer la vie....
Vous ne répondez pas.... adorable Julie....
Vous m'avez entendu.... Je tombe à vos genoux.

(Il se jette aux genoux de Julie.)

SCÈNE V.

JULIE, MADAME GERCOUR, s'arrêtant au milieu du théâtre, VALSAIN.

JULIE.

Ciel ! madame Gercour ! ô Dieu ! relevez-vous.

(Elle sort précipitamment. Valsain se relève.)

SCÈNE VI.

MADAME GERCOUR, VALSAIN.

MADAME GERCOUR, légèrement.

Il faut en convenir, l'attitude est étrange.

Digitized by Google

Je ne m'attendais pas....

VALSAIN, à part.

Donnons ici le change.

MADAME GERCOUR.

Vous aimez donc Julie? on m'en avait parlé.

VALSAIN.

Vous ne le croyez pas?

MADAME GERCOUR.

Vous paraissez troublé.

Cependant....

VALSAIN.

Moi! troublé?

MADAME GERCOUR.

De plus, cette attitude
Où je viens de vous voir; l'extrême solitude
Où vous étiez tous deux; sa faite de chez moi ...

VALSAIN.

Vous m'en remercirez quand vous saurez pourquoi.

MADAME GERCOUR.

Comment! d'aimer Julie? une petite sotte...

VALSAIN.

Elle joue à ravir le rôle d'idiote;
Mais elle ne l'est pas, c'est moi qui vous le dis :
C'est un petit serpent, je vous en avertis.
Vous saurez, entre nous, qu'elle adore mon frère.

MADAME GERCOUR.

Je sais qu'il l'aime, lui.

Digitized by Google

VALSAIN.

Comme il ne la voit guère...
Ce qui tout simplement prouve peu de retour,
Elle s'est figuré... qu'il vous fesait la cour,
Et que ce seul motif....

MADAME GERCOUR.

Quoi! cette calomnie...

VALSAIN, vivement.

Et dans son désespoir, l'innocente Julie
Menaçait de s'en plaindre.

MADAME GERCOUR.

Ah! quelle indignité!

VALSAIN.

Je vous vois compromise. Agité, tourmenté...
Je ne vois plus que vous... Je la presse... conjure...
Je tombe à ses genoux, pour que cette imposture,
Qu'elle eût à votre époux débitée aujourd'hui,
Ne troublât le repos ni de vous, ni de lui...
Mais dites-moi comment, en connaissant mon ame,
Avez-vous pu penser que je l'aimais, Madame?

MADAME GERCOUR.

Elle est riche, jolie.

VALSAIN, indifféremment.

On le dit, je le crois;
Mais cela suffit-il pour diriger un choix?

MADAME GERCOUR.

Non. Mais....

Digitized by Google

VALSAIN, appuyant.

La calomnie est une rude épreuve :
Je puis vous en donner encore une autre preuve.
Votre mari, Madame, a confiance en moi,
Entière confiance ; il me la doit, je croi.
Son âge, ses bienfaits, son amitié sincère,
Lui donnent sur mon cœur tous les titres d'un père.
Cependant, je vous vois rarement ; et pourquoi ?

(Suspendant un peu son débit.)

C'est qu'il m'est revenu.... qu'on me soupçonnait, moi....
Moi, l'ami de Gercour.... j'ose dire, le vôtre,
D'être l'amant de l'une, et.... coupable envers l'autre.
Vous dirai-je combien de discours controuvés....

MADAME GERCOUR.

Mais ces bruits jusqu'à moi ne sont pas arrivés.

VALSAIN.

J'ai cessé de vous voir, ils sont tombés d'eux-mêmes ;
Mais j'ai pensé souvent à quels chagrins extrêmes
Vous aurait exposée un bruit injurieux,
Si je n'eusse, sur vous n'osant lever les yeux,
Renoncé quelque tems à vous voir dans le monde.
Des hommes quelque soit la malice profonde,
Encore leur faut-il des motifs apparens
Pour leur donner le droit d'être à leur gré méchans.
Florville entre chez vous, et sur-le-champ Florville
Passe pour votre amant. Il serait inutile
De vouloir faire entendre aux calomniateurs,
Qu'un jeune écervelé, sans conduite et sans mœurs,
Ne peut, en aucun cas, à votre confiance
Avoir le moindre droit.

Digitized by Google

MADAME GERCOUR.

Sans blesser la décence,
Ne puis-je voir personne ?

VALSAIN, avec profondeur et amabilité.

Il vous faut un ami
Sage, et dans la vertu dès long-tems affermi ;
Dont la moralité soit connue, assurée ;
Pour qui vous ne cessiez jamais d'être sacrée.

MADAME GERCOUR.

Ah ! vous avez raison.

VALSAIN, toujours du ton le plus aimable.

Voilà le vrai bonheur ;
Mais il n'existe pas avec le déshonneur.
Il faut donc nous soustraire aux propos de l'envie,
Aux rapports indiscrets qui tourmentent la vie.
Vous ne pouvez douter à quel point votre honneur
M'est cher, m'est précieux : vous savez que mon cœur
Aime encor la vertu plus que ma tendre amie.

(Il lui prend la main.)

Évitons, croyez-moi, les regards de Julie.
Vous savez ce que peut un cœur jaloux, méchant....
Pour moi, je la fuirai.... Que mon appartement....

(Il s'aperçoit que ce mot blesse.)

(Adoucissant sa voix.)

Que ma bibliothèque....

MADAME GERCOUR.

O ciel ! qu'osez-vous dire ?

VALSAIN, vivement, et s'échauffant encore par degrés.

Mais, si vous y venez, c'est pour causer et lire.

Digitized by Google

On ne peut pas chez vous cultiver l'amitié,
Sans courir le danger d'être calomnié.
Chez moi, nous échappons aux langues médisantes;
Tranquilles, nous ferons des lectures charmantes.
Vous n'avez jamais lu Socrate, ni Platon,
La Bruyère, Rousseau, Montaigne ni Charron.
Vous croyez, j'en suis sûr, leur morale bien triste;
A votre âge, on frémit au nom de moraliste :
Quelle erreur est la vôtre! Ah! pour notre bonheur,
Ce sont des amis vrais qui nous parlent du cœur.
Et puis, je sais combien votre ame est charitable :
J'attends chez moi, ce soir, un vieillard respectable,
Bien malheureux, bien fait pour vous toucher, je croi.
D'une bonne action je voudrais avec moi
Vous faire partager....

SCÈNE VII.

MADAME GERCOUR, UN LAQUAIS, VALSAIN.

LE LAQUAIS, remettant une lettre à madame Gercour.

De madame Mélise.

VALSAIN, à part.

Que je hais les fâcheux!

MADAME GERCOUR.

Permettez que je lise.

(Elle lit bas.)

LE LAQUAIS.

Il attend la réponse.

Digitized by Google

VALSAIN, vivement.

Attendez un moment.

(Le laquais sort d'après le signe que lui fait Valsain.)

SCÈNE VIII.

MADAME GERCOUR, VALSAIN.

MADAME GERCOUR.

Non, non, je vais rentrer dans mon appartement.
Cette lettre demande une réponse prompte.
Vous verra-t-on ce soir chez Mélise?

VALSAIN.

J'y compte.

(A mi-voix.)

Nous reparlerons là de la bonne action....

(Madame Gercour sort.)

SCÈNE IX.

VALSAIN.

Remettons à ce soir la déclaration.
Tout va bien : cependant, à mes projets contraire,
Notre chère Marton favorise mon frère.
Pourquoi? Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais dû.
D'un jour à l'autre ici mon oncle est attendu;
Il la connaît du tems qu'elle était chez mon père....
Enfin elle pourrait m'être un jour nécessaire.

Digitized by Google

SCÈNE X.

VALSAIN, MARTON.

VALSAIN.

(A Marton, qui va pour sortir.)

(A part.)

Bon! la voici.—Marton!..... Fesons-lui notre cour.

MARTON.

Je venais pour parler à votre ami Gercour.
Je croyais le trouver ici.

VALSAIN.

Depuis une heure
Au moins, il est sorti.

MARTON.

Je reviendrai.

VALSAIN, la retenant.

Demeure.

MARTON, voulant toujours sortir.

Mais mon maître, Monsieur....

VALSAIN, la retenant.

Il fait grand cas de toi.

MARTON.

Il faut que je lui parle.

VALSAIN.

Il me l'a dit à moi.

Digitized by Google

MARTON.

Mais....

VALSAIN.

« Je suis son ami beaucoup plus que son maître. »

MARTON.

A ses bontés, Monsieur, je dois le reconnaître.

VALSAIN.

De toi, chère Marton, j'en pense tout autant.
« C'est un rare trésor. »

MARTON.

Mon cœur reconnaissant....

VALSAIN.

Reconnaissant ? Marton, c'est à moi seul de l'être.
Je n'oublirai jamais...

MARTON.

Quoi ?

VALSAIN, avec attendrissement.

Que tu m'as vu naître.
Que ta vive amitié, veillant à nos besoins,
De mon frère et de moi prit les plus tendres soins :
Car c'est m'aimer deux fois que de chérir mon frère.
Je crois en toi, Marton, voir revivre ma mère.

MARTON.

En moi, Monsieur !

VALSAIN.

En toi.

MARTON.

Vous oubliez...

Digitized by Google

VALSAIN.

Comment ?

La honte est de rougir d'un noble sentiment.
Pour toi, chère Marton, crois que je peux tout faire.

MARTON.

Monsieur, faites plutôt pour Monsieur votre frère
Un effort généreux, dont il a grand besoin.
Il est dans l'embarras.

VALSAIN.

T'a-t-il donné le soin
De venir me parler ?

MARTON.

Non, Monsieur; mais je l'aime.

VALSAIN.

Mais tu m'aimes aussi. Que ne vient-il lui même ?
Ce que j'ai déjà fait dans mille occasions....
Je ne me vante pas des bonnes actions...

MARTON.

(A part.) (Haut.)

Comme il ment, l'hypocrite ! Il est honteux, peut-être.

VALSAIN.

Il a tort, en tout cas, il devrait me connaître ;
Ne suis-je pas son frère ?

MARTON.

Il est vrai.

VALSAIN.

Son ami ?

Digitized by Google

MARTON.

C'est que...

VALSAIN.

L'ai-je jamais satisfait à demi?

MARTON.

Ses créanciers...

VALSAIN.

Eh bien!

MARTON.

Sont si nombreux.

VALSAIN.

Encore

A combien peut monter la somme?...

MARTON.

Je l'ignore.

VALSAIN.

Mais enfin à peu près? Si ce qu'il peut devoir
N'excédait pas, Marton, mon médiocre avoir.

MARTON.

Eh bien?

VALSAIN.

Sans hésiter, je te dirais, envoie
Ses créanciers chez moi: ce serait avec joie.

MARTON.

Monsieur, est-il possible?

VALSAIN.

Assurément, Marton.

Digitized by Google

MARTON, à part.

Se pourrait-il vraiment qu'il eût le cœur si bon?

VALSAIN, d'un ton pénétré.

Florville n'aura pas, Marton, l'ame assez dure
Pour rompre des liens formés par la nature.

MARTON.

(A part.) (Haut.)

Il m'étonne, d'honneur. Monsieur, en vérité...

(A part, en s'en allant.)

Oh! je vais éprouver sa générosité.

SCÈNE XI.

VALSAIN.

Je la tiens. Si pourtant.... Oh! rien n'est moins probable,
Puis mon frère n'est pas assez déraisonnable.

SCÈNE XII.

FLORVILLE, VALSAIN.

FLORVILLE, se frottant les mains.

Mon frère, voulez-vous me prêter de l'argent?

VALSAIN.

Vous me prenez, mon frère, en un mauvais moment
D'honneur, je n'en ai pas.

Digitized by Google

FLORVILLE.

Ce contre-tems m'afflige.
Vous n'avez point d'argent ?

VALSAIN.

Je n'en ai pas, vous dis-je.

FLORVILLE.

Eh ! qu'en faites-vous donc ? vous ne dépensez rien.
Accumuleriez-vous ? ce ne serait pas bien.

VALSAIN.

Ah ! je vous reconnais ; voilà de votre style.

FLORVILLE.

Tous les jours vous dînez et vous soupez en ville,
Tous les matins chez vous vous demeurez planté,
Vous passez tous les soirs dans la société ;
Vous n'êtes pas joueur : une femme jolie
N'a jamais égaré votre philosophie.
Partant point de dépense.

VALSAIN.

Ah ! que vous êtes fin ;
Parce que je ne suis joueur ni libertin,
J'accumule mon bien, et n'en fais pas usage ?
Vous allez voir que c'est un défaut d'être sage ?

FLORVILLE.

En tout cas ce n'est pas le mien. Cela viendra,
La jeunesse se passe, il faut arriver là.
Cependant je me trouve en une gêne horrible ;
Ma situation doit vous rendre sensible.
Je suis, je vous assure, en un besoin pressant.

Digitized by Google

VALSAIN.

Et combien vous faut-il ?

FLORVILLE.

Mille écus, sur-le-champ.

VALSAIN.

De les garder jamais je n'aurais le courage.
J'en ai bien quelques-uns encor, que je ménage
Pour de pauvres vieillards, de malheureux enfans,
Dont les besoins cruels sans cesse renaissans
M'épuisent tout-à-fait.

FLORVILLE.

Notre oncle du Bengale....

VALSAIN.

Voilà six mois....

FLORVILLE.

De lui, depuis cet intervalle,
Le mois passé, je crois, nous reçûmes encor
Une somme assez forte en belles pièces d'or.

VALSAIN.

Et qu'en avez-vous fait, vous ?

FLORVILLE.

J'ai payé mes dettes.

VALSAIN.

Vous ne devez donc plus ?

FLORVILLE.

Je dois moins.

Digitized by Google

VALSAIN.

Satisfaites
Ma juste inquiétude, et dites-moi...

FLORVILLE.

Valsain,
Je ne demande pas des avis.

VALSAIN.

Mon dessein....

FLORVILLE.

Peut-être ai-je besoin que l'amitié m'en donne;
Mais ils sont maintenant déplacés.

VALSAIN.

Je m'étonne
Du ton que vous prenez....

FLORVILLE.

Je vous promets, d'honneur....

VALSAIN.

Il faut que je vous parle ici du fond du cœur;
Florville, j'ai pour vous l'amitié la plus pure.
Eh! qui peut-être sourd au cri de la nature!
Mais quand le tems viendra de me payer... alors,
Vous voudrez des délais; je ferai mes efforts
Pour vous en accorder, et je prévois qu'ensuite
Il faudra nous brouiller.

FLORVILLE.

Brouillons-nous tout de suite,
N'est-il pas vrai? l'argent du moins vous restera.

VALSAIN.

Mais non, Florville, non, je ne dis pas cela.

Digitized by Google

Vous ne voulez pas voir l'usage charitable
Que je fais de mon bien. Il est inconcevable....

FLORVILLE.

Il est vrai. Je ne suis qu'un frère. Adieu, Valsain.
Quoique ce procédé ne soit pas trop humain,
Si jamais la fortune à mes yeux méprisable,
Sur moi daigne jeter un regard favorable,
Dût-elle vous traiter un jour en ennemi,
Vous n'aurez rien perdu: Florville est votre ami.

(Gaîment, en s'en allant.)

Encor, s'il me restait quelques effets à vendre!
Allons, mes créanciers, il faudra bien attendre.

SCÈNE XIII.

VALSAIN.

Il a le cœur trop bon, je le plains, mais ne puis,
Ni ne dois, sagement, me ruiner pour lui.
Cependant sa détresse est cruelle, à l'entendre.
Mais avec le secours de mon cher Alexandre,
Il pourra s'en tirer encore cette fois.
J'aime cet Alexandre. Écrivons-lui. Je dois
Lui parler avant tout. D'ailleurs j'ai pour moi même
A lui dire deux mots d'une importance extrême.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

VALSAIN, MARTON, elle vient voir s'il n'y a personne.

VALSAIN, à part.

(Haut.)

Que veut Marton ?... Eh quoi! ma chère, tu parais
Inquiète...

MARTON, surprise.

Monsieur!...

VALSAIN.

Est-ce que tu cherchais
Quelqu'un ici?

MARTON, embarrassée.

Monsieur, point du tout; c'est un livre...
Pardon.

VALSAIN, en sortant, lui fesant un signe et un sourire d'amitié.

Non... je sortais.

MARTON, à part.

Et nous allons te suivre.

VALSAIN, revenant.

Heim! que dis-tu, Marton?

MARTON.

Rien, Monsieur, j'espérais
Trouver ici...

Digitized by Google

VALSAIN.

Florville a mis ses intérêts
En de fort bonnes mains. Il me quitte, ma chère.
Avant peu, grâce à toi, je le tire d'affaire.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

SUDMER, MARTON, retournant à la coulisse, et fesant signe à Sudmer d'entrer.

MARTON.

Il remonte chez lui. Si tout de suite....

SUDMER.

Non.
Il faut me préparer. Il n'est pas tems, Marton.
Chez ton ami Florville il faut d'abord nous rendre.
Puisque je sais par cœur mon rôle d'Alexandre,
Allons le débiter. J'ai hâte d'en finir.
Faire un rôle de juif!

MARTON.

On n'en doit plus rougir.

SUDMER.

Florville, m'as-tu dit....

MARTON.

Ne peut pas le connaître,
J'en suis très-assurée; et puis, ce juif, peut-être,
Est un fort bon chrétien. N'en soyez pas surpris;
On dit qu'il en est même une foule à Paris,
Qui, sans croire manquer à la délicatesse,

Digitized by Google

Prêtent à cinq.... par mois, et qui vont à la messe.

SUDMER.

Mais c'est à cinq par an que tu veux dire ?

MARTON.

Non.

Par mois, sur gage encor.

SUDMER, levant les épaules.

Quel siècle ! Eh mais ! Marton ;
Je ne suis pas vêtu comme un prêteur sur gages.

MARTON.

Ah ! fort bien. Ils ont tous les plus beaux équipages.
Vous arrivez de loin, il faut en convenir.
Oh ! comme nous allons ce soir nous divertir !

SUDMER, froidement.

Peut-être. Mais allons de ce pas chez Florville.

MARTON.

Nous y serons bientôt. L'accès en est facile ;
Et comme il n'a plus rien dans son appartement,
Nous trouverons la porte ouverte assurément.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Florville (censé être au dernier étage); elle est sans tenture; n'ayant pour tous meubles qu'un vieux fauteuil, deux vieilles chaises, une vieille commode, sans la moindre dorure, et sans serrure; un vieux miroir, et seize tableaux de portraits de famille, dans des cadres tout noircis. Les objets que quelques-uns représentent, sont décrits dans la scène V.

—

SCÈNE I.

SUDMER, MARTON.

SUDMER.

Florville va venir?

MARTON.

A l'instant. La partie
Était au dernier coup lorsque je suis sortie.

SUDMER, regardant autour de lui, et voyant la chambre presque nue.

Ma foi, rien n'est plus vrai, vous aviez tous raison.
(Marton rit.)
Marton, il n'a donc plus de domestique?

MARTON.

Non.

Digitized by Google

C'est moi qui de sa chambre ai la surintendance.

SUDMER, regardant l'appartement.

Mais tu n'as pas grand mal, si j'en crois l'apparence.

MARTON.

Il n'a plus d'autre appui, dans toute la maison,
Que sa chère Julie et sa pauvre Marton :
Mais il retrouvera dans son oncle, j'espère,
Un appui plus solide encore, un second père.

SUDMER.

Va, retourne, Marton, dis-lui que je l'attends.

MARTON.

J'y vais.

SUDMER.

Que mes momens sont précieux.

MARTON, en sortant.

J'entends.
Peut-être qu'aujourd'hui, Monsieur, la chance est bonne.

SCÈNE II.

SUDMER.

Tout est ouvert ici, ce désordre m'étonne,
Et je ne croyais pas qu'il fût à ce degré.

(Regardant autour de lui.)

L'appartement n'est pas richement décoré.
Deux chaises, un fauteuil, pas même de tenture ;
Une vieille commode, encore sans serrure ;
Des tableaux.... quels tableaux ! un vieux miroir. Parbleu !
Mes gens sont encor mieux meublés que mon neveu.

Digitized by Google

Le faste, je le vois, n'est pas son plus grand vice.
Je l'excuse à présent, et je lui rends justice;
Il peut laisser sa porte ouverte à tous venans,
De semblables trésors ne tentent pas les gens.
Il est en sûreté... ces peintures, peut-être,
Que je dédaigne tant, sont de quelque grand maître.
Les cadres tout noircis pouvaient être fort beaux,
Mais ils n'annoncent pas des chefs-d'œuvres nouveaux.
Eh! palsambleu! ce sont des portraits de famille:
Je reconnais mon père, et mon oncle, et sa fille...
Je ne m'étonne plus... oh! je vois à présent;
Sur de pareils effets on trouve peu d'argent;
Autrement mon neveu s'en fût défait sans doute.
Mais quel autre portrait?... ma foi, l'on n'y voit goutte;
Je crois... en vérité, reconnaître le mien:
Oui, morbleu! c'est bien moi; je me reconnais bien.
Mais si le drôle allait, trouvant ma ressemblance...
Bon! il était si jeune! et mon âge, et l'absence
Depuis près de vingt ans...

SCÈNE III.

SUDMER, MARTON.

MARTON.

Monsieur, votre neveu
Va venir dans l'instant.

SUDMER.

Bien sûrement?

MARTON.

Au jeu

Digitized by Google

Il a, dit-on, passé toute la nuit dernière.

SUDMER.

C'est vivre plus qu'un autre, et doubler sa carrière.
Comment donc, ce jeune homme est avare du tems?
Il a grande raison; vivent les gens prudens!
Enfin il va venir.

MARTON.

Dans la douce espérance
De vous donner des droits à sa reconnaissance.

SUDMER.

Il peut bien y compter

MARTON.

Je l'entends.

SCÈNE IV.

SUDMER, FLORVILLE, MARTON.

FLORVILLE, à la coulisse.

Point d'humeur,
(A Sudmer.)
Je vous rejoins bientôt. Monsieur, de tout mon cœur.
Vous m'avez attendu, pardonnez moi, de grâce.
Marton, approche-nous des siéges.
(Marton approche des sièges.)
Prenez place.
Marton, quel est Monsieur?

SUDMER.

Votre humble serviteur.

Digitized by Google

D'être connu de vous je n'ai pas le bonheur.

FLORVILLE.

Nous ne tarderons pas, je crois, à nous entendre...
Vous me convenez fort.

MARTON.

C'est monsieur Alexandre.

FLORVILLE.

Ah! c'est vous!

SUDMER.

Comment donc?

FLORVILLE.

Je vous connais fort bien.
Vous m'avez acheté, vendu, prêté.

SUDMER.

Moi! rien...
Où nous sommes nous vus?

FLORVILLE.

Nulle part, ce me semble.
Mais, puisque le hasard en ce lieu nous rassemble,
J'ai vraiment à vous voir un sensible plaisir.
De traiter avec vous j'ai le plus grand désir.
Je ne vous promets pas de grands gains usuraires;
Je suis, pour le moment, fort mal dans mes affaires;
Mais j'ai de bons amis qui n'ont pas tout mangé.
Comptez sur moi près d'eux.

SUDMER.

Je vous suis obligé.

(Sudmer et Florville s'asseyent.)

Digitized by Google

FLORVILLE.

Voici le fait. Je suis un jeune fou.

MARTON.

Sans doute,
Vous voulez plaisanter ?

FLORVILLE.

Tais-toi. Sors, ou m'écoute.

(A Sudmer.)

Je suis donc, vous disais-je, un jeune extravagant,
Qui veut, à quelque prix que ce soit, de l'argent.
Vous me paraissez vous un vieux pécheur, un homme
Riche, assez obligeant pour me prêter ma somme :
Moi je suis assez fou, dans le moment présent,
Pour payer l'intérêt à cinquante pour cent.
Je crois que je m'explique ; et maintenant, je pense,
Nous pouvons tous les deux traiter en assurance.

SUDMER.

Vous ne vous perdez pas en discours superflus,
Vous êtes franc.

FLORVILLE.

Très-franc.

SUDMER.

Je vous en aime plus.
Permettez, cependant, que je vous désabuse
Sur un petit article.

FLORVILLE.

Ah ! voilà de la ruse.

SUDMER.

D'honneur, je ne suis pas, moi, personnellement

Digitized by Google

Riche assez pour pouvoir vous prêter de l'argent.
Mais j'ose me flatter d'avoir assez d'empire
Sur un ancien ami.

FLORVILLE.

Fort bien.

SUDMER.

Quoiqu'à vrai dire,
Cet homme soit un juif dans la force du mot,
Craintif jusqu'à l'excès, avare...

FLORVILLE.

C'est un sot.

SUDMER.

N'est-il pas vrai, Marton ?

MARTON.

Vous n'y sauriez que faire.

FLORVILLE.

Enfin puis-je y compter ?

SUDMER.

Oui, Monsieur, je l'espère...
Je ne vous dirai pas qu'il ait exactement
L'argent dont vous pourriez avoir besoin...

FLORVILLE.

Comment ?

SUDMER.

Mais il a des effets, de bons contrats de rente
Sur lesquels il perdra,

FLORVILLE.

Combien ?

Digitized by Google

SUDMER.

Trente ou quarante
Pour cent.

(On entend du bruit.)

FLORVILLE, en se levant.

J'entends du bruit. Si par hasard, Marton,
C'étaient des créanciers, mets-les à la raison.

(Sudmer se lève.)

MARTON, à part.

Allons voir si Valsain agit en conscience.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

SUDMER, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Je m'engage à payer enfin la différence.
Je sais bien qu'on n'a pas d'argent sans intérêt,
Et je n'en voudrais pas autrement, s'il vous plait.

SUDMER.

C'est penser noblement : mais vous savez l'usage.
Il faudrait engager un bien, un héritage,
Pour sûreté des fonds que je vous fais prêter.

FLORVILLE.

Un bien ?

SUDMER.

Terre ou maison.

FLORVILLE.

Vous voulez plaisanter.

Digitized by Google

Je n'avais qu'une rente, hélas ! elle est défunte.

SUDMER.

Et comment faites-vous pour exister ?

FLORVILLE.

J'emprunte.
Mais sans doute, mon cher, vous avez dans leur temps
Connu, de nom du moins, quelqu'un de mes parens ?

SUDMER.

Monsieur, votre famille, il est vrai, m'est connue....
Votre père, je crois, logeait dans cette rue.

FLORVILLE.

Dans la même maison que j'habite aujourd'hui.

SUDMER.

Et qui vous est échue en partage après lui.

FLORVILLE.

Elle n'est plus à moi.

SUDMER.

Vraiment ?

FLORVILLE.

Par caractère
J'ai préféré d'en être un simple locataire :
La maison est d'abord trop immense pour moi.
Dans les appartemens on logerait un roi.
Je n'ai point de chevaux, n'en aurai de ma vie,
Je n'ai conséquemment pas besoin d'écurie.
Cave, bûcher, cuisine, office et cœtera,
Je n'habiterai pas ces appartemens-là.
Mon père avait d'ailleurs un nombreux domestique :
Ce luxe est ruineux, et bien fou qui s'en pique.

Digitized by Google

Il eût fallu louer, c'est un autre embarras.
Il est, vous le savez, des gens qui n'aiment pas
A payer : les contraindre, assigner, faire vendre,
Cela n'est point du tout dans mon genre.

SUDMER, à part.

A l'entendre,
Il a du moins bon cœur.

FLORVILLE.

Enfin j'ai vendu.

SUDMER.

Bon.
Ainsi donc?...

FLORVILLE.

C'est assez parler d'une maison ;
Il n'y faut point compter ; mais la chose est égale
Si vous êtes payé. Vous savez qu'au Bengale
J'ai depuis dix-huit ans un oncle très-riche.

SUDMER.

Oui.

FLORVILLE.

Et qui doit revenir incessamment ici.

SUDMER, souriant.

Incessamment.

FLORVILLE.

Il a cent mille écus de rente.
Vous souriez, compère, et la somme vous tente.

SUDMER.

Cent mille écus là-bas sont ici tout au plus...

Digitized by Google

FLORVILLE.

Deux cent mille francs ?

SUDMER.

Ah !

FLORVILLE.

Cinquante mille écus.
Soit. Ne sont-ce pas là de belles espérances,
Et pour dix mille francs de riches assurances ?

SUDMER.

Vous comptez donc déjà sur la succession ?

FLORVILLE.

Non, mais sur ses bontés.

SUDMER.

Cette présomption....

FLORVILLE.

Ah ! loin de souhaiter son immense héritage,
Sa mort m'accablerait.

SUDMER, à part.

Pas plus que moi, je gage.

FLORVILLE.

Le cher oncle est malade, hélas ! et chaque jour
Mes vœux ardens au ciel demandent son retour,
Pour que mon frère et moi, tous deux d'intelligence,
Puissions lui témoigner notre reconnaissance ;
Et de son mal cruel trompant l'activité,
Lui rendre par nos soins la vie et la santé.

SUDMER, avec attendrissement.

C'est fort bien. Mais passons. On dit que votre mère,
Qui vous favorisait, vous fit son légataire
D'un service d'argent superbe.

Digitized by Google

FLORVILLE.

Il est fondu.
Je ne mange jamais chez moi, je l'ai vendu.

SUDMER.

On fesait grand récit de sa bibliothèque.

FLORVILLE.

Je ne sais. Elle était toute latine ou grecque,
Ou gauloise, du style et du tems d'Amyot.
Je n'en ai jamais pu déchiffrer un seul mot;
C'est trop savant pour moi. Je suis d'un caractère
Très-communicatif, et je crois que mon père
Avait tort de garder tant de livres chez lui.
A quoi sert-il de lire? on sait tout aujourd'hui.

SUDMER.

Enfin vous n'avez rien?

FLORVILLE, montrant les tableaux.

Ma race ici fourmille.
Si vous êtes jaloux de portraits de famille,
Vous ne pouviez, mon cher, aujourd'hui tomber mieux.
Tout mon appartement est plein de mes aïeux.
C'est du Wan-Dick tout pur, pas une seule croûte;
Mais cela ne vaut rien pour vous.

SUDMER.

Très-peu, sans doute.
Attendez. Je connais un certain parvenu,
Dont aucun des aïeux jusqu'ici n'est connu,
Qui m'a fait demander une famille entière,
Dont le chef, quoiqu'issu de race roturière,
Eût fait quelque action de mérite et d'éclat,
Ou comme militaire, ou comme magistrat.

Digitized by Google

Mais vous ne voulez pas les vendre, je suppose?

FLORVILLE.

Pour peu que vous trouviez qu'ils vaillent quelque chose,
Estimez, et prenez.

SUDMER.

Vous riez?

FLORVILLE.

Non. Je doi;
Pour payer, je m'adresse à ma famille.

SUDMER.

Quoi!
Vous voudriez?...

FLORVILLE.

Sans doute. Eh! parbleu, mon grand père,
Ma tante, mes cousins, mon arrière grand'mère,
Prenez-les.

SUDMER, à part.

Je ne peux pardonner ce trait-là.

FLORVILLE.

Je n'en connus jamais un seul.

SUDMER.

Que fait cela?

FLORVILLE.

Vous les traiterez bien, mon ami, je l'espère.

SUDMER.

Mieux que vous. Cependant...

FLORVILLE.

Vous êtes bien austère.

Digitized by Google

SUDMER.

Puisque vous le voulez...

FLORVILLE.

Vous vous faites prier.
Tenez, voici d'abord ma tante Dulaurier;
C'est elle sous ma main qui tombe la première.
Elle mourut, suivant son époux à la guerre :
Elle a valu son prix dans son tems à la voir,
Mais je ne la vends pas ce qu'elle a pu valoir.
Elle est peinte en bergère à l'abri du feuillage
D'un hêtre qui lui prête un favorable ombrage.
Ses moutons innocens paissent à ses côtés.
Que de grâces, d'attraits, de charmes, de beautés!
Fidèle Amaryllis, elle attend son Tytire.
Combien cela vaut-il? cent francs.

SUDMER.

Vous voulez rire;
Je donnerais cent francs pour ce vieux tableau-là?

FLORVILLE.

Fort bien; et les moutons, eux seuls valent cela;
Je vous donne pour rien ma tante.

SUDMER.

Allons, n'importe,
Je la prends.

FLORVILLE.

Vous avez un beau dessus de porte.
(Montrant un autre tableau.)
Mon grand oncle Richard-Achille-Marvelin :
Il fut fait prisonnier au combat de Denain;

Digitized by Google

Mais un échange heureux le rendit à la France.
C'était un général d'une haute vaillance.

SUDMER.

Combien?

FLORVILLE.

Six cents francs.

SUDMER.

Ah!

FLORVILLE.

Je ne puis, en honneur,
Vous le donner à moins.

SUDMER.

Vous croyez donc, Monsieur,
Que je puis disposer du trésor de la banque?

FLORVILLE.

Un héros, c'est bien cher.

SUDMER.

Oui, quand l'espèce en manque.
Mais rien n'est, grâce au ciel, aujourd'hui plus commun;
Et la France elle seule en fournit cent pour un.

FLORVILLE.

Vous le voulez pour rien. Oh! c'est une autre affaire!

SUDMER.

Non certes; et je vais vous prouver le contraire;
Car je le prends.

FLORVILLE.

Fort bien. Vous vous y connaissez.

Digitized by Google

SUDMER.

Ceux-là seront moins chers.

FLORVILLE.

Plus que vous ne pensez.
Ce sont deux magistrats dont l'un fut un poète :
Mais ce qui renchérit de beaucoup votre emplète,
C'est, quoiqu'on ait tenté d'ébranler leurs vertus,
Pour la première fois qu'ils ont été vendus.

SUDMER.

On ne peut trop payer des magistrats semblables.

FLORVILLE.

Pour faire en peu de mots, sans recourir aux fables,
L'éloge de leurs cœurs, et de leurs grands talens,
Mes deux oncles étaient les d'Aguesseau du tems.

SUDMER.

Je les prends pour le prix que vous ferez vous-même.

FLORVILLE.

Eh bien! donc, deux cents francs; le prix n'est pas extrême.

SUDMER.

Deux cents francs, soit.

FLORVILLE, montrant d'autres tableaux.

Le maire avec les échevins.
Vous voyez mon grand-père, et deux de mes cousins;
Tenez, pour cent écus je vous donne le maire.

SUDMER.

C'est trop.

FLORVILLE.

Si pour ce prix vous prenez mon grand-père,

Digitized by Google

Quoiqu'à mes deux cousins je sois fort attaché,
Prenez les échevins par-dessus le marché.

SUDMER.

Allons.

FLORVILLE.

Nous en aurions pour toute la journée;
Notre affaire en deux mots peut être terminée.
Voyez si ces portraits sont tous de votre goût;
Prenez, et donnez-moi dix mille francs du tout.

SUDMER, comptant les tableaux.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... quinze, seize.

FLORVILLE, qui, pendant que Sudmer compte, a mis son portrait à part.

Le seizième n'est pas à vous, ne vous déplaise;
Vous voyez qu'il est mis à part : c'est le portrait
De mon oncle Sudmer ressemblant trait pour trait.

SUDMER.

A ce qu'on vous a dit.

FLORVILLE.

Oui.

SUDMER.

Cette préférence...

FLORVILLE.

Est un devoir sacré de la reconnaissance.
Je me souviens encor que, quand j'étais enfant,
Il me gâtait.

SUDMER.

Tant pis.

Digitized by Google

FLORVILLE.

Et depuis ce moment,
J'ai tant reçu de lui de marques de tendresse,
Que je veux avec moi le conserver sans cesse,
N'eussé-je qu'un grenier pour mon appartement...

SUDMER.

Vous y voilà.

FLORVILLE.

Lui seul en ferait l'ornement.

SUDMER, à part.

(Haut.)

Je lui pardonne tout. Soit goût, soit fantaisie,
De ce cher tableau-là j'ai la plus grande envie.
Peu m'importe le prix, je m'offre à le payer.

FLORVILLE.

J'en suis fâché pour vous, mon très-cher usurier,
Mais vous ne l'aurez pas, c'est moi qui vous le jure.

SUDMER, à part.

(Haut.)

Je lui pardonne tout... Monsieur, de ma nature,
Je suis un homme étrange et tenace...

FLORVILLE.

En effet.

SUDMER.

Lorsque je me suis mis dans la tête un projet,
Je ne regarde pas à la somme.

FLORVILLE.

J'enrage.

Digitized by Google

SUDMER.

Deux cents pistoles.

FLORVILLE.

Non.

SUDMER, jetant encore les yeux sur le tableau.

Non? Plus je l'envisage...
Quatre cents.

FLORVILLE.

Non.

SUDMER.

Six cents.

FLORVILLE.

Non, non. Quelle fureur!
S'il vaut cela pour vous qui n'avez pas mon cœur,
Vous, que l'intérêt seul peut conduire...

SUDMER.

Il me semble
Qu'en le payant autant que tout le reste ensemble,
Ce marché-là pour vous doit être avantageux.

FLORVILLE.

Non; sans lui, je serais tout-à-fait malheureux.
Privé de mes parens dès l'âge le plus tendre,
Quoiqu'éloigné de moi, lui seul a su m'entendre.
C'est mon ange gardien! dussiez-vous le couvrir
D'or et de diamans... J'aimerais mieux mourir.

SUDMER, à part.

Ce coquin-là sera quelque jour un brave homme!

Digitized by Google

(Haut, tirant son porte-feuille.)

Tenez, je crois avoir apporté votre somme.
La voici.

(Il tire un billet.)

FLORVILLE, après avoir regardé le billet.

Ce billet est de vingt mille francs.
Vous vous trompez, sans doute?

SUDMER.

Il est encore tems
De vous déterminer. J'ai toujours l'espérance...

FLORVILLE.

Eh quoi! vous persistez avec cette assurance?

SUDMER.

Vous me refusez donc tout-à-fait?

FLORVILLE.

Tout-à-fait.

SUDMER.

En ce cas, marché nul.

FLORVILLE.

Voici votre billet.

SUDMER, à part, en se tournant pour cacher ses larmes.

Je crains de me trahir.

FLORVILLE.

Vous gardez le silence?
Reprenez...

SUDMER.

Non, gardez. Quant à la différence,
Nous la balancerons ensemble une autre fois.

FLORVILLE.

Eh! mon cher Alexandre, à peine je conçois...

Digitized by Google

Mais cette confiance est du genre sublime.

SUDMER.

Donnez-moi votre main, Monsieur, je vous estime.
Je vous aime... pardon.

FLORVILLE.

Eh quoi! vous moquez-vous?
(A part.)
Il n'avait pas d'argent, voilà comme ils sont tous.

SUDMER, à part.

De vices, de vertus, quel assemblage étrange!
C'est un diable, dit-on; oh! pour moi c'est un ange.

FLORVILLE.

Vous repentiriez-vous?

SUDMER.

Je n'en suis pas fâché;
Mais vous venez de faire un excellent marché.

SCÈNE VI.

FLORVILLE.

Est-ce un songe? En tout cas c'est charmant. L'honnête homme
Pour un juif! me donner une aussi forte somme
(Saluant les tableaux.)
Pour de méchans portraits de famille. D'honneur,
Je ne vous croyais pas, Messieurs, tant de valeur.
Que diable en va-t-il faire? Il perdra ses avances.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MARTON, FLORVILLE.

FLORVILLE, faisant courber la tête de Marton.

Marton, viens saluer tes vieilles connaissances;
Et, prosternant ton front, viens, les larmes aux yeux,
Le cœur plein de regrets, leur faire tes adieux.

MARTON.

Je ne vous conçois pas, Monsieur; ce n'est pas l'heure
D'être gai.

FLORVILLE

Veux-tu donc, ma chère, que je pleure?
A propos, Lisimon... Va changer ce billet;
Tâche d'avoir de l'or pour faire moins d'effet.
Tu sais du bon vieillard l'événement funeste,
Porte-lui mille écus; tu me rendras le reste.
Je vais jouer.

MARTON.

Jouer.

FLORVILLE.

Je vais finir un coup
Bien important pour moi, je dois gagner beaucoup.

MARTON.

Beaucoup? Et que dira votre chère Julie?

FLORVILLE.

Dis-lui, Marton, que c'est ma dernière folie.

Digitized by Google

MARTON.

Souvenez-vous, Monsieur, du proverbe...

FLORVILLE.

Qui dit ?

MARTON.

Soyez juste...

FLORVILLE.

J'entends, Marton. Sans contredit,
Les proverbes sont pleins de maximes superbes :
Mais j'écoute mon cœur, et non pas les proverbes.
Va, tu me rejoindras chez Valère.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARTON.

Un bon cœur,
Et si peu de conduite. Ah ! c'est un grand malheur.

SCÈNE IX.

SUDMER, MARTON.

SUDMER, accourant.

Je n'y puis plus tenir, son procédé m'enchante.

MARTON, sans voir Sudmer.

C'est un drôle de corps... cette action touchante...

Digitized by Google

SUDMER.

Que fais-tu là, Marton ?

MARTON, sans voir Sudmer.

Il ne soupçonne pas...

(L'aperçevant.)

Qui vous fait donc, Monsieur, revenir sur vos pas ?

SUDMER.

Où peut être Florville ?

MARTON.

Au champ de la victoire.

SUDMER.

Que veux-tu dire ?

MARTON.

Au jeu comme vous pouvez croire.
Qu'il est extravagant !

SUDMER.

Du moins il le paraît.
Marton, vois ; il conserve avec soin mon portrait.

MARTON.

Comment ?

SUDMER.

Dix mille francs n'ont pas pu le séduire.

MARTON.

Le bon jeune homme !

SUDMER.

Va, quoi qu'on en puisse dire ;

Digitized by Google

Avant qu'il soit six mois il se réformera.

MARTON.

J'espère comme vous qu'il se corrigera.

SUDMER.

Je commence d'abord par acquitter ses dettes.

MARTON.

Mais, monsieur Lisimon, (car maintenant vous êtes
Ce parent éloigné, ce vieillard malheureux
Qui nous sollicitez depuis un mois ou deux,)
J'ai dans ce moment-ci l'ordre de vous remettre
Mille écus.

SUDMER.

Mille écus ?

MARTON.

Si vous voulez permettre.
Votre fou de neveu n'a pas plus tôt reçu
Le billet que voici, que soudain, à l'insu
Des avides recors qui le veillent sans cesse,
Il me charge envers vous d'acquitter sa promesse.
Comme votre besoin, je crois, n'est pas urgent,
Vous me permettrez bien de donner cet argent
A quelques créanciers que j'ai vus tout-à-l'heure,
Et qui, le jour, la nuit, assiégent sa demeure.

SUDMER.

Va, de ce dernier trait je lui ferai raison.
On n'a pas de défauts avec un cœur si bon.

MARTON.

J'avais dans tous les tems conservé l'espérance.

Digitized by Google

SUDMER.

Tu vois qu'on est souvent trompé par l'apparence.

MARTON.

Mais vous l'êtes ici fort agréablement.

SUDMER.

A propos, et Valsain, ce jeune homme charmant,
Bon, généreux, humain, a-t-il payé les dettes
De son frère ?

MARTON.

Ah ! bien, oui ! les dupes qu'il a faites
Ne sont pas, j'en réponds, si sottes qu'on le croit ;
Car je ne connais pas de fourbe plus adroit.
J'aurais dû m'en fier à votre expérience :
Monsieur, du cœur humain vous avez la science.

SCÈNE X.

GERCOUR, SUDMER, MARTON.

GERCOUR.

Eh bien ! avais-je tort ?

SUDMER.

Attendez, pour juger,
Quand j'aurai vu son frère...

GERCOUR.

Il court un grand danger,
En effet. Renoncez, mon cher, à l'entreprise.
Je viens de le laisser à l'instant chez Mélise.

Digitized by Google

MARTON.

Chez Mélise! c'est bien le plus méchant démon.

SUDMER.

Et le sage Valsain fréquente sa maison!
Pardonnez, si mon cœur, de crainte d'injustice,
Ne présume pas plus la vertu que le vice.
Viens, Marton.

GERCOUR.

Vous allez l'éprouver à son tour?
Mais vous extravaguez.

SUDMER.

Mon cher ami Gercour,
C'est ce que nous verrons bientôt, ne vous déplaise:
Vous pouvez jusque-là rire tout à votre aise.
Les hommes sont remplis de contradictions;
Je ne les juge, moi, que par leurs actions.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente un cabinet d'étude (censé être au second étage) ; il est fort bien meublé, garni de livres. Du côté gauche est une table à côté du fauteuil de Valsain, et un paravent dans un coin au fond, derrière lequel il ne doit pas y avoir de porte, mais une croisée avec ses rideaux. Il n'y a dans ce cabinet qu'une porte au fond, et celle d'un petit cabinet de côté, en face du paravent.)

SCÈNE I.

VALSAIN.

(Il est assis, et tient un livre à la main, qu'il dépose et reprend tour à tour.)

Mélise est en honneur une femme charmante ;
J'ignore d'où lui vient le renom de méchante :
Elle est bonne, sensible ; et son cœur généreux
Aime par-dessus tout à faire des heureux.
La coquette Gercour se forme à son école.
J'ai subjugué son ame et sa tête frivole.
Déjà je l'ai réduite à n'avoir plus que moi
Pour ami, pour conseil ; à suivre en tout ma loi.
Je l'attends en ces lieux avec impatience.
Mais elle ne vient point ; et toute ma science...

Digitized by Google

Légère, inconséquente, on peut la mener loin....
De m'obtenir Julie elle prendra le soin.
Qui peut la retarder? je ne peux pas comprendre.
Quand elle sait qu'ici je reviens pour l'attendre....
Peut-être a-t-elle craint,... sa réputation....

(En souriant.)

Puis ne s'agit-il pas d'une bonne action?...
Et qui pourra d'ailleurs pénétrer ce mystère?
Je suis sûr de Lafleur... Florville chez son frère
Ne vient presque jamais... Par mes soins écarté,
Le cher époux enfin nous laisse en liberté.
Car, malgré le respect qu'il a pour ma personne....

SCÈNE II.

LAFLEUR, VALSAIN.

LAFLEUR.

Monsieur, un bon vieillard....

VALSAIN, à part.

Lafleur a l'ame bonne.

(Haut.)

Quel homme est-ce?

LAFLEUR.

Il paraît-être dans la douleur.

VALSAIN.

Eh! que puis-je pour lui, te l'a-t-il dit, Lafleur?

LAFLEUR.

Non, Monsieur.

Digitized by Google

VALSAIN, à part.

Ce sera quelque importun, sans doute.

LAFLEUR.

Il vient probablement....

VALSAIN.

Eh! crois-tu que j'en doute?
Il vient me demander de l'argent, des secours;
De l'argent! comme si l'on en avait toujours.

LAFLEUR.

L'usage libéral que vous faites du vôtre....

VALSAIN.

Je ne suis pas chez moi pour lui, ni pour tout autre,
Sauf les exceptions. J'aurais trop à souffrir;
Je ne puis voir des maux que je ne puis guérir.
Laisse-moi.

SCÈNE III.

VALSAIN.

Ce Lafleur est un sot. De la vie
Je n'ai connu valet de si mince génie.
Je ne sais pas où diable il va me déterrer
Des gens que pour toujours je voudrais ignorer.
On ne vient pas. Eh! mais, je me lasse d'attendre.
Ni madame Gercour, ni le cher Alexandre.

(Très-inquiet.)

Alexandre surtout, je ne le conçois pas;
Lafleur m'avait juré qu'il marchait sur ses pas.

Digitized by Google

Il a tous mes papiers, tous mes secrets... peut-être ...
L'homme adroit aisément peut devenir un traître.

SCÈNE IV.

VALSAIN, MADAME GERCOUR.

VALSAIN, apercevant madame Gercour.

Mais la voici.

MADAME GERCOUR, qui est entrée en riant.

Valsain, vous avez bien perdu
D'être sorti sitôt.

VALSAIN, riant aussi.

Quoi donc? qu'avez-vous vu
De si plaisant?

MADAME GERCOUR, éclatant de rire.

Dorval, qui surprenant sa femme
Chez Mélise à l'instant, exigeait que la dame
Rentrât à la maison à dix heures du soir.
Il fallait tous les deux les entendre, les voir.
(Après un moment de réflexion.)
Mais si j'allais, chez vous, moi-même être surprise
Par mon mari?

VALSAIN.

D'abord il vous croit chez Mélise.
Puis dans mon cabinet il monte rarement;
Il me fait appeler dans son appartement,
Quand il a quelque chose à me dire, à m'apprendre,
Ou de mon amitié quelque conseil à prendre;

Digitized by Google

Et je trouve cela raisonnable. Il est vieux,
Je suis jeune.... je dois...

MADAME GERCOUR.

Vous parlez tout au mieux.
Mais enfin, s'il montait?... jaloux par caractère....

VALSAIN, avec confiance.

Jaloux de moi! non, non.

MADAME GERCOUR.

Il l'est de votre frère,
Et m'en fait souvenir à chaque instant du jour.

VALSAIN.

Quoi! toujours pour mon frère il vous croit de l'amour?

MADAME GERCOUR.

A ma fidélité Gercour fait cette injure.

VALSAIN.

Et j'en suis indigné. Votre ame noble et pure
Peut-elle avec Florville avoir quelque rapport?
Le vice et la vertu sont-ils jamais d'accord?

MADAME GERCOUR.

J'aimerais!...

VALSAIN, du ton le plus caressant et le plus aimable.

Pourquoi non?... Souffrez, je vous conjure;
Le mal n'est pas d'aimer. Ah! suivons la nature.
Tout dépend d'un bon choix.

MADAME GERCOUR, avec dignité.

Il est fait.

Digitized by Google

VALSAIN, dédaigneusement.

Bon!

MADAME GERCOUR.

Comment?

VALSAIN, d'un ton doux.

Telle femme a le droit de fixer un amant....

MADAME GERCOUR.

N'est-elle pas coupable?

VALSAIN, avec force et sentiment.

Oui, (car je suis sévère,)
Lorsqu'au gré de ses vœux elle est épouse et mère;
Lorsque libre d'avoir un époux à son choix,
D'un hymen volontaire elle a subi les lois;
Surtout lorsque les fruits de ce lien aimable
Lui rappellent sans cesse un serment redoutable,
Et lui fesant goûter les plaisirs les plus doux,
A ses yeux attendris retracent son époux.
Mais combien peu voit-on de ces femmes heureuses
Qui portent de l'hymen les chaînes amoureuses?
Combien, pour mettre fin à de longs démêlés,
N'a-t-on pas vu d'enfans avant l'âge immolés,
Forcés par leurs parens d'unir leur main timide
A la tremblante main d'un vieillard insipide,
Qui, non content d'avoir à la société
Refusé le tribut que doit l'humanité,
Ayant perdu sans fruit une longue jeunesse,
Dessèche encor la fleur que cueille sa vieillesse.

MADAME GERCOUR.

Il faudrait, selon vous, rompre....

Digitized by Google

VALSAIN.

Mais franchement,
Votre sexe et le mien y gagneraient souvent.
(Avec sentiment.)
Ah! que de malheureux gémissent en silence,
(Et j'en fais près de vous la triste expérience),
Qu'un sort injurieux condamne sans retour
A voir en d'autres mains l'objet de leur amour,
Et réduits à brûler d'une éternelle flamme
Sans qu'un rayon d'espoir se glisse dans leur ame!
Concevez-vous, Madame, un état plus affreux?

MADAME GERCOUR, légèrement.

Seriez-vous par hasard un de ces malheureux?

VALSAIN, avec chaleur et franchise.

Il est trop vrai; souffrez que mon cœur se soulage;
J'ai fait de la constance un long apprentissage.

MADAME GERCOUR, avec la même légèreté.

Et quel est cet objet dont vous êtes charmé;
Si cruel à vos vœux, si tendrement aimé?

VALSAIN, d'un ton très-caressant.

Ah! c'est le plus aimable...

MADAME GERCOUR.

Oh! j'en étais certaine.
Voilà l'amour; il peint aussi vrai que la haine.
L'un grossit les vertus, et l'autre les défauts.
Mais n'apercevez-vous aucun terme à vos maux?

VALSAIN.

Ah! l'amour est timide, alors qu'il est extrême.

MADAME GERCOUR, curieuse avec légèreté.

Et connais-je l'objet?....

Digitized by Google

VALSAIN, ayant l'air de se trahir malgré lui.

Se connaît-on soi-même!

MADAME GERCOUR, avec dignité.

Quoi, je suis!... moi, Valsain!

VALSAIN, avec hypocrisie.

Madame, deviez-vous
Le deviner si tard? Ah! pourquoi votre époux?...

MADAME GERCOUR, toujours avec dignité.

Mais raisonnablement vous ne pouvez, je pense,
En vouloir à Gercour, en cette circonstance.
Il me vit le premier, le premier il m'aima;
Vous ne me connaissez....

VALSAIN, rapidement.

Ah! que dites-vous là?
Avez-vous pu rester un moment inconnue!
Oui, je vous adorais....

MADAME GERCOUR, vivement.

Comment! sans m'avoir vue?

VALSAIN, rapidement.

Que vous êtes injuste! Ah! c'est vous dont l'orgueil
Ne m'honora jamais du plus léger coup d'œil.
En vain autour de vous un flot d'amans s'écoule,
Vous ne me voyiez pas, car j'étais dans la foule.

MADAME GERCOUR, avec dignité.

Vous deviez déclarer à ma mère....

VALSAIN.

Qui! moi!
Quand vous étiez promise, oser...

MADAME GERCOUR, avec la plus grande noblesse.

Eh mais! pourquoi,

Digitized by Google

Valsain, en ce moment osez-vous davantage?
Me respectez-vous moins depuis mon mariage?

VALSAIN.

Quand on vous a contrainte à serrer un lien...

MADAME GERCOUR, de même.

Mais enfin c'est tromper, et vous le savez bien.

VALSAIN, d'un ton caressant, s'animant d'une manière très-vive.

Vous ne trompez personne. Eh mais! c'est une enfance.
Loin de moi le projet d'alarmer l'innocence!
Il serait trop indigne et de vous et de moi;
Il faut, pour être heureux, être content de soi.

MADAME GERCOUR.

Mais mon époux...

VALSAIN.

N'est pas venu jusqu'à son âge
Sans connaître du monde et les lois et l'usage;
Il veut seulement qu'échapper aux propos,
Fruits de l'oisiveté des méchans et des sots.
Il n'est point dans mon cœur, il n'est pas dans le vôtre,
De vouloir être heureux par le malheur d'un autre....

MADAME GERCOUR, avec inquiétude.

Mais quand paraîtra donc ce vieillard à mes yeux?

VALSAIN, jouant la plus grande passion.

Que sais-je? Ah! je ne vois que vous seule en ces lieux!
Pardonnez à mon cœur trop tendre et trop sensible,
De la divinité c'est un présent terrible,
Dont l'excès, je l'avoue, ajoute à la douleur;
Mais, s'il double la peine, il double le bonheur.

Digitized by Google

Ah! malheur aux cœurs froids qui, dans l'indifférence,
Goûtent de n'aimer rien la triste jouissance.
Le ciel vous fit pour plaire : avec autant d'appas,
Vous aurait-il fait don d'un cœur pour n'aimer pas?
Livrons à leurs remords ces femmes aveuglées
Qui, toujours dans la foule, et toujours isolées,
N'éprouvent que des goûts, jamais un sentiment;
Ont mille adorateurs, et n'ont pas un amant.
Pour nous qu'un doux penchant entraîne l'un vers l'autre,
Que mon cœur soit toujours le confident du vôtre;
Que le plus tendre amour enchaîne pour jamais
Deux cœurs que pour s'aimer la nature avait faits.

(Il se jette aux genoux de madame Gercour.)

MADAME GERCOUR, très-inquiète.

Qu'osez-vous espérer?

VALSAIN.

Ah! je ne suis plus maître
De mes transports....

MADAME GERCOUR, avec indignation.

Où suis-je? et n'êtes-vous qu'un traître?

VALSAIN, très-troublé.

O ciel! j'entends du bruit.

MADAME GERCOUR, avec joie.

Tant mieux.

VALSAIN.

C'est fait de nous.
Ouvrez ce paravent, et fermez-le sur vous.

MADAME GERCOUR, avec une noble fermeté.

Pourquoi donc me cacher? je ne suis point coupable.

Digitized by Google

VALSAIN, dans le plus grand trouble et rapidement.

Vous n'en seriez pas moins jugée impardonnable.
Le monde est si méchant.... Si c'était votre époux!...
C'est lui-même.

MADAME GERCOUR, extrêmement troublée.

Grand Dieu!

VALSAIN.

Fuyez donc son courroux.

(Il fai cacher madame Gercour derrière le paravent.)

SCÈNE V.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN, allant au-devant de Gercour, et affectant de la tranquillité.

(A part.)

Ah! c'est vous, mon ami; qu'avez-vous! Que présage...

GERCOUR.

J'ai besoin de vous voir.

VALSAIN.

Parlez.

GERCOUR.

Vous êtes sage,
Vous; vous savez régler votre ame à votre gré:
Jamais les passions ne vous ont égaré:
Vous êtes en un mot un philosophe austère.

Digitized by Google

VALSAIN, à part.

Le moment est bien pris.

GERCOUR.

J'étouffe de colère,
Moi.

VALSAIN.

Daignez confier à votre ami...

GERCOUR.

Je sors
D'une maison, où j'ai, malgré tous mes efforts,
Pour me bien contenir, failli faire une scène
Affreuse, épouvantable.

VALSAIN.

(A part.)

O mon Dieu! Quelle gêne!

(Haut.)

Eh bien?

GERCOUR.

On parlait bas dans un coin du salon:
Mais bientôt j'entends rire et prononcer mon nom.

VALSAIN, inquiet.

Comment?

GERCOUR.

C'était celui de ma femme. J'écoute
Avec attention; et ce que je redoute
Depuis long-tems, se trouve à la fin éclairci.
Je suis assassiné, déshonoré, trahi.

VALSAIN, plus inquiet.

Trahi! vous!

Digitized by Google

GERCOUR.

Par ma femme.

VALSAIN, de même.

O ciel!

GERCOUR.

Par elle-même;
Et jugez, s'il se peut, de mon chagrin extrême,
Par un jeune homme à qui j'ai servi de tuteur.

VALSAIN, extrêmement inquiet.

Vous croiriez!....

GERCOUR.

L'on n'a pas nommé le séducteur.

VALSAIN, à part, et se remettant un peu.

Tant mieux.

GERCOUR.

Quoi qu'il en soit, vous croyez bien, je pense;
Que je n'ai pu rester un moment en balance.
J'aurais pu soupçonner, moi, j'en serais confus,
L'homme que je respecte et que j'aime le plus!
Non, non, jamais.

VALSAIN, à part.

De moi, se rirait-il lui-même?

GERCOUR.

Enfin, ma femme....

VALSAIN, d'un ton persuadé et vif.

Elle est vertueuse, et vous aime.

Digitized by Google

GERCOUR.

Beaucoup. Où croyez-vous qu'elle soit maintenant?

VALSAIN, de même.

Quelque part qu'elle soit, je réponds....

GERCOUR.

Cependant
J'ai de fortes raisons pour la croire infidèle.

VALSAIN, de même.

Mais, lorsque je vous dis que je vous réponds d'elle;
Gercour, de l'apparence il faut se défier:
A de faux bruits craignez de la sacrifier.

GERCOUR.

Lorsqu'en ce moment même elle est avec l'infâme....
Sans doute....

VALSAIN, extrêmement contraint.

En sa faveur souffrez que je réclame....

GERCOUR.

Vous frémissez vous-même.

VALSAIN.

Oui... je frémis... d'horreur.

GERCOUR.

Je reconnais bien là, mon ami, votre cœur.

VALSAIN, à part.

De mille traits cruels mon ame est poignardée.
(Haut.)
Mais aussi votre crainte est-elle bien fondée?....
Je suis.... non moins que vous.... délicat sur l'honneur.

Digitized by Google

GERCOUR.

Florville...,

VALSAIN, vivement.

Eh bien! mon frère?...

GERCOUR.

Est son vil séducteur.

VALSAIN, à part, se remettant tout-à-fait.

(Haut.)

Je respire! Est-il vrai? Non... il est impossible....
Ce procédé, Gercour, serait par trop horrible.
Je connais ses défauts, ses penchans à l'erreur,
Mais ils sont dans sa tête, et non pas dans son cœur.

GERCOUR.

Moi! qui l'aimai quinze ans, et lui servis de père!
C'est ce qui plus encor, Valsain, me désespère.
Vous ne concevez pas.

VALSAIN, d'un ton pénétré.

Ah! je sens vivement
Ce qu'un pareil soupçon doit avoir d'affligeant
Pour un cœur aussi tendre, aussi bon que le vôtre.
Mais on les calomnie, à coup sûr, l'un et l'autre.
Dans le monde qu'on fasse un conte un peu méchant,
Des cent bouches d'airain que libéralement
L'imagination prête à la renommée,
Dans ces occasions pas une n'est fermée.
Le vulgaire, à la fois curieux et malin,
Croit tout avidement, croit tout sans examen.
Quant à nous....

GERCOUR.

Au surplus, je vous demande en grâce

Digitized by Google

Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe
Entre nous. Si le tems peut la justifier,
Mes soupçons indiscrets pourraient l'humilier.

VALSAIN.

(A part.)

Sans doute. Il est trop tard.

GERCOUR.

Je me sens plus tranquille.
Parlons donc maintenant de ma jeune pupille :
Elle paraît se rendre, et j'espère bientôt....

VALSAIN, baissant un peu plus la voix, et menant Gercour du côté opposé au paravent.

Gercour, sur ce sujet, de grâce, pas un mot.
Pour un autre moment, réservez, je vous prie,
Ce qui peut concerner le bonheur de ma vie.
Je suis trop affecté.... Ce sont là de ces coups....
Non, mon cher, je ne puis m'occuper que de vous.

SCÈNE VI.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent, LAFLEUR, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN.

Qu'est-ce ?

LAFLEUR.

C'est de la part de monsieur votre frère.

VALSAIN, avec humeur.

Que veut-il ?

Digitized by Google

LAFLEUR.

Vous parler.

VALSAIN.

Je ne puis.

GERCOUR.

Au contraire,
Qu'il vienne.

(Lafleur sort.)

SCÈNE VII.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent; VALSAIN, GERCOUR.

GERCOUR, prenant Valsain à part, et très-vivement.

Il faut, Valsain, que je sois éclairci.
Le hasard à propos conduit Florville ici.
Quoi que vous m'ayez dit pour calmer ma colère,
Je sens que j'ai besoin de percer ce mystère.
Mettez sur ce sujet la conversation.

VALSAIN, avec trouble et rapidité.

Commettre envers mon frère une telle action!
Moi!

GERCOUR.

C'est rendre à tous deux un important service.
J'ai commis envers lui peut-être une injustice,
Et je voudrais n'avoir rien à lui reprocher.
Il va venir, allons. Où vais-je me cacher?
Ce paravent me semble une retraite sûre;

Digitized by Google

(Il va vers le paravent (*), Valsain le retient, et madame Gercour s'enfonce davantage derrière le paravent. Gercour continue d'un ton très-étonné et inquiet.)

Mais elle est occupée. Ah! parbleu, l'aventure
Ne serait pas du tout amusante à mon gré.
Quelqu'un nous écoutait.

VALSAIN, toujours retenant Gercour.

Qui donc?

GERCOUR.

J'aurais juré
Que j'entendais le bruit d'une robe de femme.

VALSAIN, de même.

Vous riez.

GERCOUR, voulant aller vers le paravent.

Voyons donc.

VALSAIN, de même.

Ce n'est rien, sur mon ame.
Ou le rideau, peut-être....

GERCOUR.

On nous trompait tous deux.
Les femmes, vous savez, ont l'esprit curieux:

(Valsain, par ses gestes, veut repousser cette idée.)

Dans votre appartement, Valsain, il en est une,
A coup sûr. Je pourrais parier ma fortune
Qu'à l'heure où je vous parle, en ce même moment...

(*) Madame Gercour, cachée derrière le paravent; Gercour, Valsain.

Digitized by Google

VALSAIN, retenant Gercour avec force, et dans le plus grand trouble, mais avec rapidité.

Allons, je vois qu'il faut vous parler franchement.
C'est... recevez, Gercour, ma confidence entière...
Vous n'en parlerez pas... une jeune ouvrière
Qui loge ici tout près... un enfant de... quinze ans,
Tout au plus... Elle vient ici de tems en tems...
Elle est honnête, sage, en vérité. Sa mère
A huit ou dix enfans, elle est dans la misère...
Elle était avec moi quand vous êtes entré...
Ce n'est pas qu'elle soit fort jolie à mon gré;
Mais ces petites gens ont, pour leur subsistance,
Besoin de ménager jusques à l'apparence.

GERCOUR.

J'entends.

VALSAIN, reprenant encore plus vivement.

Elle est si pauvre, et ses parens n'ont rien,
Je partage avec eux la moitié de mon bien.
Moi, je ne suis heureux que par la bienfesance.
(Du ton le plus touché, le plus sentimental.)
C'est par ceux que le ciel fit maître dans l'aisance,
Que sur les malheureux il répand ses bienfaits.

GERCOUR.

Dites-moi donc son nom?

VALSAIN, avec modestie.

Je ne le sais jamais:
Les noms des malheureux, toujours je les oublie.
Et ne le sont-ils pas assez, sans qu'on publie...

GERCOUR.

Mais elle peut jaser.

Digitized by Google

VALSAIN, du ton de la confiance.

Vous craignez un enfant?

GERCOUR.

Non pas, assurément, j'aimerais mieux pourtant...

VALSAIN.

Je la ferais sortir sur-le-champ pour vous plaire;
Mais Florville...

GERCOUR.

Eh bien, quoi?

VALSAIN.

Vous connaissez mon frère...
Il ne respecte rien... Mais vous-même plutôt,
Daignez nous laisser seuls.

GERCOUR.

Je ne suis pas si sot.
Trop long-tems le jouet des discours de la ville,
Je veux savoir enfin que penser de Florville;
De ma femme surtout. Je veux être éclairci
(Ouvrant une porte de cabinet.)
Par moi-même... Et, tenez, je serai bien ici,
Je crois (*).

VALSAIN, à part, au comble du trouble.

Que faire?

GERCOUR.

Il vient.

VALSAIN.

Non, non.

(*) Madame Gercour, cachée derrière le paravent, Valsain, Gercour.

Digitized by Google

GERCOUR.

Je fais retraite.

(Il entre dans le cabinet.)

VALSAIN, à part.

Grand Dieu !

GERCOUR, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Vous êtes sûr qu'elle sera discrète ?

VALSAIN lui fait signe de fermer la porte du cabinet sur lui. Pendant le reste de la scène, il se tient au milieu du théâtre et répond alternativement à monsieur et à madame Gercour, en fesant un pas, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Cette scène doit se jouer très-rapidement.)

MADAME GERCOUR, entr'ouvrant le paravent.

Puis-je sortir ?

VALSAIN.

Oh ! non.

(Madame Gercour se recache.)

GERCOUR, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Surtout, appuyez bien
Sur le fait.

VALSAIN.

Soyez sûr que je n'oublirai rien.

(M. Gercour retire la porte sur lui.)

MADAME GERCOUR, entr'ouvrant le paravent.

Je dois...

VALSAIN.

Je vous conjure en tremblant de vous taire.

(Madame Gercour se recache.)

GERCOUR, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Il faut...

VALSAIN, se jetant sur la porte du cabinet, et la fermant.

Taisez-vous donc, j'entends venir mon frère.

Digitized by Google

La femme et le mari cachés tous deux chez moi !
Ma situation me consterne d'effroi.

SCÈNE VIII.

MADAME GERCOUR cachée derrière le paravent ; FLORVILLE, VALSAIN, GERCOUR, dans le cabinet.

Pendant cette scène, Gercour entr'ouvre de tems en tems la porte du cabinet pour guetter Valsain, qui lui fait signe de la refermer.

FLORVILLE, parlant à Lafleur qui le retenait.

J'ENTRERAI malgré toi.

(A Valsain.)

Ce coquin-là, mon frère,
Me disait que Gercour et vous parliez d'affaire.

VALSAIN, cherchant à se remettre.

Il sort dans ce moment.

FLORVILLE.

Eh bien ! le vieux jaloux ?...

VALSAIN, à demi-voix.

Savez-vous bien qu'il est furieux contre vous ?

FLORVILLE.

Bon ! il ne m'a jamais prêté la moindre somme,
Il n'a pas de raison.

VALSAIN.

Non. Mais ce galant homme
Se plaint que vous troublez son repos.

Digitized by Google

FLORVILLE.

Moi! je dors
Tout le jour, et je suis toute la nuit dehors :
Je ne puis donc troubler le repos de personne.

VALSAIN.

Vous m'entendez fort bien... Entre nous, il soupçonne...

FLORVILLE.

Quoi? Que j'aime sa femme! Avec réflexion
Je ne ferai jamais une lâche action ;
Et c'en serait, je crois, une indigne, une infâme,
Que de vouloir séduire et corrompre la femme
D'un homme à qui je dois, quoiqu'il m'ait maltraité,
Reconnaissance, amour, respect, fidélité;
Mon frère, ainsi que vous, je m'en crois incapable.
S'il arrivait pourtant qu'une personne aimable
Se mît dans mon chemin, là, volontairement ;
S'il arrivait encor, par un hasard charmant,
Qu'avec un vieil époux elle fût mariée...
Et le jour et la nuit par lui contrariée...
Je crois que je pourrais... pour finir ses tourmens,
Emprunter quelques-uns de vos beaux sentimens.

VALSAIN.

L'homme qui ne craint point...

FLORVILLE.

Oh! trève à la sagesse ;
Vous avez beau chanter et répéter sans cesse
De grands mots, je devrais moi-même être surpris...
Je vous ai cru, mon frère, un de ses favoris.

VALSAIN l'emmenant du côté opposé à Gercour.

Moi!

Digitized by Google

FLORVILLE.

De certains coups d'œil lancés de part et d'autre...

VALSAIN.

Mais...

FLORVILLE.

Son amour semblait favoriser le vôtre.

VALSAIN, à part.

Il faut que je l'arrête, ou bien je suis perdu.

(Haut.)

Son mari nous écoute, il a tout entendu.

FLORVILLE.

Bon, tant mieux, j'en éprouve une joie infinie.

(A Gercour qui sort du cabinet.)

Eh quoi! vous adoptez la petite manie
De l'inquisition? Ah! mon ancien tuteur,
Un tel incognito pour moi n'est pas flatteur,
Quand...

GERCOUR.

Je vous soupçonnais injustement, Florville.
Je connais votre cœur, et le mien est tranquille :
Pardonnez-moi.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

MADAME GERCOUR cachée derrière le paravent, LAFLEUR, VALSAIN, FLORVILLE GERÇOUR.

Pendant cette scène, Gercour et Florville se font beaucoup d'amitiés sur le devant du théâtre, et ont l'air de causer tout bas. Valsain est un peu interdit derrière eux.

LAFLEUR, à Valsain.

Le juif Alexandre.

VALSAIN, bas.

Tais-toi.

LAFLEUR.

Il veut absolument vous parler.

VALSAIN, bas.

Mon effroi
Redouble à chaque instant. Que résoudre? Que faire?
Mais, si je laisse ici Gercour avec mon frère...

(Haut.)

Il faut les éloigner. Pardonnez, s'il vous plaît.
Quelqu'un voudrait ici me parler en secret.

FLORVILLE.

Eh! qu'il repasse, ou bien qu'on lui dise d'attendre.

LAFLEUR, à Valsain.

Toute votre fortune en dépend, à l'entendre.
Votre honneur même.

Digitized by Google

VALSAIN, bas.

(Avec force.)

O ciel! ma réputation!

(Bas, à Gercour.) (Haut.)

Du secret... Je reviens dans deux minutes.

FLORVILLE.

Bon.

VALSAIN, à part, en sortant.

Que ma position est pénible et cruelle!

SCÈNE X.

MADAME GERCOUR cachée derrière le paravent, FLORVILLE, GERCOUR.

GERCOUR.

Ma foi, profitons-en, l'occasion est belle.

(A part.)

Aussi-bien je commence à revenir un peu
De mon très-grand respect pour le sage neveu.
Je ne sais quoi de faux... Le plus déraisonnable
Pourrait bien être aussi le plus recommandable.

(Haut.)

Florville, à vos dépens j'ai voulu m'amuser;
Si vous me promettiez, là, de ne point jaser,
Aux dépens de Valsain ici nous pourrions rire.
Mais votre étourderie...

FLORVILLE.

Allez-vous vous dédire?

Digitized by Google

Je vous promets...

GERCOUR, à part.

Il faut que je lui dise tout.

(Haut, mais à l'oreille.)

Une petite fille....

FLORVILLE.

Est très-fort de mon goût.

GERCOUR.

Peste!

FLORVILLE.

Eh! bien?

GERCOUR.

Est cachée ici.

FLORVILLE.

Bon!

GERCOUR, montrant le paravent.

Là, derrière.

FLORVILLE, allant vers le paravent.

Cachée!... ah! c'est fort mal de la part de mon frère.
Elle est jolie?

GERCOUR, le retenant.

Elle a sa réputation
A garder.

FLORVILLE.

Oh bien! moi, je suis sa caution.
Si je manquais à voir une fille jolie,
Je me reprocherais cela toute ma vie.

Digitized by Google

(Il va encor vers le paravent.)

GERCOUR, le retenant.

Je ne permettrai point...

FLORVILLE.

Je me le permettrai.

SCÈNE XI.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent; FLORVILLE, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN, entre précipitamment. et veut arrêter Florville.

Florville, voulez-vous?...

FLORVILLE, échappant à Gercour et à Valsain.

Valsain, je la verrai.

(Florville court au paravent. Valsain l'arrête par le bras gauche, tandis que du bras droit Florville ouvre et referme le paravent. Gercour, de l'autre côté du théâtre, rit du trouble des deux jeunes gens, et continue pendant toute la scène.)

(A part.) (Haut.)

Ciel! que vois-je? Sauvons les coupables. Mon frère.

VALSAIN, à part.

Je suis perdu!

FLORVILLE.

Valsain, je ne soupçonnais guère
Que ce fût là l'objet qui vous tînt sous sa loi.
Je dois vous en vouloir. Quoi! vous me trompiez, moi!

Digitized by Google

VALSAIN, à Gercour, très-vivement.

Monsieur, ne croyez pas que mon cœur soit coupable.

FLORVILLE.

(A part.) (Haut.)

Il va se découvrir. Vous êtes fort aimable,
Mon frère, en vérité. Vous perdez la raison;
Mais c'est moi qui me plains de votre trahison,
Lorsque vous m'enlevez en secret ma maîtresse.

GERCOUR.

Votre maîtresse?

FLORVILLE.

Oh! c'est une ancienne faiblesse,
Un vieux péché.

GERCOUR.

Tant mieux.

FLORVILLE.

Ne savez-vous pas bien
Que Julie a mon cœur en échange du sien.

GERCOUR.

Nous verrons.

FLORVILLE.

D'aujourd'hui ma réforme est entière.

GERCOUR, à Valsain.

C'était, à vous en croire, une jeune ouvrière,
Valsain?

FLORVILLE, l'interrompant.

C'est cela même; eh! oui, c'est un enfant.

GERCOUR, riant.

La rencontre est unique.

Digitized by Google

FLORVILLE.

Oh! rien n'est plus plaisant.

GERCOUR, fesant un pas vers le paravent.

J'aurais pourtant voulu la voir et la connaître.

FLORVILLE, l'arrêtant.

Quand je suis généreux, tout le monde doit l'être.
Imitez-moi.

(Il lui fait signe de sortir.)

VALSAIN, à part.

Mon frère, en honneur, est charmant.

FLORVILLE.

Sortons.

GERCOUR.

Oui; descendons dans mon appartement
Ma femme...

FLORVILLE.

Elle est sans doute encore chez Mélise.
Qu'y ferions-nous? montez chez moi, que je vous lise
Un superbe projet de réformation
Qu'on a fait, je suppose, à mon intention.
J'en ignore l'auteur, mais son plan est fort sage;
J'en ai déjà bien lu...

GERCOUR.

La moitié?

FLORVILLE.

D'une page.
Mais je le finirai, je m'en fais un devoir.

Digitized by Google

GERCOUR.

Remettons à demain.

FLORVILLE.

Non, je le rends ce soir;
Et je veux l'achever.

GERCOUR.

Soit. Je veux bien vous suivre.

(A Valsain.)

D'un témoin importun, Valsain, je vous délivre. (*)

(Il sort avec Florville.)

SCÈNE XII.

MADAME GERCOUR, VALSAIN.

VALSAIN, ouvrant le paravent.

Nous sommes seuls, Madame.

MADAME GERCOUR, sortant de derrière le paravent, et respirant à peine.

O ciel! quelle surprise!

VALSAIN.

Rassurez-vous.

MADAME GERCOUR.

Combien je me suis compromise!

(*) Il manque ici deux vers masculins.

Digitized by Google

VALSAIN.

Votre époux ne sait rien.

MADAME GERCOUR.

Il le saura.

VALSAIN.

Comment,
Lorsque je vous adore et vous fais le serment?...

MADAME GERCOUR.

Conservez-vous l'espoir de me séduire encore?

VALSAIN.

Non. Mais pour votre honneur, que votre époux ignore...

MADAME GERCOUR.

Malheureux! Son repos m'en fait seul un devoir.

VALSAIN, la laissant sortir.

Votre indiscrétion ferait son désespoir.

SCÈNE XIII.

VALSAIN.

A peine je respire, et quand je considère
A quel affreux danger je viens de me soustraire...
Quelle terrible école! heureusement pour moi
Que son propre intérêt, l'honneur lui fait la loi
De garder sur ceci le plus profond silence.
Puis n'aurait-elle pas à craindre la vengeance
(Reprenant de la confiance.)
De son époux! C'est moi, dans cette occasion,

Digitized by Google

Qui tiens entre mes mains sa réputation ;
Et c'est elle, elle-même, oui, grâce à sa folie,
Qui pressera Gercour de m'accorder Julie.
Allons, et prévenant l'effet du repentir,
Gardons de lui laisser le tems de réfléchir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

(Le même salon qu'au premier acte.)

SCÈNE I.

MADAME GERCOUR, seule.

Cet aveu peut me nuire et faire mon malheur.
N'importe, à mon époux il faut ouvrir mon cœur :
Il faut que de mes torts sa bonté soit instruite...
Ignorance du monde, où m'avez-vous conduite !...

SCÈNE II.

MADAME GERCOUR, JULIE.

JULIE.

Madame, qu'avez-vous ? vous répandez des pleurs.

MADAME GERCOUR.

Ah ! les hommes sont tous d'infâmes séducteurs,
Ma chère ; gardez-vous de tomber dans leurs piéges.
Vous ne connaissez pas leurs perfides manéges.
Ils commencent d'abord, les lâches ! les cruels !
Par flatter tous nos goûts et les plus criminels.
Ainsi de nos époux ils nous ôtent l'estime,

Digitized by Google

L'amour, et ce besoin de confiance intime,
Cette douce union des intérêts du cœur,
Sans lesquels ils nous font renoncer au bonheur.
Il n'est qu'un pas de-là pour nous pousser au crime.
Notre appui naturel écarté, dans l'abîme
Il leur est trop aisé de nous précipiter;
Et souvent pour la vie il nous faut y rester.

JULIE.

Vous m'effrayez, Madame.

MADAME GERCOUR.

Un monstre abominable...
Ah! qu'aisément, Julie, on peut être coupable!
Croyez-moi, que toujours votre meilleur ami
Soit votre époux. On vient.

SCÈNE III.

VALSAIN, MADAME GERCOUR, JULIE.

MADAME GERCOUR.

Quoi! c'est encore lui (*)!
Fuyons-le.

(Elle sort avec Julie.)

VALSAIN.

Demeurez, Madame...

(*) Il manque ici deux vers féminins et un masculin.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

VALSAIN.

Elle me fuit.
De sa frayeur encore elle n'est pas remise.
Elle n'aura pas eu sans doute la sottise
D'aller dire à Gercour... Mais Julie était là.
Toutes deux me paraissaient confuses. Me voilà
Dans un bel embarras. J'ai fait ma cour à l'une
Afin d'épouser l'autre, ou plutôt sa fortune.
Mes projets ne vont pas au gré de mon désir.
Tôt ou tard à la fin je crains de me trahir.
Ma réputation à conserver exige
Tant de détours divers, à tant de soins m'oblige...

SCÈNE V.

VALSAIN, SUDMER, MARTON.

VALSAIN, apercevant Sudmer conduit par Marton.

Ciel! ne serait-ce pas mon vieillard de tantôt?
Où vient-il me trouver? Restons, puisqu'il le faut.

SUDMER.

Mille pardons, Monsieur, si je vous importune;
Il en faut accuser ma mauvaise fortune.
Je suis déjà venu.

VALSAIN.

Je n'avais pas le tems...

Digitized by Google

J'avais du monde alors... ce cruel contre-tems...
Vous êtes ?...

SUDMER.

Lisimon, parent de votre mère.
Et j'étais fort aimé de monsieur votre père.

VALSAIN.

Marton, donnez un siége à monsieur Lisimon.

(Marton approche un siége et sort.)

SCÈNE VI.

VALSAIN, SUDMER.

SUDMER.

Monsieur, je puis fort bien parler debout.

VALSAIN.

Non, non.
Je ne souffrirai pas qu'un parent de ma mère...

SUDMER, à part.

Plus cérémonieux, mais moins franc que son frère.

VALSAIN.

Vous avez en effet quelques-uns de ses traits..
Étiez-vous à ma mère allié de fort près?

SUDMER.

Mon oncle était son père.

VALSAIN.

Eh mais! cette alliance..!

Digitized by Google

Je suis charmé de faire avec vous connaissance.

SUDMER.

Un grand malheur...

VALSAIN.

Qui, vous! Tout homme malheureux
A des droits au crédit...

SUDMER.

L'hiver est rigoureux.
Le crédit est si lent, ma misère si grande,
Que toute ma famille à vous se recommande.

VALSAIN.

Eh mais! votre famille est la mienne, je doi...

SUDMER.

Si vos bienfaits, Monsieur, pouvaient...

VALSAIN.

Appelez-moi
Votre cousin.

SUDMER.

Qui, moi!

VALSAIN.

Votre cousin, vous dis-je.

SUDMER.

Ah! cette liberté...

VALSAIN.

Me plaît, et je l'exige.
Quoi! parce que je tiens un état plus brillant,
Je rougirais d'avoir eu vous un bon parent?

Digitized by Google

Ah! ne vous laissez pas tromper à l'apparence,
Le luxe est rarement une preuve d'aisance.
Nous payons en tribut à la société
Un vain extérieur, un éclat emprunté.
Vous le dirai-je enfin? votre cousin lui-même
Se trouve en ce moment dans un besoin extrême.

SUDMER.

Si votre oncle Sudmer était du moins ici,
Je pourrais me flatter de l'avoir pour ami.

VALSAIN.

Je le désirerais. Il est riche, et je pense
Qu'il viendrait au secours d'une honnête indigence.
Ne pouvant vous servir autrement aujourd'hui,
Vous ne manqueriez pas d'avocat près de lui.

SUDMER.

Cependant je croyais que, par sa bienfesance,
Vous pouviez me donner du moins quelque assistance.

VALSAIN

Voilà ce qui vous trompe. Ah! mon cher Lisimon,
L'avarice a partout répandu son poison.
Le bruit court que je dois beaucoup à ses largesses;
Mais si je n'avais eu jamais d'autres richesses,
Aurais-je eu si souvent le plaisir d'obliger?

SUDMER.

On disait que depuis qu'il est chez l'étranger,
Vous en aviez reçu...

VALSAIN.

Mille et mille promesses.

Digitized by Google

SUDMER.

Non, non, de bons billets.

VALSAIN.

Si vous parlez d'espèces,
Sa conduite envers moi ne lui fait pas d'honneur.
Mais dans peu, nous aurons peut être le malheur
(Et ce serait pour vous un bonheur véritable)
De perdre pour jamais cet oncle respectable.

SUDMER.

Comment donc?

VALSAIN.

Le climat très-mal sain, m'écrit-on,
A très-fort dérangé sa constitution.
D'ailleurs, ayant du tems accumulé l'injure,
Il doit payer bientôt sa dette à la nature.
Et moi, qui suis pour lui plus un fils qu'un neveu,
Pour vous combler de biens, j'espère que dans peu...

SUDMER.

Dans peu! mais cependant...

VALSAIN.

Oui, oui, prenez courage.

SUDMER.

Nous sommes tous les deux à peu près du même âge.

VALSAIN.

Il est plus vieux que vous.

SUDMER.

Il n'a pas soixante ans,

Digitized by Google

Et je pourrais attendre encore fort long-tems.

VALSAIN.

Vous voudriez sa mort aujourd'hui, tout à l'heure.

SUDMER.

Vous me connaissez mal. Qui, moi! vouloir qu'il meure!
Et d'ailleurs que feraient mes vœux à son destin?
Et de corps et d'esprit on sait qu'il est bien sain.

VALSAIN, un peu impatienté.

Faut-il vous répéter mille fois le contraire!
Le fils de son gérant, par le dernier corsaire,
Nous mande que ses traits sont changés à tel point
Que même ses parens ne le remettent point.

SUDMER.

Quoi! même ses parens!... Et cela vous prépare
Sans doute des chagrins?

VALSAIN.

Les plus vifs... Un avare,
Convenez-en pourtant, n'est bon qu'après sa mort.
L'héritier bienfesant court au cher coffre-fort
Avec empressement, l'ouvre, et sur l'indigence
Fait par mille canaux refluer l'abondance.
Une fois possesseur du fortuné trésor,
Croyez...

SUDMER, à part.

(Haut.

Le scélérat! Monsieur...

VALSAIN.

Eh bien, encor?

Digitized by Google

Dites donc mon cousin.

SUDMER.

Ah!

VALSAIN.

Vous pouvez me croire,
De vous nommer ainsi je me fais une gloire.
L'homme qui voit le pauvre accablé de malheurs,
Et ne peut lui donner que d'inutiles pleurs,
Est, surtout quand ils sont unis par la nature,
Des deux le plus à plaindre. En honneur, je vous jure,
Vous m'avez affecté jusques au fond du cœur:
Peut-être plus que vous je sens votre malheur.

(Le reconduisant.)

Adieu, cher Lisimon, comptez sur mes services!
Je suis entièrement à vous.

SUDMER, à part.

Que d'artifices!

(Haut.)

Quel que soit le malheur de ma position,
Je suis reconnaissant de votre intention.

VALSAIN.

J'espère bien dans peu faire votre fortune..

(Sudmer sort.)

SCÈNE VII.

VALSAIN.

La bonne renommée est souvent importune.
Sitôt que l'on vous croit sensible, généreux....

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

VALSAIN, MARTON.

MARTON.

Monsieur, vous allez être au comble de vos vœux;
Votre oncle est de retour.

VALSAIN, à part.

Ciel!

(Haut.)

Ma reconnaissance,
Pour éclater l'attend avec impatience.
Je vais...

MARTON.

Il va venir lui-même.

SCÈNE IX.

VALSAIN, seul.

Sur ses pas,
Si madame Gercour... Cela ne se peut pas.
Puis mon oncle est garçon : ce petit stratagème,
Le premier, j'en suis sûr, il en rirait lui-même.
Je ne dois de le craindre avoir nulle raison.

Digitized by Google

SCÈNE X.

VALSAIN; SUDMER, toujours pris pour Lisimon,

VALSAIN, impatienté de le revoir.

Eh quoi! c'est encor vous! mais, mon cher Lisimon,
Je vous ai déjà dit qu'il était inutile...

SUDMER.

On m'a dit avoir vu votre oncle dans la ville,
Monsieur; et je venais vous prier aujourd'hui
De vouloir me servir d'avocat près de lui.

VALSAIN, vivement, et voulant le reconduire.

C'est mon intention de remplir ma promesse,
Et vous n'en doutez pas; mais, je vous le confesse,
Je crois qu'il serait mieux, avant de vous montrer,
Que sur tous vos besoins je pusse l'éclairer.
Il est sensible et bon. Je vous réponds d'avance
Que je....

SUDMER.

Mais paraissant moi-même en sa présence,
Ma situation ne ferait qu'ajouter
A ce que la pitié peut pour moi vous dicter.

VALSAIN.

Sortez, si vous voulez que pour vous je m'emploie.

SUDMER.

Très-positivement il faut que je le voie.

VALSAIN, avec colère.

Très-positivement vous ne le verrez pas.

Digitized by Google

(Il appelle.)

Lafleur !

SCÈNE XI.

VALSAIN, FLORVILLE, SUDMER.

FLORVILLE.

Eh ! qui peut donc causer tant de débats ?
(A Sudmer.) (à Valsain.)
Pourquoi se quereller ? Quoi ! c'est vous ! Ah ! mon frère !
Ne le rudoyez pas ; je l'aime et le révère.
Si vous avez besoin d'emprunter de l'argent,
Vous paîrez l'intérêt....

SUDMER.

Plus de mille pour cent.

FLORVILLE, à Valsain.

Vous voyez : ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre,

VALSAIN.

J'attends ici mon oncle.

FLORVILLE.

Oui, l'on vient de m'apprendre
Qu'il était arrivé. J'accours en ce moment....

VALSAIN.

Et monsieur Lisimon s'obstine insolemment...

FLORVILLE.

Qui ?

Digitized by Google

VALSAIN, montrant Sudmer.

Monsieur que voilà.

FLORVILLE.

Je ne puis vous comprendre.

VALSAIN.

Cet homme est Lisimon.

FLORVILLE.

Cet homme est Alexandre.

VALSAIN.

Cet homme, je vous dis, s'appelle Lisimon.

FLORVILLE.

Je vous dis qu'il s'appèlle Alexandre.

VALSAIN.

Non, non.
C'est un de nos cousins, un parent de ma mère.

FLORVILLE.

C'est un juif.

VALSAIN.

(A Sudmer.)

Ah! je vois ce que c'est. Téméraire!
Vous veniez m'abuser ici sous un faux nom,
Et mettre mon bon cœur à contribution.
Sortez, éloignez-vous, faussaire abominable.

FLORVILLE, à Sudmer.

Alexandre, mon cher, allons, soyez traitable.
Je conviens qu'avec moi vous avez bien agi;
Mais sans délai, pourtant, il faut sortir d'ici.

Digitized by Google

VALSAIN.

Votre douceur, mon frère, à rester l'encourage.

FLORVILLE.

Vous nous perdez, vous dis-je, en restant davantage.
Mon oncle quelque temps doit encore ignorer...

VALSAIN, en colère.

Si vous ne voulez pas, mon cher, vous retirer,
Redoutez mon courroux : je ne suis plus le maître....

FLORVILLE, avec douceur.

Allons, retirez-vous.

VALSAIN, avec fureur.

Retire-toi donc, traître !

(Tous deux le poursuivent dehors.)

SCÈNE XII.

FLORVILLE, GERCOUR, SUDMER, VALSAIN.

GERCOUR.

Restez, mon cher Sudmer.

VALSAIN.

Sudmer !

FLORVILLE.

Mon oncle !

VALSAIN.

O ciel !

Je suis perdu.

Digitized by Google

FLORVILLE.

Le tour est-il assez cruel?

SUDMER, quittant son déguisement, et se fesant reconnaître.

Ah! çà, Messieurs, pardon si je vous importune.
Avant de partager avec vous ma fortune,
Sous des noms supposés vous restant inconnu,
J'ai voulu vous connaître, et j'y suis parvenu.
Grâce au ciel, mes bienfaits, dont je fus trop prodigue,
N'alimenteront plus le mensonge, l'intrigue,
L'avarice, l'usure, et l'adultère affreux.

(A Valsain.)

Vous m'avez entendu?

VALSAIN.

Mon oncle!

SUDMER.

Malheureux!
Oseras-tu nier?...

VALSAIN.

Toute action infâme!...
Qui, moi! de mon ami, moi, corrompre la femme!
Je serais à ce point un détestable ingrat,
Un sacrilége, un traître, un monstre, un scélérat!

SUDMER.

Tu t'accuses toi-même en voulant te défendre.

FLORVILLE, à part.

Je n'ai pourtant rien dit. Je ne peux pas comprendre....

GERCOUR.

(Allant ouvrir la porte du fond.)

Finissons ces débats. Mesdames, paraissez.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

MARTON, JULIE, FLORVILLE, MADAME GERCOUR, GERÇOUR, SUDMER, VALSAIN.

VALSAIN, à part, et confondu.

Juste ciel!

GERCOUR, montrant Valsain à Sudmer.

(A Valsain.)

Vous voyez. Eh quoi! vous pâlissez.

VALSAIN, apercevant Julie, à part.

Toutes deux!

MADAME GERCOUR.

Notre aspect suffit pour vous confondre.

VALSAIN.

Moi!

MADAME GERCOUR.

Vous. Épargnez-vous la peine de répondre.

VALSAIN, à part.

(Haut.)

Remettons-nous un peu. Mon frère ici présent
Peut vous dire....

SUDMER.

Je sais qu'il est fort complaisant,
Votre frère; son cœur, avec beaucoup de vices,
Sait dans l'occasion rendre de bons offices.
Mais comment osez-vous implorer son appui,
Le regarder en face?

Digitized by Google

VALSAIN.

Eh! pourquoi non?

SUDMER.

Celui
Dont vous avez causé la ruine totale.

VALSAIN.

De mon frère chéri! moi! quelle ame infernale?

FLORVILLE.

Pour celui là, mon oncle, oh! non, assurément.
Il n'est pas généreux, j'en conviens franchement;
Mais jamais avec lui je n'ai fait nulle affaire.

SUDMER.

Avec lui, je le crois; mais avec ce corsaire,
Ce juif, cet Alexandre enfin, son prête-nom.

FLORVILLE.

Alexandre! c'est lui qui de cette maison
M'a fait avoir, je crois, trente-deux mille livres.

SUDMER.

Elle en valait deux cent pour le moins. Et vos livres?...
Et votre argenterie? où croyez-vous que soit
Tout cela?

FLORVILLE.

Chez l'orfèvre et le libraire.

SUDMER.

Soit.
Mais ce même Alexandre est venu tout-à-l'heure
Me trouver chez Marton.

Digitized by Google

FLORVILLE.

Chez ?...

SUDMER.

C'était ma demeure,
Messieurs, grâces à vous; il m'a fait l'humble aveu
Qu'il n'était que l'agent de mon sage neveu....

VALSAIN, à part.

Le traître!

SUDMER, tirant des papiers de sa poche.

Et m'a laissé, pour preuves positives,
Ces billets, ces contrats, ces notes instructives,
Dont le traître venait à l'instant de l'armer
Pour poursuivre son frère, et le faire enfermer.

FLORVILLE.

Ne croyez pas cela mon cher oncle. Je gage....

SUDMER.

Oh! vous ne savez pas tout ce que peut un sage.
Comme tous ces contrats sont faits sous seings privés,
Comme ils sont bien à moi, les ayant bien payés....

FLORVILLE, avec joie.

Vous les avez payés?

VALSAIN, à part.

O Ciel! qu'en va-t-il faire?

SUDMER, tenant les papiers, et prêt à les déchirer.

De mon autorité....

VALSAIN, voulant les lui arracher.

Quoi! mon oncle.... j'espère....
Vous permettriez-vous?..

Digitized by Google

SUDMER, les déchirant.

Je les annule ici.

VALSAIN.

Ah ! je suis ruiné !

SUDMER.

Tant mieux.

GERCOUR.

Oui, Dieu merci.

SUDMER, à Valsain.

Malheureux ! voilà donc ta sagesse profonde ?
C'est ainsi qu'on se fait estimer dans le monde !
De grands mots, des vertus le grave extérieur,
Et la corruption cachée au fond du cœur.
A mes yeux désormais garde-toi de paraître ;
Dans l'oncle qui t'aimait avant de te connaître,
Sache que tu n'as plus de parent, ni d'ami.

FLORVILLE, à part.

Si la vertu par eux est maltraitée ainsi,
Malheureux que je suis, à quoi dois-je m'attendre ?

VALSAIN.

Mon oncle, dans mon cœur si vous pouviez descendre....

SUDMER, avec force.

Sors.

VALSAIN.

Puisque je ne puis détruire votre erreur,
L'avenir me rendra mes droits sur votre cœur.

(Avec beaucoup d'emphase.)

Tout homme faible assez pour croire à l'apparence....

Digitized by Google

SUDMER.

De la morale encor !

VALSAIN.

C'est ma seule vengeance.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MARTON, JULIE, FLORVILLE, SUDMER, MADAME GERCOUR, GERCOUR.

SUDMER, se retournant vers Florville.

Quant à ce libertin....

FLORVILLE.

C'est à présent mon tour..

GERCOUR.

Je vous réponds de lui.

MARTON.

Vous le verrez un jour....

SUDMER.

Eh quoi ! regardez-vous comme une peccadille,
La vente....

FLORVILLE.

Chut ! ce sont des secrets de famille.
Oui, mes aïeux sans doute auraient le droit... mes torts
Sont graves, il est vrai, mais pour ceux qui sont morts...

SUDMER.

(A part.)

Vous riez ? Et moi-même il faut bien que j'en rie.

Digitized by Google

(Haut.)

Quoi, vous osez en faire une plaisanterie !

FLORVILLE.

Je vous jure, mon oncle, et c'est du fond du cœur,
Que, si je ne suis point accablé de douleur
En pensant aux excès de ma longue folie,
C'est qu'en votre présence, en celle de Julie,
Mon cœur reconnaissant, ne songeant qu'à jouir,
Est, lorsque je vous vois, tout entier au plaisir.

(Il saute au cou de Sudmer et l'embrasse.)

SUDMER.

Florville, c'est assez. Donne-moi ta main, donne.

(Montrant son cœur.)

Quand on a cela bon, le reste se pardonne.

FLORVILLE.

Mon frère....

SUDMER.

Taisez-vous; qu'on ne m'en parle plus.

FLORVILLE.

Je....

SUDMER.

Vous faites pour lui des efforts superflus.

FLORVILLE.

Il se corrigera.

SUDMER.

Non.

FLORVILLE.

Croyez....

Digitized by Google

SUDMER.

Non, vous dis-je.

FLORVILLE.

Il est jeune. A son âge encore on se corrige.

SUDMER.

Le méchant quelquefois, l'hypocrite jamais.
Tout mon bien est à vous.

FLORVILLE.

Reprenez vos bienfaits;
Je ne puis accepter.

SUDMER.

Quoi! ce que je vous donne?
Je n'ai jamais volé ni l'état, ni personne;
Prenez garde à cela; ma fortune est à moi.

GERCOUR.

J'approuve ses motifs; et puis d'ailleurs, la loi....

SUDMER.

Je me soumets toujours aux lois de ma patrie.
Eh bien! l'autre moitié, je la donne à Julie.
(A Gercour, en montrant Florville.)
Mon ami, croyez-vous qu'elle veuille de lui?

GERCOUR.

J'en suis sûr.

SUDMER.

Bon, tant mieux. Signons donc aujourd'hui
(A Julie.) (A Gercour.)
Donation, contrat. Ma nièce! Elle balance.

FLORVILLE, à Julie.

Mademoiselle! Eh quoi! vous gardez le silence?

GERCOUR.

N'est-ce pas là parler?

Digitized by Google

SUDMER.

Bien dit.

JULIE, à Marton.

Chère Marton!

MARTON.

Vous avais-je trompée? il est sensible et bon.

JULIE, à Florville.

Mais je n'accepte pas le bien de votre frère.

FLORVILLE.

Oh! non, vous n'en serez que la dépositaire.

SUDMER.

Tout comme il vous plaira faites votre devoir;
Mais, je vous en préviens, je n'en veux rien savoir.

MARTON, avec emphase, et copiant Valsain.

L'homme qui se repent des erreurs de sa vie....

GERCOUR.

Ne moralise pas, Marton, je t'en supplie,
Ou je me méfirai de toi dorénavant.

SUDMER.

Bien. Mais n'abusons pas de ce raisonnement.
Soit en bien, soit en mal, mon ami, la prudence
Dit qu'il faut rarement juger sur l'apparence.

FIN DU TARTUFFE DE MŒURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

MARIAGE SECRET,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR DESFAUCHERETS,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 10 mars 1786.

... Ne songez qu'au plaisir.
Madame DE VOLMARE, dernier vers du premier acte.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR DESFAUCHERETS.

Un procureur au parlement fut le père de Jean-Louis Brousse-Desfaucherets, qui vint au monde en 1742. Il se trouva de bonne heure maître d'une jolie fortune.

En entrant dans la carrière littéraire, il commença par se faire une certaine quantité d'ennemis par la liberté tranchante et caustique avec laquelle il jugeait les pièces des auteurs dramatiques, et sa première comédie fut sifflée. Cela ne le découragea point : il continua de plaisanter et de faire des pièces, et son *Mariage secret* eut enfin les plus brillans succès. C'est la seule et l'unique de ses pièces qui soit restée au répertoire : elle est pleine d'esprit et de gaîté (*).

Nota. Il règne une opinion assez étrange relativement à cette comédie : beaucoup de personnes l'attribuent à un illustre personnage à qui sa situation a toujours imposé le devoir de l'incognito littéraire, et qui, si l'on en croit un certain bruit, serait l'auteur de plusieurs autres ou-

Digitized by Google

Desfaucherets a donné *les Dangers de la présomption*, en 1798. *L'Avare, cru bienfesant*, en 1784. Ce fut son début, et on le siffla à outrance. *Le Portrait*, comédie en un acte et en vers, en 1786. *La Double clef*, parade en deux actes. *L'Astronome*, opéra, en 1799. *La Punition*, autre opéra, en 1799. *La Pièce en répétition*, comédie. *Arioste, gouverneur*, vaudeville, en 1800. Il composa ces deux dernières pièces en commun avec M. Roger, son ami. On a trouvé dans ses papiers plusieurs ouvrages qu'il n'avait pas mis au jour. *L'Ennemi de soi-même*, comédie en cinq actes; et *les Deux Soubrettes*, en trois actes. Il a eu part au *Portrait de Fielding*, vaudeville en un acte, en société avec MM. Ségur et Desprez.

Il fut élu lieutenant de maire au bureau des établissemens publics en 1789, et en 1791 membre du directoire du département, place dont il fut expulsé sous le règne de la terreur. Il rentra par la suite dans cette même administration en qualité de chef de bureau, puis devint administrateur des hospices civils. Il

---

vrages. Si cela était vrai il aurait un titre de plus à la célébrité; mais que deviendrait la réputation dramatique de Desfaucherets qui n'aurait alors rien qui fût resté au théâtre ?

Digitized by Google

était censeur au ministère de la police, lorsqu'il mourut d'une maladie de langueur, le 18 février 1808, sans avoir jamais eu de femme ni d'enfans.

Desfaucherets avait une tête bien organisée, qui alliait l'esprit des affaires avec la culture des lettres. Son écrit, intitulé : *Compte rendu concernant l'administration de Paris* en est une preuve. Il fut d'ailleurs administrateur intègre et éclairé.

Comme auteur dramatique, on ne peut lui reconnaître le talent d'observateur qui est nécessaire pour traiter la comédie de caractère : on ne joue plus absolument de lui aujourd'hui que son *Mariage Secret*, charmante pièce, il est vrai ; aussi est-elle l'unique qui fasse vivre son nom. On y reconnaît une entente parfaite de la scène ; l'intrigue en est conduite avec beaucoup d'art, et les ressorts en sont bien imaginés.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve dans ses autres pièces des traits de satire ingénieux et des plaisanteries de bon goût, mais il faut aller les chercher dans un amas de choses insipides. D'ailleurs toutes ses pièces pèchent par un plan défectueux.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. DE BESSONCOUR.
PERMAVILLE.
MERVAL.
LE CHEVALIER DISTELLE.
WILLIAMS, jockey.
ÉMILIE.
MADAME DE VOLMARE.

La scène est dans le château de M. de Bessoncour.

NOTA. Pour la facilité de ceux qui voudraient s'amuser de la représentation de cette pièce, on a suivi un usage établi. Dans le titre de chaque scène, les acteurs sont placés comme ils doivent l'être, en observant que le premier nommé est toujours à la gauche du spectateur, et les autres ainsi de suite.

Digitized by Google

LE

MARIAGE SECRET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon, où répondent plusieurs appartemens.

SCÈNE I.

ÉMILIE, MADAME DE VOLMARE.

MADAME DE VOLMARE.

Peut-on, comme un enfant, se dépiter ainsi ?

ÉMILIE.

Eh bien, oui, laissez-moi.

MADAME DE VOLMARE.

Vous me boudez aussi ?

ÉMILIE.

J'ai besoin d'être seule.

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Eh! non, mon Émilie,
Vous avez besoin d'être avec moi.

ÉMILIE.

Je vous prie....

MADAME DE VOLMARE.

Soyez heureuse et calme, et je vous obéis.
Le bonheur aisément peut se passer d'amis;
Mais un profond chagrin trouble en secret votre ame:
Ce moment m'appartient, et mon cœur le réclame.

ÉMILIE.

Toujours la même.

MADAME DE VOLMARE.

Oh! oui, toujours; vous aimant bien;
Mais quittez cet air sombre et ce triste maintien.
Trouve-t-on dans ses pleurs un remède à ses peines?
Les vôtres aujourd'hui sont d'ailleurs....

ÉMILIE.

Très-certaines.

MADAME DE VOLMARE.

Et très-promptes surtout. Le plaisir, ce matin,
Répandait son éclat sur votre front serein;
Prêtant à vos discours un charme plus aimable,
La gaîté vous conduit, et vous anime à table.
Enchanté du bonheur qu'il croit fixé chez lui,
Notre oncle, de la ville exagérant l'ennui,
Veut prendre, cet hiver, son château pour asile;
L'officieux Merval et l'adroit Permaville,

Digitized by Google

De ses moindres désirs louangeurs aguerris,
A ce nouveau projet répondent à grands cris.
Vous gardez le silence, et sur votre visage
De degrés en degrés se répand un nuage.

ÉMILIE.

Vous l'avez vu, cruelle!

MADAME DE VOLMARE.

Et j'ai servi vos vœux.

ÉMILIE.

En louant ce projet cent fois encor plus qu'eux;
C'est fort bien.

MADAME DE VOLMARE.

C'est le mieux dans la place où nous sommes;
Ce sont de grands enfans que la plupart des hommes.
Obstiné s'il combat, dégoûté s'il obtient,
Ma chère, qui peut tout, ne veut bientôt plus rien.
Mais, parlons vrai; sensible, et dans l'âge où vous êtes,
Paris n'entre pour rien dans vos douleurs secrètes?
On ne me trompe pas: l'ennui rend sérieux;
Les pleurs viennent du cœur, et j'en vois dans vos yeux.

ÉMILIE, troublée.

Moi? point.

MADAME DE VOLMARE.

De les cacher, allons, soyez moins vaine;
Offensez l'amitié, redoublez votre peine,
Beau calcul! pour nous deux faites-en un moins faux.
Mettez, à m'avouer la cause de vos maux,
Le courage qu'ici vous mettez à les feindre;
L'effort sera plus doux, et l'effet moins à craindre.

Digitized by Google

Contre votre chagrin alors nous serons deux,
Et, souffrant beaucoup moins, nous agirons bien mieux.

ÉMILIE.

Non, non; c'est sans espoir.

MADAME DE VOLMARE.

Propos de la tristesse;
Elle est comme la peur, elle accroît la faiblesse.
Parions qu'un seul mot, dans votre sort affreux,
De ce triste destin fait un état heureux....

ÉMILIE.

Mais, oui.

MADAME DE VOLMARE.

Je vous entends : au sein de cette ville,
Dont notre oncle aujourd'hui pour l'hiver nous exile,
Est un homme sensible, aimable, doux, charmant;
Enfin, ce qu'en un mot on appelle un amant....
Vous détournez les yeux! N'est-ce pas, je devine?

ÉMILIE.

A-peu-près.

MADAME DE VOLMARE.

En quoi donc, me trompé-je, cousine?

ÉMILIE.

Ce n'est pas un amant.

MADAME DE VOLMARE.

Eh! quoi?

ÉMILIE.

C'est un mari.

MADAME DE VOLMARE.

C'était un peu trop fort à deviner aussi.

Digitized by Google

Comment! sans nul aveu! sans le dire à personne!

ÉMILIE.

Mon silence, avec vous, vous blesse et vous étonne....

MADAME DE VOLMARE.

Parlons de vos tourmens; vos torts viendront après.

ÉMILIE.

De mon premier mari les désordres secrets
De mon oncle jadis excitèrent la haine;
Liée à son destin j'en partageai la peine;
Et bientôt l'infortune où me plongea sa mort,
Au loin, dans un couvent, fixa long-tems mon sort.
Là, par tous les moyens qu'un vrai regret suggère,
Je cherchais, veuve et libre, à fléchir la colère
De l'homme qui lui seul pouvait calmer mes maux;
L'amour dans mon désert m'en forgea de nouveaux,
Il m'offrit des mortels le plus vrai, le plus tendre....
Des feux que j'inspirais je ne pus me défendre;
Mais, notre peu de biens, le besoin de l'aveu
D'un oncle encor aigri contre un premier neveu,
Sur l'hymen qu'il m'offrit, soutinrent mon courage.
Enfin....

MADAME DE VOLMARE.

L'amour parla: je connais son langage.

ÉMILIE.

Au-delà de la mer l'ordre du souverain
Envoyait tout son corps. Pour exiger ma main,
Il me peint ses malheurs, et sa crainte, et sa flamme;
Tout l'orgueil dont ce titre échauffera son ame:
En vain, balbutiant quelques refus légers,

Digitized by Google

Je veux de ce projet lui montrer les dangers ;
Ses pleurs....

MADAME DE VOLMARE.

Au fait, que peut la raison la meilleure,
Au moment d'un départ, contre un amant qui pleure ?

ÉMILIE.

Oh ! vraiment la raison, elle était bien pour moi,
Mais l'amour était contre.

MADAME DE VOLMARE.

Il reçut votre foi ?

ÉMILIE.

Avec tout le secret que demandait ma crainte,
Et pour que rien alors n'y pût porter atteinte,
Il sortit de l'autel pour suivre ses drapeaux.

MADAME DE VOLMARE.

Sans vous être revus ?

ÉMILIE.

A peine ses vaisseaux
L'éloignaient de nos ports . pardonnant mes offenses,
Vaincu par ses amis, le tems et mes instances,
Mon oncle, près de lui, m'appelle, sous la loi
Qu'aucun hymen jamais n'engagera ma foi
Pour sauver les chagrins que le premier lui donne.

MADAME DE VOLMARE.

Ah ! la précaution était alors bien bonne.

ÉMILIE.

J'attendais : ce matin, une lettre m'instruit
Qu'en France, mon mari, par la paix reconduit,

Digitized by Google

Après quelques momens de séjour dans la terre
D'un parent riche et vieux, qui lui tient lieu de père,
Dans huit jours à Paris, doit être de retour :
Mon oncle à ce moment y revient à son tour.
J'entrevois le bonheur. Point du tout : pour l'année
Dans ce maudit château me voilà confinée,
Et tout espoir me fuit.

MADAME DE VOLMARE.

Il n'est donc pas connu?

ÉMILIE.

Lui? son nom même ici n'est jamais parvenu.

MADAME DE VOLMARE.

En ce cas, au plus tôt, cherchons à l'introduire.

ÉMILIE.

Je vous reconnais bien : trouvant sur tout à rire.

MADAME DE VOLMARE.

Non, vraiment, je veux voir mon petit cousin, moi :
Il doit être charmant.

ÉMILIE.

Vous me glacez d'effroi.
Vous voulez....

MADAME DE VOLMARE.

Quel obstacle?

ÉMILIE.

Il en est d'invincibles.

MADAME DE VOLMARE.

Pour une femme.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Ah! ciel!

MADAME DE VOLMARE.

Voilà nos gens sensibles :
Forts pour faire une faute et s'en désespérer,
Morts d'effroi, quand pour eux on veut la réparer.
Je veux qu'il vienne ici.

ÉMILIE.

Voyez ce qu'il m'en coûte.
Si mon oncle....

MADAME DE VOLMARE.

Vraiment, c'est bien sans qu'il s'en doute.

ÉMILIE.

Comment?

MADAME DE VOLMARE.

Par ses amis : n'est-ce pas leur devoir?

ÉMILIE.

Oh! ils le voudront bien?

MADAME DE VOLMARE.

Nous leur ferons vouloir.
Voilà le nôtre, à nous.

ÉMILIE.

Oui, monsieur Permaville
Qui, né jaloux de tout, et pour lui seul utile,
De mon oncle qu'il flatte et qu'il mène aujourd'hui,
Écarte ceux qu'il croit plus aimables que lui,
Qui de son tendre amour m'offrit cent fois l'hommage,
Dès que vous le voudrez, avec ardeur je gage,
Viendra dans le château présenter mon mari.

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Si je le voulais bien, cela serait ainsi :
Mais le tems presse, il faut un moyen plus rapide.

ÉMILIE.

Prenez monsieur Merval, maladroit, intrépide,
Qui sait tout, qui fait tout, et fait toujours tout mal.

MADAME DE VOLMARE.

Il agit, c'est assez, le reste m'est égal.

ÉMILIE.

Bavard.

MADAME DE VOLMARE.

Tant mieux : il dit ce qu'on veut.

ÉMILIE.

Imbécile.
Vous-même....

MADAME DE VOLMARE.

Je l'ai dit; mais il peut être utile.
Qu'importe? dans ce monde, avec tout homme, il faut
Estimer ce qu'il peut et jamais ce qu'il vaut.
Il vient, vous allez voir comme on traite une affaire.

ÉMILIE.

Madame de Volmare! ah! ciel! qu'allez-vous faire?

MADAME DE VOLMARE.

Votre bonheur, enfant.

(Elle l'embrasse.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

ÉMILIE, MADAME DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

J'arrive toujours bien.

MADAME DE VOLMARE.

C'est ce que nous disions.

MERVAL.

J'étais de l'entretien?

MADAME DE VOLMARE.

Nous parlions de vos soins ; surtout, de votre adresse.

MERVAL.

Chez moi, c'est habitude.

MADAME DE VOLMARE.

Ah ! ah !

MERVAL.

Dès ma jeunesse,
J'eus le goût d'être utile, et quand j'agis, d'abord
Je trouve le plus court et le mieux sans effort.
Aussi j'oblige avant qu'on le demande même :
Voilà pourquoi je vois que tout le monde m'aime.

ÉMILIE, à part.

C'est bien voir.

MADAME DE VOLMARE.

(Bas à Émilie.) (A Merval.)
Paix. Surtout monsieur de Bessoncour.

Digitized by Google

MERVAL.

Oh! lui, sans me vanter, me doit quelque retour.
Dès qu'il veut quelque chose, à toute heure il me trouve.
Je ne me défends pas du plaisir que j'éprouve;
Il a le cœur si bon!

MADAME DE VOLMARE.

L'esprit si doux!

MERVAL.

Charmant.
S'il se moque de moi, c'est toujours si gaîment.

MADAME DE VOLMARE.

Fait en tout pour le monde.

MERVAL.

Ah! bien mieux que personne,
Opulent, comme il est.

MADAME DE VOLMARE.

Aussi, ce qui m'étonne,
C'est qu'un cercle choisi, je suppose par vous,
Animant sa gaîté, multipliant ses goûts,
De plaisirs plus nombreux n'occupe pas sa vie.
Le spectacle, à mon gré, le plus digne d'envie,
C'est un vieillard aimable et chez lui caressé.

MERVAL.

Ce que vous dites-là, je l'ai toujours pensé.
Mais dit-on quelque chose? aussitôt Permaville
Du sarcasme, avec vous, prend le rire et le style;
Amenez-vous quelqu'un? il trouve à vos amis
Quelques défauts toujours pour n'être pas admis.
Pour peu qu'on ait d'esprit, sa rigueur est extrême;

Digitized by Google

C'est au point que j'ai craint quelquefois pour moi-même.

MADAME DE VOLMARE.

Pour vous, monsieur Merval! tout le monde aura peur.

MERVAL.

Il rend déjà votre oncle et farouche et grondeur.
Bientôt tout souffrira de son humeur chagrine.

MADAME DE VOLMARE.

Voit-on mieux que Monsieur ? vous trompais-je, cousine ?

MERVAL.

Il serait un moyen pour nous en garantir,
Si l'aimable Émilie y voulait consentir.

MADAME DE VOLMARE.

D'avoir recours à vous elle avait bien envie;
Mais elle est si timide.

ÉMILIE.

Achevez, je vous prie;
Que puis-je à tout ceci ?

MERVAL.

Quand on est comme vous,
Qu'on a le cœur sensible et des regards si doux,
L'ennui d'un long veuvage est lourd pour une femme.

ÉMILIE.

Que veut-il ?

MADAME DE VOLMARE.

Mais je crois qu'il a lu dans notre ame.

MERVAL.

Oh! je vois juste.

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Eh bien !

MERVAL.

En prenant un mari,
De vous et de votre oncle également chéri,
Vous reprenez l'empire ici.

MADAME DE VOLMARE.

C'est admirable !
Un mari !

MERVAL.

N'est-ce pas ? Il faut qu'il soit aimable,
Surtout vous aimant bien. N'en connaissiez-vous pas ?

ÉMILIE.

Mais j'entrevois encor de bien grands embarras.

MADAME DE VOLMARE.

Avec lui ? Vous voyez qu'il les fait disparaître.

MERVAL.

Tout d'un coup.

ÉMILIE.

Je sens bien, si cela pouvait être...

MERVAL.

Pouvait ! Épousez-moi, je vous réponds de tout.

ÉMILIE.

Comment !

MADAME DE VOLMARE.

Je n'entends pas.

Digitized by Google

MERVAL.

L'oncle a pour moi du goût.
Pour elle dès long-tems j'ai l'amour le plus tendre.

MADAME DE VOLMARE.

Ah! oui. Vous commencez à vous faire comprendre.

MERVAL.

Je l'épouse, et tous deux ramenant les plaisirs,
Exécutons le plan que tracaient vos désirs.

MADAME DE VOLMARE.

En y changeant pourtant quelque petite chose.

MERVAL.

Qu'à son gré librement de tout elle dispose.

ÉMILIE, bas à madame de Volmare.

Cousine, vous avez joliment réussi.

MERVAL.

Mais pourquoi réfléchir? Vous vouliez rendre ici
Tout le monde content! vous en voilà maîtresse.

MADAME DE VOLMARE.

Oh! c'est que nous songions à la défense expresse
Que mon oncle nous fit de suivre un autre choix.

MERVAL.

De peur qu'un étourdi ne vînt comme autrefois
Porter dans sa maison et le trouble et l'orage;
Mais, quand il apprendra que c'est un homme sage,
Qui fait tout ce qu'on veut, d'un esprit... enfin moi,
Il en sera charmé comme vous.

MADAME DE VOLMARE.

Je le croi.

Digitized by Google

MERVAL.

D'ailleurs, puisque c'est-là la peur qui vous agite,
De la faire cesser occupons-nous bien vite.

ÉMILIE.

Quoi donc encor?

MERVAL.

Je vais le trouver; finement
Je le pressentirai sur notre arrangement.

ÉMILIE.

Et non, c'est trop de soin.

MERVAL.

Je n'en saurais trop prendre;
Parbleu, je sens très-bien que c'est à moi de rendre
Notre projet facile, et j'y cours de ce pas.
Vous me connaissez bien; ne vous tourmentez pas.
De ce que j'aurai fait je viendrai vous instruire.

SCÈNE III.

ÉMILIE, MADAME DE VOLMARE.

MADAME DE VOLMARE, riant.

Fort bien.

ÉMILIE.

Vous en riez?

MADAME DE VOLMARE.

De quoi pourra-t-on rire?

Digitized by Google

ÉMILIE.

Prenez-le donc encor pour servir mon mari.

MADAME DE VOLMARE.

Mais est-on comme vous? Deux hommes sont ici,
Vous leur tournez la tête.

ÉMILIE.

Et vous, est-ce sagesse
De souffrir qu'à mon oncle un indiscret s'adresse?

MADAME DE VOLMARE.

Bon! n'avez-vous pas peur? pour le perdre aujourd'hui,
A qui pouvions-nous mieux nous adresser qu'à lui?
Puis à ce mot d'hymen, fâcheux dans notre bouche,
Il accoutumera son oreille farouche.
C'est toujours un pas fait; de ce premier effort
Nous aurons le profit, quand il aura le tort.

ÉMILIE.

Oui, vous avez toujours une manière heureuse
De voir tout.

MADAME DE VOLMARE.

Comme vous, une triste et fâcheuse,
Et tout n'en va pas moins.

ÉMILIE.

Mais j'entends approcher
Quelqu'un.

MADAME DE VOLMARE.

C'est un valet; il a l'air de chercher.

ÉMILIE.

Je ne le connais pas.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ÉMILIE, WILLIAMS en jockey anglais; MADAME DE VOLMARE.

MADAME DE VOLMARE.

Que voulez-vous?

WILLIAMS.

Un tame.

MADAME DE VOLMARE.

Eh! bien, en voilà deux.

WILLIAMS.

Je vois; mais sur mon ame,
Vous mettiez tiablement du trouble en mon esprit.
Celle que je viens pour, l'être, à ce qu'on m'a dit,
Avec des yeux bien beaux, une mine jolie.
A laquelle de vous m'adresser, je vous prie!

ÉMILIE.

Comment! il est galant.

MADAME DE VOLMARE.

Mais, enfin, dites-nous
Son nom?

WILLIAMS.

C'est Émilie.

MADAME DE VOLMARE.

Ah! cousine, c'est vous.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Eh bien! que voulez-vous?

WILLIAMS.

Matame, c'est un lettre,
Que mon maître à vous-même il m'a dit dé rémettre.

ÉMILIE.

Quel est-il?

WILLIAMS.

Moi, surtout défendu de nommer,
Lé lettre, il le dira.

(Émélie prend la lettre et se trouble.)

MADAME DE VOLMARE(*).

Qui peut vous alarmer?

ÉMILIE.

Ah! c'est de mon mari! qu'est-ce donc qu'il m'annonce?

MADAME DE VOLMARE.

Lisez vite.

WILLIAMS.

Monsieur, il voudrait lé réponse.

ÉMILIE.

Je vous la remettrai dans un petit moment.

WILLIAMS.

Ce Monsieur il attend fort mal patiemment.

ÉMILIE.

Ah! ma cousine!

(*) Émilie, madame de Volmare, Villiams.

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Eh bien?

ÉMILIE.

Jugez de ma tristesse....

(Elle lit.)

« Ma chère Émilie, n'ayant pas trouvé le parent que
» je comptais voir dans sa terre, je m'achemine vers Paris;
» me voilà au bout de l'avenue du château que vous ha-
» bitez: ma prudence m'y retient: et je dépêche mon
» postillon, qui est un homme sûr et adroit pour vous
» en informer. S'il était possible.... mes vœux sont peut-
» être insensés; mais songez que depuis un an je suis
» séparé de vous, et qu'on n'aima jamais comme j'aime
» ma chère et tendre Émilie. »

Il est à cinq cents pas.

MADAME DE VOLMARE.

Et nous avons sans cesse
Des amis pour nous suivre, et des yeux pour nous voir.
Vous vous perdez.

ÉMILIE.

Je vais le mettre au désespoir.

MADAME DE VOLMARE.

Calmez-le en écrivant. Surtout soyez bien tendre,
Cela trompe les maux. On pourrait nous surprendre,
Allez, je vais ici garder le postillon:
Si l'on vient, c'est pour moi qu'il est dans la maison.

ÉMILIE, en s'en allant.

Ciel! ne pouvoir qu'écrire!

Digitized by Google

SCÈNE V.

MADAME DE VOLMARE, WILLIAMS.

MADAME DE VOLMARE.

Après un an d'absence
Un époux.... un amant.... à si peu de distance ;
Et rester sans le voir.... Ah ! c'est un peu fâcheux...
Mais, qui s'opposerait ?... Ils se verraient bien mieux...
Le moyen est hardi... l'idée en est bouffonne....
Et tant mieux, les soupçons n'en viendront à personne...
Écoute, mon ami :

WILLIAMS.

Quoi ?

MADAME DE VOLMARE.

Ton maître est resté
Là-haut dans sa voiture ?

WILLIAMS.

Oh ! point : il s'est jeté
En arrivant dehors, puis grimpé lé montagne,
D'où mé montrer de loin cé maison dé campagne ;
Là marcher beaucoup fort et de gauche et de droit.

MADAME DE VOLMARE.

C'est toi qui le mène.

WILLIAMS.

YES.

MADAME DE VOLMARE.

On te dit fort adroit.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Dans les plus forts chemins, moi courir comme un tiable.

MADAME DE VOLMARE.

As-tu jamais versé ?

WILLIAMS.

Moi, Matame, incapable.

MADAME DE VOLMARE.

Tant pis. Adroitement, sans qu'on soupçonne rien,
Il faudrait renverser ta voiture, mais bien.

WILLIAMS.

Mon voiture adret'ment ?

MADAME DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Montame, il veut rire.

MADAME DE VOLMARE.

Non, non.

WILLIAMS.

N'entendre pas ce qu'Matame il veut dire.

MADAME DE VOLMARE, tirant sa bourse.

Je vais m'expliquer mieux. Tiens, ces vingt-cinq louis
Sont à toi, si tu fais tout ce que je te dis.

WILLIAMS.

Que Matame il répète, et je comprends, je perse.

MADAME DE VOLMARE.

Tu vas rendre à ton maître en toute diligence
La lettre qu'il attend ; et très-certainement

Digitized by Google

Il sera, de la lire, occupé seulement.
Tourmente tes chevaux, mène-les de manière
Qu'il vienne un accident qui jette tout par terre.
Sois plus adroit encor, brise une roue; enfin
Fais qu'il ne puisse plus poursuivre son chemin.
Tu le peux.

WILLIAMS.

Fort beaucoup; mais sait-il ça, mon maître?

MADAME DE VOLMARE.

Qu'il ne s'en doute pas.

WILLIAMS.

Il mé pattra.

MADAME DE VOLMARE.

Peut-être,
Même il le faudrait.

WILLIAMS.

Point.

MADAME DE VOLMARE.

Crois qu'il s'apaisera,
Et que lui-même après te récompensera.

WILLIAMS.

Lui, mé récompenser aussi?

MADAME DE VOLMARE.

Je te l'assure.
Enfin, veux-tu ma bourse?

WILLIAMS,

En jetant sa voiture?

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Brisant sa roue?

MADAME DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Mon maître il s'ra content?
Et les vingt-cinq louis sont à moi dans l'instant,
Vous dites, n'est-ce pas?

MADAME DE VOLMARE.

Oui. Tu sais bien m'entendre.

WILLIAMS.

Jé n'vois pas cé qui peut m'empêcher de les prendre.

MADAME DE VOLMARE, lui donnant sa bourse.

Je compte donc sur toi?

WILLIAMS, tendant l'autre main.

Pendant que vous causez,
La roue y l'être deux.

MADAME DE VOLMARE.

Oh! une, c'est assez.

WILLIAMS.

Matame, il n'a qu'à tire.

MADAME DE VOLMARE.

A ce que je te donne
J'ajoute une autre loi; c'est que jamais personne
Ne saura que cela vient de moi.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Tout le mal,
N'ayez pas peur, Matame, il viendra d'la cheval.
C'est nous autres com'ça, qui nous fésons sans cesse.

MADAME DE VOLMARE.

Ton maître avait raison de vanter ton adresse :
Mais la lettre est écrite, on vient te l'apporter.
Sois exact et discret.

WILLIAMS.

Matame il peut compter.

SCÈNE VI.

MADAME DE VOLMARE, ÉMILIE, WILLIAMS.

ÉMILIE, à Williams, en lui donnant la lettre.

Tiens, rends cela.

WILLIAMS.

Je vole où Matame il commande.

ÉMILIE.

Ajoute, mon ami, que je lui recommande
De se bien ménager ; et toi, qui le conduis,
Apporte à le servir les soins les plus suivis ;
Ton zèle, sois-en sûr, aura sa récompense.

MADAME DE VOLMARE.

Elle a raison : pour lui redouble de prudence ;
Prends bien garde qu'il soit hors de tout accident.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Madame, je ferai que chacun est content.

(Williams sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE VOLMARE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Quelle lettre !

MADAME DE VOLMARE.

Peut-être, après l'avoir finie,
Aura-t-il le plaisir le plus doux de sa vie?

ÉMILIE.

Oui, d'ignorer l'instant qui doit nous réunir.

MADAME DE VOLMARE.

Il viendra.

ÉMILIE.

Parlez-moi toujours de l'avenir.

MADAME DE VOLMARE.

C'est qu'il est ce qu'on veut, et qu'il rend tout possible.
Voyez-y le moment, où ce mari sensible
S'offre à vos yeux tremblant de surprise et d'amour.
Et vous?...

ÉMILIE.

Pour augmenter mes ennuis en ce jour,
Des plaisirs que je perds augmentez donc les charmes,
Cruelle !

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE, riant.

Quel bonheur vous promettent ces larmes !

ÉMILIE.

Mon désespoir vous plaît : je ne puis concevoir....

MADAME DE VOLMARE.

Merval revient.

ÉMILIE.

Je fuis.

MADAME DE VOLMARE.

Je vais le recevoir.

SCÈNE VIII.

MADAME DE VOLMARE.

Vous êtes personnel, quand il faut être utile.
Oh! non, monsieur Merval.... Je vous rendrai docile.
Les armes de l'esprit sont les défauts d'un sot.

SCÈNE IX.

MADAME DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

Je viens d'agir, Madame, et dès le premier mot,
Bessoncour souriant prenait très-bien la chose.
Permaville qu'il craint, et que tout indispose,
S'est mis entre nous deux, a voulu tout savoir.

Digitized by Google

Il n'en a pas ri, lui ; car mon plan, mon espoir,
Il a tranché sur tout avec une amertume....
Savez-vous sur l'humeur qui toujours le consume
Ce que je pense, moi ? C'est que notre fâcheux
Pourrait de la cousine être fort amoureux.

MADAME DE VOLMARE.

Vous êtes à le voir ?

MERVAL.

La chose est donc certaine ?

MADAME DE VOLMARE.

Pour preuve, il n'en faudrait qu'une pareille scène.

MERVAL.

Là, je ne m'y suis pas trompé, mais en tout cas,
Je lui pardonne fort ; car je ne le crains pas.
Prenant alors un ton de raison, de sagesse,
Votre oncle a demandé si dans ceci sa nièce
Était pour quelque chose ; et moi, j'ai répondu
Que cet hymen était entre nous convenu.
J'ai bien fait ?

MADAME DE VOLMARE.

Comme en tout.

MERVAL.

Car j'ai, par cette adresse,
Si bien sur notre compte éveillé sa tendresse,
Qu'il doit se rendre ici pour l'en entretenir.
Mais je ne la vois point, il faut la prévenir.

MADAME DE VOLMARE.

Elle vient de sortir.

Digitized by Google

MERVAL.

Son absence est cruelle ;
Voilà l'affaire en train, et la fin dépend d'elle.

MADAME DE VOLMARE.

Oui, de l'aller chercher il faudrait prendre soin ?

MERVAL.

Si je savais où c'est....

MADAME DE VOLMARE.

Elle n'est pas bien loin.

MERVAL.

Dites-le moi, j'y cours.

MADAME DE VOLMARE.

Votre adresse est connue,
Et fonde mon espoir. Allez dans l'avenue.

MERVAL.

Bien avant ?

MADAME DE VOLMARE.

Tout au bout.

MERVAL.

Cela suffit : j'y vais.

MADAME DE VOLMARE.

N'allez pas vous tromper.

MERVAL.

Me trompé-je jamais ?

MADAME DE VOLMARE.

Cherchez, vous trouverez.

Digitized by Google

MERVAL.

Bientôt je vous l'amène.

MADAME DE VOLMARE.

Et vous nous tirerez d'une bien grande peine.
Voyez jusqu'au chemin.

MERVAL.

Oh! je l'aurai.

MADAME DE VOLMARE.

J'entends
Monsieur de Bessoncour, ne perdez pas de tems.

MERVAL.

Cela rend sa présence encor plus nécessaire;
Gardez-le ici jusqu'à....

MADAME DE VOLMARE.

Bon? vous n'aviez que faire
De me le dire.... Oui, cours.... Ah! encore un moment,
Mon aimable Émilie, et ton cœur est content.

SCÈNE X.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR, MADAME DE VOLMARE.

M. DE BESSONCOUR.

Cela commence-t-il? de demandes pareilles
Va-t-on incessamment m'étourdir les oreilles?
J'avais bien défendu qu'il en fût jamais rien.

Digitized by Google

PERMAVILLE.

Ils sont tous deux d'accord!

M. DE BESSONCOUR.

Je l'empêcherai bien.

MADAME DE VOLMARE.

Quelque chose, mon oncle, aujourd'hui vous chagrine!

M. DE BESSONCOUR.

J'ai cru dans le salon trouver votre cousine.

MADAME DE VOLMARE.

Elle vient de passer dans son appartement.

M. DE BESSONCOUR.

Je voudrais lui parler, dites-lui promptement.

MADAME DE VOLMARE.

Vous êtes si fâché.

M. DE BESSONCOUR.

C'est égal, qu'elle vienne.

SCÈNE XI.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR.

M. DE BESSONCOUR.

En m'isolant, j'ai cru me sauver cette scène.
Il faut que ce Merval vienne ici m'alarmer.

PERMAVILLE.

Mais, vraiment, vous croyez qu'elle pourrait l'aimer?

Digitized by Google

M. DE BESSONCOUR.

Non pas ; mais l'épouser : et par ses défauts même
Acquérir aisément ce que toute femme aime,
L'entière indépendance et le plus grand pouvoir.

PERMAVILLE.

Il est sûr que bientôt Merval vous ferait voir
Cet essaim d'importuns que Paris voit renaître.

M. DE BESSONCOUR.

Et tous ceux de la cour ou qui feignent d'en être ;
Qui pour singer les grands gâtent tout ce qu'ils font ;
Savent tout à vingt ans, hors les dettes qu'ils ont ;
Et, dans l'oisiveté qui retrécit leurs ames,
S'établissent un nom sur les pleurs de vingt femmes ;
Regardent les parens, les oncles, les maris,
Comme des trésoriers dont l'or fait tout le prix.
Qu'entendrai-je chez moi ? Le babil incommode
D'hommes parlant chevaux, de femmes causant mode :
De cinquante étourdis, nommés gens comme il faut,
Qui s'assemblent bien tard pour se quitter bientôt,
Et jugeant par le jeu si la maison est bonne,
Se moquent au souper du maître qui le donne.
Je crains trop cet ennui, c'est le plus cher de tous.

PERMAVILLE.

Et c'est le retrouver qu'unir Merval à vous.
Car enfin, à l'amour que mérite Émilie,
S'il joignait ces projets que la raison allie,
S'il voyait dans ces nœuds un titre heureux et doux
Qui met un ami tendre, encor plus près de vous,
Et qui, multipliant ses moyens de vous plaire,
Assure à vos vieux jours un appui nécessaire ;

Digitized by Google

S'il savait vous créer, en comblant ses désirs,
De nouveaux sentimens et de nouveaux plaisirs,
Riche et sans héritiers, avec un cœur sensible,
Ne pas y consentir, vous serait bien pénible.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne le sais que trop : et c'est précisément
Parce que je suis bon, que je fais le méchant.
Faible, comme je suis, si je prends cette entrave,
D'abord je serai maître, et puis bientôt esclave.
Eh! jamais ai-je su me défendre long-tems?
Ma nièce et son mari m'ont désolé deux ans :
J'ai juré de la fuir dans ma colère extrême,
Eh! bien, elle est chez moi : ce serait tout de même.
Pour prévenir l'attaque et parer ce malheur,
Il faut crier bien haut; cela peut faire peur.
Vous souriez!...

PERMAVILLE.

J'entends.

M. DE BESSONCOUR.

Je vois venir ma nièce.
Je vais faire un beau train.

SCÈNE XII.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR, ÉMILIE, MADAME DE VOLMARE.

M. DE BESSONCOUR.

Malgré votre promesse

Digitized by Google

Vous êtes donc déjà lasse d'être avec moi,
Madame? Eh! bien, partez.

ÉMILIE.

Moi! mon oncle; et pourquoi?..

M. DE BESSONCOUR.

Pourquoi! Malgré la loi que j'avais prononcée,
Oubliant mes bienfaits et ma peine passée,
Voilà d'un autre choix votre cœur occupé?...

MADAME DE VOLMARE.

Elle! d'un autre choix! On vous a bien trompé.

ÉMILIE.

Mon oncle, vous aimer, vous consacrer ma vie,
Rester ce que je suis, voilà ma seule envie.

M. DE BESSONCOUR.

Qu'est-ce donc que Merval à l'instant m'a conté?

MADAME DE VOLMARE.

Tout ce qu'il a voulu.

PERMAVILLE.

Je m'en étais douté.
Serait-il digne, lui, d'un cœur comme le vôtre?

ÉMILIE.

Je ne veux épouser ni Merval ni tout autre.

M. DE BESSONCOUR.

Parlez-lui donc bien net: car, rempli d'un beau feu,
Il s'est à moi tantôt vanté de votre aveu.
Vous voyez la colère où ce soupçon me jette,
Je vous l'ai toujours dit et, je vous le répète:

Digitized by Google

N'allez pas là-dessus faire le moindre essai ;
Car, dès le premier mot, je vous parle très-vrai,
Je vous tiens ma parole, et de vous me sépare.

ÉMILIE, à madame de Volmare.

Voilà de beaux succès que Merval nous prépare !
Il est plus animé sur ce point que jamais.

MADAME DE VOLMARE, bas à Émilie.

Ne blâmons point les gens qu'il faut louer après.

M. DE BESSONCOUR.

Si vous me préférez un homme qui vous aime,
Libre à vous, vous pouvez disposer de vous-même ?
Mais pour l'avoir ici je n'entends pas raison ;
Et votre époux et moi dans la même maison,
Jamais, j'en jure bien, nous ne serons ensemble.

SCÈNE XIII.

PERMAVILLE, MERVAL, LE CHEVALIER DISTELLE, M. DE BESSONCOUR, ÉMILIE, MADAME DE VOLMARE.

MERVAL, amenant le Chevalier et lui montrant M. de Bessoncour.

Le voilà.

ÉMILIE, à part.

C'est lui ! Ciel !

MADAME DE VOLMARE, bas à Émilie.

Du courage.

Digitized by Google

LE CHEVALIER, à part.

Je tremble.

MERVAL.

Mon ami, vous voyez un fort brave garçon
Dont j'ai connu jadis le père en garnison;
Que j'ai trouvé là haut dans la plus grande peine.

ÉMILIE.

Quoi?

MADAME DE VOLMARE.

Paix.

PERMAVILLE.

Il a toujours quelqu'un qu'il nous amène.

M. DE BESSONCOUR.

Mais en effet, Monsieur me paraît fort ému.

MERVAL.

C'est qu'il est inoui qu'il ne soit pas moulu.
Sa roue est en éclats, sa voiture est cancelle.

ÉMILIE.

Ah! Dieu!

PERMAVILLE.

C'est singulier, cette route est si belle?

LE CHEVALIER.

De l'indiscrétion que je commets ici
L'excuse est mon malheur, Monsieur, et votre ami.

MERVAL.

D'abord il refusait constamment de me suivre;
Mais on n'a point là haut de quoi coucher ni vivre,
Je l'ai bien assuré qu'il trouverait chez vous

Digitized by Google

Les secours les plus prompts et l'acoueil le plus doux.

M. DE BESSONCOUR.

Oui, Monsieur, et c'est moi dans cette circonstance,
Qui dois à mon ami de la reconnaissance.

ÉMILIE.

Monsieur n'est pas blessé?

MERVAL.

Non, sans doute, il n'a rien :
C'est-là, premièrement, comme vous croyez bien,
Ce que j'ai demandé.

LE CHEVALIER.

Lors de mon aventure
J'étais à lire à pied, fort loin de ma voiture.

PERMAVILLE.

L'accident est étrange autant qu'il est heureux.

MERVAL.

On l'aurait fait exprès, qu'on n'aurait pas fait mieux.
Parbleu, si quelque jour je veux briser la mienne,
Je vous demanderai le jockei qui vous mène,
Il s'en acquitte bien.

LE CHEVALIER.

Oui ; c'est un étourdi.

MERVAL.

Il faut lui pardonner.

MADAME DE VOLMARE.

Nous tâcherons ici
De vous faire oublier toute sa maladresse.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Quelle serait l'humeur qui dans ces lieux ne cesse?
D'après ce que j'éprouve et tout ce que je vois,
C'est une récompense à présent que je dois.

MERVAL.

Il est aimable, au moins.

PERMAVILLE.

Mais, Monsieur, sans doute
Les gens et les chevaux sont encor sur la route.

M. DE BESSONCOUR.

Il faudrait y songer.

PERMAVILLE, du ton le plus poli.

Et tâcher que demain,
Monsieur fût en état de suivre son chemin.

MERVAL.

Est-il pressé?

LE CHEVALIER.

Mais, non.

M. DE BESSONCOUR.

Je vais voir qu'on assemble
Mes gens : et suivez-moi, nous irons tous ensemble.

LE CHEVALIER.

Mais...

MERVAL.

Je vais avec vous, ce sera bientôt fait.

PERMAVILLE, en s'en allant.

Notre étranger m'a l'air bien jeune et bien distrait.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, MADAME DE VOLMARE.

MADAME DE VOLMARE.

Merval a-t-il toujours tant de torts que vous dites?...

ÉMILIE.

Vraiment de ses hasards faites-lui des mérites.

MADAME DE VOLMARE, riant.

Ah! des hasards pareils, il en a quand on veut.

ÉMILIE.

Ah! méchante! c'est vous...

MADAME DE VOLMARE.

Vous voyez ce que peut...
Un sot bien employé, surtout par une femme.

ÉMILIE.

Qui vous résisterait? Tant d'esprit et tant d'ame!
Mais n'avez-vous pas vu? Permaville inquiet
Nous dévorait des yeux, et soupçonne un secret;
Il va, si nous restons, le croire davantage.

MADAME DE VOLMARE, riant.

Si nous les rejoignions, cela serait plus sage
N'est-ce pas?

ÉMILIE.

Mais...

Google

MADAME DE VOLMARE.

Eh bien ?

ÉMILIE.

Je crains de me trahir.

MADAME DE VOLMARE.

Moi, je songe au danger ; ne songez qu'au plaisir.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, MADAME DE VOLMARE.

MADAME DE VOLMARE.

Ah! Monsieur mon cousin, nous aurons du tapage.

LE CHEVALIER.

N'ai-je donc pas été bien tranquille et bien sage?

MADAME DE VOLMARE.

Comme un amant heureux.

LE CHEVALIER.

Quelle méchanceté!
J'ai de moi-même été surpris...

MADAME DE VOLMARE.

En vérité!
Cet effort nous promet une belle prudence.

LE CHEVALIER.

N'ai-je pas à Merval parlé reconnaissance;
A votre oncle, respects; à son ami, combats?
De tout le monde, enfin ne m'occupais-je pas
Si ce n'est de ma femme?

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Oh! oui, sur qui sans cesse
Vos regards se portaient avec une adresse
Plus bête.

LE CHEVALIER.

Eh bien! voyez; au silence réduit,
J'ai mis dans mes regards tout ce que j'ai d'esprit.

MADAME DE VOLMARE.

Deux ou trois fois encore ayez par aventure
De cet esprit, cousin; et bientôt, je vous jure,
Et votre femme et vous, vous serez loin d'ici.

LE CHEVALIER.

Il faut donc n'y rien dire et n'y rien voir aussi?

MADAME DE VOLMARE.

Il faut voir les dangers, et sans humeur attendre
Ma cousine, qui seule au salon doit se rendre.

LE CHEVALIER.

Il fallait commencer par là votre leçon...
Je la verrai. Dieu!... Seule!...

MADAME DE VOLMARE.

Étourdi! la raison...

LE CHEVALIER.

J'en ai depuis un an.

MADAME DE VOLMARE.

En un jour, indocile,
Perdez-en donc le fruit.

LE CHEVALIER.

Non, l'espoir rend tranquille.

Digitized by Google

L'amour qu'on tyrannise est souvent mal-adroit :
Mais mon bonheur est sûr : comptez sur mon sang-froid.

MADAME DE VOLMARE.

Il est peint dans vos yeux, vos discours, votre geste ;
En pourrais-je douter? Restez-là.

LE CHEVALIER.

Que je reste!
Là! seul, long-tems encor!

MADAME DE VOLMARE.

Mais elle va venir.
Si cela vous plaît mieux, vous pouvez en sortir.

LE CHEVALIER.

Allons, vous le voulez ; m'en faut-il davantage ?
Je reste, et ne dis mot.

MADAME DE VOLMARE.

Vous devenez trop sage.

LE CHEVALIER.

Vous voyez?...

MADAME DE VOLMARE.

Oui, je vois comment je dois agir.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER,

Bon! elle rit de moi. D'honneur, c'est un plaisir
De voir ces gens sensés, qui, dans leur paix profonde,
Prennent leur cœur pour règle, et jugent tout le monde

Digitized by Google

On est sûr avec eux d'avoir toujours des torts.
Oh! que je voudrais bien voir tous ces esprits forts,
Pris d'une passion bien conditionnée,
Par la peine et l'absence encore aiguillonnée,
Et les entendre alors!... Quelqu'un vient... C'est Merval.
Un importun déjà : ne me voilà pas mal.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, MERVAL.

MERVAL.

Ah! c'est vous! Chevalier. Seul?

LE CHEVALIER.

Je sais me suffire.

MERVAL.

Tant mieux, nous causerons; j'en ai long à vous dire.

LE CHEVALIER, à part.

(Haut.)

Ah! me voilà perdu. Dans un autre moment;
Je vous écouterais avec empressement :
Mais c'est que j'attendais...

MERVAL.

Eh bien! c'est à merveille.
Je viens attendre aussi quelqu'un sur qui je veille :
Nous pouvons être ensemble, et c'est nous arranger.

LE CHEVALIER, feignant de s'en aller.

Je vais....

Digitized by Google

MERVAL.

Si vous sortez, vous pouvez m'obliger.
Quel homme! pour le fuir, on ne sait quel tour prendre.
Ce monde est un échange, le tout est de s'entendre :
Tantôt dans vos malheurs je vous ai bien servi.

LE CHEVALIER.

Mieux que je n'espérais.

MERVAL.

Servez-moi donc aussi.

LE CHEVALIER.

Oh! mon Dieu, dans l'instant : parlez, dites-moi vite;
Je vole...

MERVAL.

Quelle ardeur!...

LE CHEVALIER.

Oh! c'est pour être quitte.

MERVAL.

Trop bon : mais calmez-vous, et restons là nous deux.
Car sans nous déplacer vous m'obligerez mieux.

LE CHEVALIER, à part.

Ciel!

MERVAL.

Votre œil attentif observait Émilie.

LE CHEVALIER, à part.

Où veut-il en venir?

Digitized by Google

MERVAL.

Vous la trouvez jolie ?

LE CHEVALIER.

Sa cousine a l'œil vif et le sourire fin.

MERVAL.

Mais son air de bonté cache un esprit malin.
Bien fou qui s'y frait ! Égale, douce et bonne
Sans efforts Émilie à son cœur s'abandonne.
Sa cousine fait rire : elle, il faut l'adorer.
Ne le trouvez-vous pas ?

LE CHEVALIER, à part.

Veut-il me pénétrer ?

MERVAL.

A quoi rêvez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je n'ai parlé qu'à l'autre.

MERVAL.

Émilie a toujours l'esprit qu'il faut au vôtre.

LE CHEVALIER.

Vraiment, vous en parlez avec une chaleur...

MERVAL.

Telle qu'elle l'inspire et qu'elle est dans mon cœur.

LE CHEVALIER.

Vous l'aimez ?

MERVAL.

Comme un fou. Mon aveu vous étonne ?
Mon amitié....

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Je sens la preuve qu'il m'en donne.

MERVAL.

Aussi j'attends vos soins.

LE CHEVALIER.

Sur ce point-là ?

MERVAL.

Beaucoup.
Vous voyez bien qu'il faut que je vous dise tout.

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un a des droits à cette confidence,
Je puis vous assurer que c'est moi.

MERVAL.

Je le pense.

LE CHEVALIER.

Sans doute. Et vos amours, comment vont-ils ?

MERVAL.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Bien !

MERVAL.

Tout est entre nous d'accord : je lui conviens.

LE CHEVALIER.

D'accord ! c'est fort heureux.

MERVAL.

Vous en voyez ma joie.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Vous pouvez donc y croire ?

MERVAL.

Il faut bien que j'y croie
Car je vais l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous allez l'épouser ?
Ah ! ce mot là suffit pour me tranquilliser,

MERVAL.

Il est bien quelque obstacle.

LE CHEVALIER.

Oui, cela pourrait être.

MERVAL.

Mais faible, et que bientôt j'aurai fait disparaître.

LE CHEVALIER.

Ce sera bien à vous.

MERVAL.

C'est le consentement
De l'oncle. Avec le tems je l'aurai sûrement :
Il m'aime tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Je le conçois sans peine.

MERVAL.

Pour terminer l'affaire et la rendre certaine,
Elle m'avait tantôt vers son oncle envoyé :
Il m'a souri d'abord ; mais il m'a rudoyé
Tout à-l'heure, en rentrant, d'une forte manière.
Je viens voir quels efforts à nous deux il faut faire.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

C'est au mieux.

MERVAL.

Vous voyez qu'il faut absolument
Que je lui parle seul, et cela promptement.

LE CHEVALIER.

Oui.

MERVAL.

Pour qui que ce soit ne s'ouvre cette porte ;
Mais je me fixe ici, jusqu'à ce qu'elle sorte,
Et j'attrape au passage un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'en irai donc ?

MERVAL.

Vraiment, j'y compte bien,
Vous êtes mon ami. Mais ce qui me chiffonne,
C'est monsieur Permaville et sa triste personne,
Que l'on trouve partout, et qui toujours, toujours,
Étourdit Émilie avec ses plats amours.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Permaville aussi l'aime ?

MERVAL.

L'aime à la rage.

LE CHEVALIER, à part.

Et de deux.

MERVAL.

Son amour est comme lui ; sauvage,
Humoriste, grondeur, et jaloux à tel point

Digitized by Google

Qu'il est sans cesse au guet et ne vous quitte point.
Vous ne pouvez jamais ou rien dire, ou rien faire,
Que mon fâcheux n'arrive, alors il faut se taire.

LE CHEVALIER.

Un fâcheux, c'est gênant.

MERVAL.

Je vous laisse à penser :
Aussi j'espère en vous pour m'en débarrasser.

LE CHEVALIER.

Ce sont donc là les soins qu'il faut que je vous rende?

MERVAL.

Amusez l'importun.

LE CHEVALIER.

Moi!

MERVAL.

Je ne vous demande
Qu'un seul petit quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Ah! j'entends, dans ces lieux;
Tandis que librement s'épancheront vos feux,
Pour servir votre amour et vous laisser près d'elle,
Dehors, tranquillement, je ferai sentinelle?
Il est gai.

MERVAL.

C'est aisé.

LE CHEVALIER.

Pas pour moi : car vraiment,
Si pour m'en délivrer j'avais quelque talent,

Digitized by Google

Dès long-tems, croyez-moi, j'en aurais fait usage.

MERVAL.

On les fait promener, on parle argent, voyage....
Eh! bien, ne vient-il pas! je vous l'avais bien dit.
Vous savez où j'en suis, vous avez de l'esprit :
Quand ici vous verrez arriver Emilie,
Emmenez-le dehors.

LE CHEVALIER, d'un ton d'ironie et d'impatience.

Oui.

MERVAL.

Je vous remercie.

LE CHEVALIER, à part.

Au lieu d'un, maintenant j'en ai deux contre moi.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MERVAL, PERMAVILLE.

PERMAVILLE, dans le fond du théâtre.

Décidons Émilie.... Ah! qu'est-ce que je voi?...
Ils étaient à causer. Un peu de patience.
Ils sortiront sans doute.

MERVAL, au Chevalier.

Il faut que je commence :
Vous me seconderez. Je vais imaginer
Quelque prétexte adroit pour l'y déterminer.

LE CHEVALIER, à part.

Je garde le salon : si quelqu'un l'abandonne,

Digitized by Google

Ce ne sera pas moi.

PERMAVILLE.

Pour une fin d'automne
La soirée est bien belle, il faut en convenir,
On se promènerait avec un vrai plaisir.

LE CHEVALIER.

Que n'en jouissez-vous ?

MERVAL, au chevalier.

Fort bien.

PERMAVILLE.

Depuis une heure

(Il s'assied.)

Je cours et suis si las. Vous permettez ?

LE CHEVALIER, à part.

Demeurez
Jusqu'à demain matin.

MERVAL, au chevalier.

Il s'assied !

LE CHEVALIER, à part.

Le bourreau !

(A Merval.)

Je le vois bien.

MERVAL.

D'ailleurs, ce séjour est si beau !
La maison, les jardins, l'aspect qui les décore....

PERMAVILLE.

Oui, peut-être Monsieur ne connaît pas encore
Tout cela ? c'est charmant.

Digitized by Google

MERVAL.

Je lui disais aussi.

LE CHEVALIER.

J'ai bien remarqué tout en arrivant ici.

MERVAL.

De votre appartement je lui vantais la vue :
Oh ! mais c'est qu'elle est là riche et d'une étendue....
Vous devriez, Monsieur, l'y mener pour la voir.

LE CHEVALIER.

Non, non, c'est déranger....

PERMAVILLE.

Il est trop tard ce soir.
Il faut, pour en juger, le plus grand jour,

LE CHEVALIER.

Sans doute :
Et le premier plaisir, après dix jours de route,
C'est le repos.

(Il s'assied.)

MERVAL, au Chevalier.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

J'en use comme vous.

MERVAL, au Chevalier.

Comment, si vous restez, le congédirons-nous ?

PERMAVILLE, bas.

J'ai l'air de trop ici : ce n'est pas moi qu'on chasse.

LE CHEVALIER, à part.

Nous verrons de nous trois qui cèdera la place.

MERVAL, bas au Chevalier.

Parlez donc.

Digitized by Google

LE CHEVALIER, bas à Merval.

Parlez, vous : moi, j'ai pris mon parti.

MERVAL, bas au Chevalier.

Enfin....

LE CHEVALIER, bas à Merval.

Je sortirai quand il sera sorti.

MERVAL, à part.

Fort bien, d'aucun des deux je ne puis me défaire.
(Haut.)
Notre ami Bessoncour est de cette manière,
Resté seul?

PERMAVILLE.

J'ignore où ; je viens l'attendre ici.

LE CHEVALIER.

Pour attendre, en effet, l'endroit est bien choisi.

PERMAVILLE, à part.

Merval a des projets, et l'on cherche à m'exclure!
Messieurs, vous partirez avant moi, je vous jure.
(Il se lève.)

MERVAL, au chevalier.

Il se lève!

LE CHEVALIER, à Merval.

Voyons.

PERMAVILLE, prenant un métier à tapisserie.

Achevons ce bouquet.

LE CHEVALIER, bas.

Pas mal.

MERVAL, au Chevalier.

Voilà mon homme établi tout-à-fait.

Digitized by Google

PERMAVILLE, travaillant.

Causez, je vous suivrai tout comme à l'ordinaire ;
Cet ouvrage léger occupe sans distraire.

LE CHEVALIER, prenant un livre.

Le titre de ce livre est fort intéressant,
Je vais le parcourir : moi, j'écoute en lisant.

MERVAL.

Ah! les charmans plaisirs que ceux de la campagne!

LE CHEVALIER.

Et cette liberté qui surtout l'accompagne.

PERMAVILLE.

On travaille.

LE CHEVALIER.

On y lit.

PERMAVILLE.

Chacun n'a qu'à vouloir.

MERVAL.

Il me semble qu'aussi je peux fort bien m'asseoir!

(Il s'assied.)

LE CHEVALIER, à part.

On m'y tûra plutôt.

PERMAVILLE, à part.

Au moins je pourrai nuire.

MERVAL, à part.

Attendons du moment comme il faut me conduire.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, MADAME DE VOLMARE, MERVAL, PERMAVILLE.

MADAME DE VOLMARE, de la coulisse.

Non, non.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas elle.

PERMAVILLE.

On vient.

MADAME DE VOLMARE.

Quoi! là tous trois?
Assis sans vous parler! je vous gêne, je crois.

MERVAL.

Non. L'un a travaillé : l'autre s'est mis à lire,
Et moi, je me suis mis....

MADAME DE VOLMARE.

A penser sans rien dire.
Je vous reconnais bien.

LE CHEVALIER, à madame de Volmare.

Elle ne viendra pas?

MADAME DE VOLMARE.

Que dit Monsieur?

LE CHEVALIER.

Comment!

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Oui, vous parliez tous bas.

LE CHEVALIER, troublé.

(A part.)

Je parlais sans penser. La voilà qui me gronde.

PERMAVILLE.

La nuit dans le château ramène tout le monde ;
J'attendais au retour monsieur votre oncle ici.

MADAME DE VOLMARE.

Mon oncle !

MERVAL.

Moi, de même.

MADAME DE VOLMARE, au Chevalier.

Et vous, Monsieur, aussi !
A l'air que vous aviez aisément on soupçonne
Que vous attendiez tous et la même personne.

PERMAVILLE.

Mais, puisque le hasard vous présente à nos yeux,
Il ne pouvait jamais nous dédommager mieux.

MADAME DE VOLMARE.

J'ai donc bien fait d'avoir, quoiqu'elle s'en chagrine,
Refusé constamment de suivre ma cousine.

MERVAL.

Elle ! n'est-elle pas dans son appartement ?

MADAME DE VOLMARE.

J'y serais avec elle.

PERMAVILLE.

Eh ! mais, dans ce moment

Digitized by Google

La nuit vient.

MERVAL.

Où va-t-elle?

MADAME DE VOLMARE.

A sa place ordinaire;
Donnant la fin du jour aux soins de sa volière.

MERVAL, à part.

Bon.

PERMAVILLE, à part.

Est-ce un rendez-vous?

MADAME DE VOLMARE.

Tout trouble ce séjour.
D'un ménage nouveau qu'avait formé l'amour
Deux jaloux sont venus interrompre le charme;
Il faut les éloigner, prévenir le vacarme;
Elle m'a proposé, pour l'aider, d'aller là;
Mais moi, je ne m'entends en rien à tout cela.

MERVAL.

C'est pourtant bien aisé.

PERMAVILLE.

Beaucoup moins qu'on ne pense:
Car, il en est plus d'un, dont la persévérance,
Trompe tous les efforts, et qui résiste à tout:
Il faudrait le tuer pour en venir à bout.

LE CHEVALIER.

Monsieur a bien raison.

MERVAL.

Quand on a de la tête....

Digitized by Google

PERMAVILLE, moitié bas.

Rien n'est plus obstiné que l'amour d'une bête.

MADAME DE VOLMARE.

Jugez, quand ils sont deux.

MERVAL.

Votre oncle ne vient pas;
Quelle raison encor peut retenir ses pas?

MADAME DE VOLMARE.

Je l'ai vu dans sa ferme.

MERVAL.

Ah! oui. Je me rappelle
Qu'il a fait ce matin de grands projets pour elle,
Et qu'il m'avait prié de m'y trouver ce soir.

MADAME DE VOLMARE.

Et là tranquillement, vous venez vous asseoir!

MERVAL.

J'y cours. Mon Dieu, sans vous, quel oubli j'allais faire!

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, MADAME DE VOLMARE, PERMAVILLE.

PERMAVILLE, à part.

C'est fin: tout est d'accord. Il court à la volière;
Mais il n'y sera pas long-tems encor sans moi.

MADAME DE VOLMARE.

Ce Merval aime bien mon oncle.

Digitized by Google

PERMAVILLE.

Je le voi.

MADAME DE VOLMARE.

Quand il faut obliger, il sert avec un zèle....
Un seul mot lui suffit.

PERMAVILLE, avec ironie.

Quand on le lui rappelle.

(A part.)

La cousine le sert.

LE CHEVALIER, à madame de Volmare.

Poussez-le donc dehors.

MADAME DE VOLMARE, au Chevalier.

Il s'en ira tout seul, il ne faut pas d'efforts.

PERMAVILLE.

Puisqu'ainsi dispersé chacun va, ce me semble
Retarder quelque tems l'instant qui nous rassemble,
De cette liberté je m'en vais profiter.

MADAME DE VOLMARE.

Comment! Et vous aussi, vous allez nous quitter?

LE CHEVALIER, bas à madame de Volmare.

Parbleu, laissez-le faire.

MADAME DE VOLMARE.

Oh! je ne puis permettre.

PERMAVILLE.

Vous n'êtes pas seule.

MADAME DE VOLMARE.

Oui, mais enfin...

Digitized by Google

PERMAVILLE.

Une lettre...

MADAME DE VOLMARE.

Vous l'écrirez demain.

LE CHEVALIER.

Mais, c'est gêner Monsieur.

PERMAVILLE, à part.

Elle veut m'arrêter, c'est clair.

MADAME DE VOLMARE.

J'ai de l'humeur,
On s'ennuie avec moi; ici chacun le prouve.

PERMAVILLE.

Pour jouir encor mieux du bonheur qu'on y trouve,
De tous soins importuns je vole m'affranchir,
Et me rendre bientôt tout entier au plaisir.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, MADAME DE VOLMARE.

MADAME DE VOLMARE.

Non.... Il est déjà loin.

LE CHEVALIER.

Vous avez bien, j'espère,
Fait pour l'en empêcher tout ce qu'il fallait faire.

MADAME DE VOLMARE.

Eh! ne craigniez-vous pas qu'il restât? Pauvre esprit!

Digitized by Google

Des efforts que j'ai feints s'augmentait son dépit.
Notre importun parti, le jaloux devait suivre :
C'est ainsi qu'un fâcheux d'un autre vous délivre.

LE CHEVALIER.

O femme ! devant vous je reste prosterné ;
Que le plus fin de nous près de vous est borné !
Et la volière encor, gageons que je devine....

MADAME DE VOLMARE.

Vous allez jusque-là ?

LE CHEVALIER, avec transport.

Trop aimable cousine !
Incomparable amie !

MADAME DE VOLMARE.

Eh ! là, là, doucement.

LE CHEVALIER.

Mon Émilie ?

MADAME DE VOLMARE.

Ici sera dans un moment.
Jouissez du bonheur qu'à tous deux il ménage :
Mais n'allez pas d'un mot détruire mon ouvrage.

LE CHEVALIER.

Vous me craignez toujours : à qui, de bonne foi,
C'est-il dans l'univers plus important qu'à moi !

MADAME DE VOLMARE.

Oui, mais beaucoup d'amour, de jeunesse et d'absence,
Voilà trois ennemis bien forts pour la prudence.

LE CHEVALIER.

La mienne y suffira.

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Vous voyez : ce salon
Offre mille dangers, s'il ôte le soupçon :
Chacun y peut venir. Songez....

LE CHEVALIER.

Songez vous-même
Qu'un temps heureux se perd ; que je l'attends, je l'aime ;
Que, jouet de l'espoir, mon cœur n'est plus à lui,
Et que de moi l'amour vous répond aujourd'hui.

MADAME DE VOLMARE.

Voilà chasser les gens d'une manière étrange ;
Vous allez voir, Monsieur, comme un ami se venge.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER.

Jours trop longs aux regrets, à souffrir employés,
Que par ce moment-ci vous êtes bien payés !
Du souvenir du mal le bien s'accroît encore.

(Il fait nuit.)

SCÈNE IX.

ÉMILIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est elle, Emilie ! ah ! vous, vous que j'adore,
Après tant de tourmens, enfin, je vous revois.

Digitized by Google

Ces sermens que ma main vous traça tant de fois,
Ma bouche, libre enfin, peut vous les faire entendre.

ÉMILIE.

Je tremble, mon ami. Si l'on vient nous surprendre....

LE CHEVALIER.

Eh quoi! pour le bonheur, nous n'aurons pas un jour!
L'amitié sous sa garde a mis ici l'amour.
Respirons à la fin. Depuis cette journée,
Où l'hymen à la vôtre a joint ma destinée,
Quel prix ai-je trouvé de la plus vive ardeur!
Un exil et des jours comptés par la douleur.
Quel terme à tant d'ennuis faut-il donc que j'espère?

ÉMILIE.

Je l'ignore.

LE CHEVALIER.

Et c'est-là, lorsque tout m'est contraire,
L'espoir qu'à mes chagrins offre votre pitié?
L'amour ose et veut moins que ne fait l'amitié.

ÉMILIE.

Vous savez si mon cœur à vos larmes résiste;
Un seul mot nous condamne au destin le plus triste;
N'importe, ce secret vous cause tant d'ennuis;
Je vous rends vos sermens, dites tout, je vous suis.

LE CHEVALIER.

Non, commande à mon sort, et règle mon absence;
Garde, si tu le veux, un éternel silence:
Sois heureuse et tranquille, et je ne m'en plains pas.
Ma chère, quel effort, quel sacrifice, hélas!
Coûte, quand ton bonheur en est la récompense.

Digitized by Google

SCÈNE X.

M. DE BESSONCOUR, ÉMILIE, LE CHEVALIER.

M. DE BESSONCOUR, à part, dans le fond du théâtre.

On parle vivement.... C'est un amant, je pense,
Voyons.

LE CHEVALIER.

Mon cœur soupire.

M. DE BESSONCOUR.

Ah! c'est notre étranger!
Quoi! Déjà!

LE CHEVALIER.

De mes maux cesse de t'affliger.
Laisse-m'en tout le poids; ne sens que mon ivresse.

M. DE BESSONCOUR, s'approchant un peu.

Je ne reconnais pas à qui cela s'adresse.

LE CHEVALIER.

Ah! ne livre ton cœur qu'à des transports si doux
Qu'éprouve, en te voyant, un amant, un époux.

M. DE BESSONCOUR.

Un époux! avançons.

LE CHEVALIER.

Quel charme porte à l'ame
Ce titre, quand l'amour le prononce. Ah! ma femme.

(Il lui baise la main.)

Digitized by Google

M. DE BESSONCOUR.

Sa femme !... Je veux voir.

(Il heurte une chaise.)

ÉMILIE, fuyant.

Quelqu'un....c'est fait de nous.

(Le chevalier la suit.)

SCÈNE XI.

M. DE BESSONCOUR.

Sa femme ! je ne puis retenir mon courroux.
On me joue à ce point ! Quoi ! c'est à l'instant même
Que contre tout mari ma colère est extrême,
Que l'on m'en amène un !.... Mais laquelle était-là ?
Malheur à la coupable ! Holà ? quelqu'un, holà ?

SCÈNE XII.

M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE, VALET, apportant de la lumière.

M. DE BESSONCOUR.

Ah ! c'est vous ?

PERMAVILLE.

Qu'avez-vous à crier de la sorte ?

M. DE BESSONCOUR.

Oh ! j'en ai grand sujet : la fureur me transporte.

Digitized by Google

PERMAVILLE.

Et pourquoi! qu'a-t-on fait?

M. DE BESSONCOUR.

Ce chevalier charmant,
Que l'on amène ici, dont on plaint l'accident,
Savez-vous ce que c'est, avec ses politesses?

PERMAVILLE.

Non: quoi donc?

M. DE BESSONCOUR.

Le mari de l'une de mes nièces.

PERMAVILLE.

Le mari!

M. DE BESSONCOUR.

Très-mari.

PERMAVILLE.

Qui vous a dit cela?

M. DE BESSONCOUR.

Moi, qui viens de l'entendre, et tout-à-l'heure là.
La nuit sur les objets répandait quelque doute,
J'entre; j'entends parler très-vivement; j'écoute,
Seul avec une femme et d'un ton attendri,
Ce monsieur Chevalier s'expliquait en mari.

PERMAVILLE.

Et cette femme?..-

M. DE BESSONCOUR.

Au bruit que j'ai fait est partie:
J'ai cru pourtant au cri reconnaître Émilie.

Digitized by Google

PERMAVILLE.

Émilie ! Elle aurait un époux ! Ah ! grands Dieux !

M. DE BESSONCOUR.

N'est-ce pas révoltant ? Qu'en dites-vous ?

PERMAVILLE.

Affreux !

M. DE BESSONCOUR.

Merval, qui va chercher son mari, le présente,
Lorsqu'à la lui donner il veut que je consente !
L'entendez-vous ?

PERMAVILLE.

Qui diable entend cet homme-là ?

M. DE BESSONCOUR.

Est-ce une erreur, un jeu ? Qu'est-ce donc que cela ?

PERMAVILLE.

Ce qu'il fait et fera toujours quoi qu'on lui dise.

M. DE BESSONCOUR.

Il vient avec cet air...

PERMAVILLE.

Qu'a toujours la sottise.

SCÈNE XIII.

MERVAL, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

Eh bien ! Monsieur, encor venez-vous, par plaisir,
De nous chercher quelqu'un ?

Digitized by Google

MERVAL.

Je suis las de courir,
Et de chercher partout, pour ne trouver personne.

M. DE BESSONCOUR.

C'est fâcheux : car toujours le succès vous couronne.
Vous devez, par exemple, être content de vous
Aujourd'hui ?

MERVAL.

Mais pas trop.

M. DE BESSONCOUR.

Réunir deux époux,
Servir leurs feux secrets, vraiment peut-on mieux faire ?

MERVAL.

Que peut signifier cette ironie amère ?

M. DE BESSONCOUR.

Que votre chevalier, ce passant malheureux,
Et qui reçut de vous des soins si généreux,
Est l'époux de ma nièce.

PERMAVILLE.

Oui, l'époux d'Émilie.

MERVAL.

D'Émilie ! allons donc : quelle est cette folie ?

PERMAVILLE.

Monsieur les a surpris, et le fait est certain.

MERVAL.

Émilie !

Digitized by Google

M. DE BESSONCOUR.

Oui, c'est elle, ou sa cousine enfin :
Car je ne puis, au vrai, bien affirmer laquelle.

MERVAL.

Allez dans le jardin : vous verrez si c'est elle.

M. DE BESSONCOUR.

Quoi ?

MERVAL.

Je viens d'y trouver en grand particulier,
Madame de Volmare avec le Chevalier.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne pardonne pas plus à l'une qu'à l'autre.

PERMAVILLE.

Elle, prendre un mari! quelle erreur est la vôtre,
Avec le cœur, l'esprit et la tête qu'elle a.

MERVAL.

Le cœur, l'esprit, ce sont de beaux témoins, ceux-là,
Bien conséquens surtout. Des faits; voilà mes preuves.
Tantôt, sur le chemin laquelle de nos veuves
M'a bien vite envoyé?... Depuis qu'il est venu,
Qui d'elles deux toujours l'a seul entretenu?...
Qui là laissâmes-nous avec lui, tête-à-tête?...
Madame de Volmare. Ah! je ne suis pas bête.

PERMAVILLE.

Vous avez bien raison de le dire, ma foi.

MERVAL.

Rapprochez tous les faits, vous verrez comme moi.

PERMAVILLE.

Mais la voix était bien...

Digitized by Google

M. DE BESSONCOUR.

Oui, celle d'Émilie.
Mais, l'une ou l'autre enfin, elle sera punie.
Je veux que le galant d'abord parte aujourd'hui.

PERMAVILLE.

Lui! bien.

M. DE BESSONCOUR.

J'y vais mettre ordre; et ce soir avec lui,
Puisque mon amitié, mes soins, rien ne la flatte,
Puisqu'elle m'a trompé, qu'il emmène une ingrate.
(Il sort.)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉMILIE, MADAME DE VOLMARE, LE CHEVALIER.

MADAME DE VOLMARE.

Eh bien! douter de vous, c'était donc une offense?

LE CHEVALIER.

Je suis un malheureux.

MADAME DE VOLMARE.

Jugeant votre prudence,
Je cours chercher mon oncle et l'arrêter chez lui.
En rentrant du jardin, il passe par ici,
Et vous ne voyez rien.

LE CHEVALIER.

Eh! je ne voyais qu'elle;
Que j'aime, que je perds; que ma faute cruelle
Prive d'un protecteur que rien ne peut fléchir.
Je sens trop à quel point vous devez me haïr.

ÉMILIE.

Vous haïr! mon ami! vous avez pu le craindre?

MADAME DE VOLMARE.

N'êtes-vous pas déjà tous deux assez à plaindre!
Pourquoi charger vos maux du poids de la douleur?

Digitized by Google

En égarant l'esprit, elle flétrit le cœur.

LE CHEVALIER.

S'il restait quelque espoir dans ce moment d'orage...

MADAME DE VOLMARE.

Tout finit.

LE CHEVALIER.

Mais voyez : qu'avons-nous ?

MADAME DE VOLMARE.

Le courage
Et moi : conservez l'un ; et l'autre, j'en réponds.

ÉMILIE.

Ah ! mon amie !

LE CHEVALIER.

Hélas !

MADAME DE VOLMARE.

Plus de larmes, voyons :
Tout ceci, c'est ma faute.

ÉMILIE.

Ah ! la chose...

MADAME DE VOLMARE.

Est très-sûre,
Si je ne l'avais pas, en brisant sa voiture,
Forcé de s'arrêter et de venir ici,
Nous n'en serions pas tous au point où nous voici.

LE CHEVALIER.

Otez donc à mon cœur le remords qui l'accable,
Charmante femme ! Oh ! oui : vous seule êtes coupable.

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Non ; je suis la première : il faut mettre nos torts
En commun tous les trois, ainsi que nos efforts.

LE CHEVALIER.

Ce que j'ai fait...

MADAME DE VOLMARE.

Est fait. Voyons ce qu'il faut faire.
Mon oncle est vif, mais bon.

LE CHEVALIER.

Au moins si sa colère
Me laissait d'un seul jour espérer le délai !
Mais, tombant à ses pieds j'ai fait un vain essai
Et voulu par mes pleurs toucher son cœur sensible ;
Hélas ! au premier mot encor plus inflexible,
Il m'a fermé la bouche avec une rigueur...

MADAME DE VOLMARE.

Qui n'est pas toute à lui, j'en connais bien l'auteur.
Vous seriez moins coupable, elle étant moins jolie :
Mais vos ennemis, grâce aux charmes d'Émilie,
Sont un oncle amoureux de son autorité,
Qu'irritent deux jaloux, qu'a joués ma gaîté.
Ainsi c'est le tems seul qui permet l'espérance.
Maintenant vos devoirs sont dans l'obéissance.
Partez.

LE CHEVALIER.

Auprès de lui que nous restera-t-il ?

MADAME DE VOLMARE.

Un cœur qui, plus que vous, souffre de votre exil ;
Une amie, une sœur dont toujours la fortune
Quel que soit l'avenir, vous deviendra commune.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Vous créez des plaisirs même au sein des tourmens,

MADAME DE VOLMARE.

Surtout, fuyez mon oncle en ces premiers momens.
Il se croit offensé : c'est en vain qu'on l'implore ;
Le cœur s'aigrit de tout, quand l'orgueil parle encore.
On vient : séparez-vous. Vous êtes malheureux
Et trop faibles ensemble : attendez-moi tous deux.

ÉMILIE, en s'en allant.

Disposez de mon sort ; à vous je le confie.

MADAME DE VOLMARE.

Vous me verrez bientôt.

LE CHEVALIER, voulant suivre Émilie.

Ma chère et tendre amie !

MADAME DE VOLMARE, les séparant.

Mais sortez donc, on entre.

LE CHEVALIER.

Ah ! grand Dieu !

MADAME DE VOLMARE.

C'est Merval.

SCÈNE II.

MADAME DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

Encore eux ! c'est trop clair : ne vous voilà pas mal :
Vous vous accoutumez sans doute au tête-à-tête.
Vous en aurez le tems : car le départ s'apprête,

Digitized by Google

Et l'oncle vient de tout arranger pour le mieux.

MADAME DE VOLMARE.

Vous, connaissant l'amour, les pleurs d'un malheureux
Peuvent-ils vous donner une gaité pareille !

MERVAL.

Prêchez-moi la pitié, vous ; je vous le conseille,
Après les jolis tours que vous m'avez joués ;
Riant des sentimens que j'avais avoués,
Quand vous m'avez tantôt pour ce Monsieur, sans doute,
Fait courir lestement jusqu'à la grande route,
Vous fesais-je pitié ? Me plaigniez-vous ce soir,
Quand plus maligne encor vous m'avez, pour le voir,
Écarté du salon avec une autre ruse.

MADAME DE VOLMARE.

M'auriez-vous autrement obéi ?

MERVAL.

Belle excuse !
Pourquoi m'en fesiez-vous un secret ?

MADAME DE VOLMARE.

Comme à tous.

MERVAL.

Je vous ai dit le mien.

MADAME DE VOLMARE.

C'est qu'il était à vous.

MERVAL.

Il vous touchait assez pour en être maîtresse.
Vous avez fait miracle avec votre finesse ;
Votre oncle furieux ne peut se contenir :
Permaville l'aigrit, et l'excite à punir ;
Et, quand d'effroi par vous la maison est remplie,

Digitized by Google

Vous laissez de vos torts soupçonner Émilie.

MADAME DE VOLMARE.

Soupçonner !

MERVAL.

Oui vraiment : n'ont-ils pas sur un cri
Jugé que d'Émilie il était le mari.

MADAME DE VOLMARE.

J'ai cru que c'était sûr.

MERVAL.

Pour me donner le change
Sur l'erreur de la nuit, que votre esprit s'arrange.
Vous pouvez bien tromper l'oncle et notre jaloux ;
Mais, moi, je suis bien sûr, oui...

MADAME DE VOLMARE.

Qu'il est mon époux ?

MERVAL.

Niez-le par hasard.

MADAME DE VOLMARE, à part.

L'espoir naît dans mon ame.

(Haut.)

Ainsi, vous assurer qu'Émilie est sa femme ?...

MERVAL.

Ce serait me donner une preuve de plus.
Vos piéges, vos détours me sont trop bien connus,
Et tous ceux d'aujourd'hui l'amour seul les inspire.

MADAME DE VOLMARE.

Allons, puisque c'est moi, puisqu'il faut vous le dire,
Oserais-je à présent vous demander, Monsieur,
Qui vous donne à me nuire une si belle ardeur ?

Digitized by Google

MERVAL.

Je suis votre jouet !

MADAME DE VOLMARE.

Unie à ce que j'aime,
Je veux le voir, et trouve une rigueur extrême.
L'adresse pouvait seule écarter le danger,
J'ai voulu me servir, et non vous outrager !

MERVAL.

Vous ne m'en vouliez pas ?

MADAME DE VOLMARE.

Vous auriez fait de même.

MERVAL.

Je sais que presque tout est permis quand on aime.

MADAME DE VOLMARE.

Et vous vous emportez ?

MERVAL.

Ma foi, que voulez-vous ?
Moi, j'ai crié bien fort, parce qu'ils criaient tous.

MADAME DE VOLMARE.

Et voilà tout le mal : car si quelque ami sage,
Aux éclats de mon oncle opposant le courage,
Eût attaqué son cœur ; dans ces nouveaux liens,
Eût su lui faire voir une source de biens,
Le bonheur, les plaisirs que par son indulgence
Sa vieillesse obtenait de la reconnaissance,
Nous étions tous heureux.

MERVAL.

C'est assez vrai, cela.

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Vous-même...

MERVAL.

Oui, je devais être cet ami-là :
Mais tout disait d'abord que c'était Émilie,
Et ce n'est pas, ma foi, pour son rival qu'on prie.

MADAME DE VOLMARE.

Vous voilà rassuré sur la rivalité.

MERVAL.

J'aurais d'autant mieux fait, que d'un oncle irrité
Sur ce premier hymen obtenant le suffrage,
Rien ne s'élevait plus contre mon mariage,
Je gagnais deux amis, j'ôtais tout embarras.

MADAME DE VOLMARE.

Ah! de votre intérêt je ne vous parle pas.

MERVAL.

C'est beaucoup cependant. Un même espoir nous lie,
Écoutez, faites-moi le mari d'Emilie,
Et je vais m'employer pour vous faire accorder...

MADAME DE VOLMARE.

C'est elle, et non pas moi, qu'il faudrait décider.

MERVAL.

Elle le voudra bien?

MADAME DE VOLMARE.

Eh bien! qu'elle y consente,
Et mes soins sont à vous.

MERVAL.

Ah! vous êtes charmante...

Digitized by Google

Permaville pourtant...

MADAME DE VOLMARE.

Ne l'épousera pas,
Soyez-en sûr.

MERVAL.

Vraiment ?

MADAME DE VOLMARE.

J'en réponds.

MERVAL.

En ce cas...
Mais le voilà qui rêve.

MADAME DE VOLMARE.

Il vient.

MERVAL.

Pour notre affaire,
Savez-vous avec lui ce qu'il nous faudrait faire ?

MADAME DE VOLMARE.

Quoi donc ?

MERVAL.

Ici notre homme a le plus grand crédit.
Il aime, et son erreur a causé son dépit.
Rendez libre Émilie, et faites qu'il espère;
Il parlera pour vous, vous aurez grâce entière.

MADAME DE VOLMARE.

Fort bien : mais c'est tromper.

MERVAL.

Quel scrupule avez-vous ?

MADAME DE VOLMARE.

Il n'en faut point avoir ?

Digitized by Google

MERVAL.

Attraper un jaloux,
Un méchant qui nous nuit, que son intérêt pousse ;
C'est justice...

MADAME DE VOLMARE.

Vraiment !

MERVAL.

Et c'est bien la plus douce.

MADAME DE VOLMARE.

Malin, reprochez-moi mes ruses de tantôt ;
Vous en avez bien plus.

MERVAL.

On en a quand il faut.
Je sors. Assurez-vous des soins de Permaville.
Je vous réponds des miens, et d'un succès facile.

SCÈNE III.

MADAME DE VOLMARE.

Ah ! Messieurs les amans, que vous voilà bien tous !
Prêchant les procédés que vous craignez pour vous.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

MADAME DE VOLMARE, PERMAVILLE.

MADAME DE VOLMARE.

Mais voici l'autre ; allons, donnons-nous l'air coupable.

PERMAVILLE, à part.

Je veux ne pas le croire, et le soupçon m'accable.
Je vois l'une des deux, tâchons de m'éclaircir :
(Haut.)
Qui seule dans ces lieux peut donc vous retenir ?

MADAME DE VOLMARE.

L'espoir, qu'y laisse un oncle à ma douleur mortelle,
De le voir, le fléchir.

PERMAVILLE, à part.

Quel ton triste! C'est elle...
(Haut.)
Pour affaire chez lui votre oncle est retiré.

MADAME DE VOLMARE.

A la même colère est-il toujours livré ?

PERMAVILLE.

En est-il de plus juste ? Avec autant d'étude
Joignit-on plus de ruse à plus d'ingratitude ?
Il n'a qu'un seul désir ; peut-on l'offenser mieux ?
En secret mariée !

MADAME DE VOLMARE.

Oui, le crime est affreux ;
J'en conviens avec vous.

Digitized by Google

PERMAVILLE, à part.

Eh! mais quand on l'accuse,
Un coupable toujours sait trouver une excuse.
C'est l'autre.

MADAME DE VOLMARE.

Mais du tort rapprochez le malheur.
Sans ressources, sans biens, en proie à la douleur,
Rejetés et proscrits par le meilleur des hommes;
Voyez pour l'avenir dans quel état nous sommes.

PERMAVILLE.

Nous sommes! Que vous fait le sort de deux époux!

MADAME DE VOLMARE.

Comment!

PERMAVILLE.

Vous en parlez comme si c'était vous.

MADAME DE VOLMARE.

Il le faut bien, hélas!

PERMAVILLE, vivement.

Ce n'est pas Émilie?

MADAME DE VOLMARE.

Elle ou moi, c'est toujours...

PERMAVILLE.

Une grande folie,
Je le sais; mais enfin, pour vous conduire ainsi!
Peut-être vous aviez une raison aussi?

MADAME DE VOLMARE.

Une seule; l'amour.

Digitized by Google

PERMAVILLE.

Oh! c'est bien la plus forte.

MADAME DE VOLMARE.

Que votre cœur prononce; à lui je m'en rapporte.
Objet de tous vos vœux, si quelque femme un jour,
Je suppose Émilie, offrait à votre amour
Un bonheur aussi doux, sous la loi du mystère;
Le refuseriez-vous? Parlez, soyez sincère.

PERMAVILLE.

Oh! Bessoncour bientôt couronnerait nos vœux.

MADAME DE VOLMARE.

A quel titre? Par lui si l'un de ses neveux
Est ainsi maltraité, que peut espérer l'autre?

PERMAVILLE.

Tout car j'ai son secret sur mon sort et le vôtre.
Tout; ce bruit n'est au fait que pour vous faire peur.

MADAME DE VOLMARE.

Comment donc

PERMAVILLE.

L'indulgence est au fond de son cœur.

MADAME DE VOLMARE.

Ah! que me dites-vous?

PERMAVILLE.

Ce qu'il m'a dit lui-même.

MADAME DE VOLMARE, à part.

Ils seront donc heureux!

PERMAVILLE.

Quoiqu'au fond il vous aime,

Digitized by Google

Son cœur, plein du passé, redoute votre choix;
Il craint qu'un neveu jeune, abusant de ses droits,
Et voulant tout régler sur les goûts de son âge,
N'apporte un jour chez lui le trouble et l'esclavage.

MADAME DE VOLMARE.

Ah! s'il était connu de vous comme de moi,
Qu'aisément vous pourriez dissiper cet effroi!

PERMAVILLE.

Mais, oui; son air engage et son maintien rassure.

MADAME DE VOLMARE.

N'est-ce pas?

PERMAVILLE.

Si son ame est comme sa figure
Il doit mettre partout le bonheur et la paix.

MADAME DE VOLMARE.

Ce qu'ont vos jugemens, c'est qu'ils sont toujours vrais.

PERMAVILLE.

Son âge, quel est-il?

MADAME DE VOLMARE.

Mais à-peu-près le nôtre.

PERMAVILLE.

Cela serait fort bien.

MADAME DE VOLMARE.

Un goût comme le vôtre;
Détestant le grand monde, et vivant pour son cœur.

PERMAVILLE.

Mais vous m'intéressez: même goût; même humeur;
Rien de notre union n'altèrerait les charmes.

MADAME DE VOLMARE.

Oui, mon oncle; en plaisirs, d'un mot change nos larmes.

Digitized by Google

PERMAVILLE.

Eh! bien, il faut l'avoir : réunissons nos droits;
Par les pleurs, la raison, attaquons-le à-la-fois;
Tout seul contre son cœur, ses amis et sa nièce,
Combattra-t-il long-tems, comptez sur sa faiblesse.

MADAME DE VOLMARE.

Ah! que vous m'enchantez!

PERMAVILLE.

Mais plaisir pour plaisir;
Vous heureux, aidez-moi tous à le devenir.

MADAME DE VOLMARE.

Eh! comment, s'il vous plaît?

PERMAVILLE.

Par l'hymen d'Émilie.

MADAME DE VOLMARE.

Vous en demandez plus que ne peut une amie.

PERMAVILLE.

Du moins parlez pour moi.

MADAME DE VOLMARE.

Je m'y peux engager.

PERMAVILLE.

Pour exclure Merval daignez me protéger.

MADAME DE VOLMARE.

Mon oncle, dans son cœur tantôt vous a fait lire;
Moi, j'ai lu dans celui d'Émilie, et puis dire
Que sûrement Merval ne l'épousera pas.

PERMAVILLE.

Vous me rendez l'espoir, et je vais de ce pas,

Digitized by Google

Pour vous rendre la paix, mettre tout en usage.

MADAME DE VOLMARE.

J'entends mon oncle.

PERMAVILLE.

Allons, Madame, du courage.
Et nous l'emporterons.

SCÈNE V.

MERVAL, MADAME DE VOLMARE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR, en entrant, à Merval.

Non... Il est déjà loin.
Ils m'ont trompé tous deux, je ne veux plus les voir...
(A madame de Volmare.)
Madame, c'est donc vous qui, bravant ma défense,
Voulez m'embarrasser d'un homme qui m'offense?
Suivez-le, puisque seul ce monsieur vous convient.

MADAME DE VOLMARE.

Mon oncle!

M. DE BESSONCOUR, lui remettant un porte-feuille.

Allez : voilà ce qui vous appartient.

MADAME DE VOLMARE.

A moi!

M. DE BESSONCOUR.

Prenez : je sais quelle est votre fortune;
Que le Chevalier sert, et n'en possède aucune.
A d'éternels besoins vous seriez condamnés,

Digitized by Google

Vous ne les craindrez plus avec cela : prenez ;
Mais laissez-moi tranquille.

MADAME DE VOLMARE.

Homme trop respectable,
Vous me comblez de bien en me croyant coupable !

M. DE BESSONCOUR.

Vous l'êtes, et beaucoup : je le sais ; mais mon cœur
Désire son repos et non votre malheur.

MADAME DE VOLMARE.

En est-il de plus grands que ceux de vous déplaire ;
De vivre loin de vous, à votre ame étrangère ?

M. DE BESSONCOUR.

Vous eussiez, le pensant, agi différemment.

MERVAL.

Le pouvaient-ils au fait ? Parlons sincèrement.
On ne peut être franc avec ceux qu'on redoute.

M. DE BESSONCOUR.

J'ai tort.

MERVAL.

Mais écoutez....

M. DE BESSONCOUR.

Que faut-il que j'écoute !
Depuis une heure au moins que vous parlez pour eux,
Vous n'avez fait, Monsieur, que m'aigrir un peu mieux.

MADAME DE VOLMARE.

Mon oncle, je conçois quel courroux vous anime.
Après tant de bontés une faute est un crime ;
Mais d'un juge sévère écartez la rigueur,
N'écoutez que l'arrêt que dicte votre cœur :

Digitized by Google

Ce cœur si bon, pour qui voir des heureux, en faire,
Est depuis qu'il respire, un plaisir nécessaire.
Importuné des pleurs que vous feriez couler....

M. DE BESSONCOUR.

Je n'ai qu'un mot : en vain vous voulez m'ébranler.

MADAME DE VOLMARE.

Repoussant de vos bras votre triste famille..

M. DE BESSONCOUR.

Il me reste une nièce, elle sera ma fille....

MADAME DE VOLMARE.

Vous perdez la plus tendre, et sur qui vos bienfaits
Vont rendre tous vos droits plus sacrés que jamais;
Le regret, malgré vous, vous atteindra loin d'elle.
Un mot, et vous verrez votre nièce fidèle,
A vous complaire en tout instruisant son époux,
Vous rendre le bonheur qu'elle tiendra de vous;
Un neveu doux, soumis, dont la reconnaissance
Va d'un père sur lui vous donner la puissance.
Vous rendez tout heureux, nos maux sont effacés,
Et c'est un cœur de plus que vous asservissez.

M. DE BESSONCOUR.

Oh! oui, sur l'avenir le passé rend tranquille;
L'un et l'autre m'apprend comme il sera docile.

PERMAVILLE.

Allons, mon bon ami, c'est d'un trop long courroux
Fatiguer votre cœur contre eux et contre vous;
Sans doute, ils ont des torts, mais l'amour les leur donne,
Il en a tous les jours de plus grands qu'on pardonne.

Digitized by Google

M. DE BESSONCOUR.

Vous me parlez pour eux, vous, qui dans ce moment
Accusiez la lenteur de mon ressentiment!

PERMAVILLE.

Oui, ne voyant que vous, exagérant l'offense,
J'ai du premier transport suivi la violence:
Mais un peu de justice et de réflexion,
Leur amour et l'excès de la punition,
Enfin ce que j'ai vu, ce que m'a dit Madame,
D'un sentiment plus juste a pénétré mon ame.
Imitez-moi.

M. DE BESSONCOUR.

Non, non.

MADAME DE VOLMARE.

Mon oncle.

PERMAVILLE.

Mon ami.

MERVAL.

Monsieur.

M. DE BESSONCOUR, à part.

Que je m'en veux!

MADAME DE VOLMARE.

Vous êtes attendri.

PERMAVILLE.

Je connais le motif qui vous rend si sévère;
D'une fausse terreur repoussez la chimère.

Digitized by Google

Maître de votre sort, vos goûts seront leurs lois ;
Votre repos, leur bien : et dociles par choix,
L'amour fera pour vous ce que fesait la crainte.

MADAME DE VOLMARE.

Jamais, je vous le jure, aucun sujet de plainte....

MERVAL.

Nous sommes leurs garans.

MADAME DE VOLMARE.

Je tombe à vos genoux.

MERVAL.

Pardonnez.

PERMAVILLE.

Votre cœur vous le dit plus que nous,
Cédez.

M. DE BESSONCOUR.

Contre eux toujours vous deviez me défendre,
Et vous me trahissez, ami fidèle et tendre !

PERMAVILLE.

Je vous sers, je vous force à faire des heureux.

M. DE BESSONCOUR.

Puisque contre moi seul tout le monde est pour eux,
Il faut sur la raison que l'amitié l'emporte.
Je m'en repentirai, c'est certain : mais n'importe.
Restez.

PERMAVILLE.

Bien, mon ami.

MADAME DE VOLMARE.

Le Chevalier aussi ?

M. DE BESSONCOUR.

Se peut-il autrement ? puisqu'il est le mari,

Digitized by Google

Punir l'un maintenant, ce serait punir l'autre.

MERVAL, à part.

Bon! Ce premier succès est le garant du nôtre.

M. DE BESSONCOUR.

Qu'on le fasse venir.

MADAME DE VOLMARE.

Moi-même, dans son cœur
Je vole ramener le calme et le bonheur;
Le conduire à vos pieds, et mériter sa grâce....

M. DE BESSONCOUR.

Non, plus de ce mot-là : qu'il vienne, qu'il m'embrasse,
En pardonnant les torts, j'en perds le souvenir :
Empêchez-le, du moins, de jamais revenir.

MADAME DE VOLMARE.

Allons sécher les pleurs de la pauvre Émilie.

SCÈNE VI.

MERVAL, MONSIEUR DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne prononce plus de sermens de ma vie.
Dans le fond de mon cœur j'avais bien fait le vœu
Que jamais près de moi ne vivrait un neveu;
Le voilà bien rempli!

PERMAVILLE.

D'une façon plus sage :
En lui, tout vous convient, le nom, l'état et l'âge.

Digitized by Google

MERVAL.

Moi, depuis son berceau je l'ai toujours connu
Bon fils, meilleur ami, cité par sa vertu.
Qui le combat l'estime, et qui le connaît l'aime :
Vous n'auriez pu jamais mieux choisir pour vous-même.

PERMAVILLE.

Pour des maux incertains perdrez-vous de vrais biens ?
Un cœur comme le vôtre a besoin de liens.

M. DE BESSONCOUR.

C'est par eux que de nous on abuse sans cesse.
Vous verrez quelle suite aura cette faiblesse ?

PERMAVILLE.

Quoi !

M. DE BESSONCOUR.

Celle-ci tranquille, Émilie à son tour
Viendra de vœux pareils me tourmenter un jour ;
Qu'aurai-je à lui répondre ?

PERMAVILLE.

Oui. Pourquoi vous débattre ?
Au lieu de deux heureux vous en aurez fait quatre.

M. DE BESSONCOUR.

Et je paîrai pour eux.

MERVAL.

Non : tout dépend du choix.
Faites-en un pour elle, et croyez....

M. DE BESSONCOUR.

Je la vois.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MERVAL, ÉMILIE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

ÉMILIE, se précipitant aux pieds de son oncle

Mon oncle, se peut-il ?... vos genoux que j'embrasse.

M. DE BESSONCOUR.

Avez-vous aussi, vous, à me demander grâce ?

ÉMILIE.

Non, non : puisqu'elle est faite, et qu'enfin un époux
Peut à jamais....

PERMAVILLE.

Madame ; eh ! mais, ce n'est pas vous.

MERVAL.

C'est unique, à quel point l'amitié vous égare ?

ÉMILIE.

Serait-ce un vain espoir ? Madame de Volmare....

M. DE BESSONCOUR.

Vous avez fait comme elle !... Eh ! bien l'avais-je dit ?
Il me pleut des neveux.

MERVAL.

Remettez votre esprit.

ÉMILIE.

N'avez-vous pas promis, qu'embellissant ma vie,
Vous adopteriez l'homme à qui l'hymen me lie ?

M. DE BESSONCOUR.

A vous ! Qu'est-ce ceci ? de qui me parlez-vous ?

Digitized by Google

ÉMILIE.

Du Chevalier.

PERMAVILLE.

Comment!

MERVAL.

De lui?

ÉMILIE.

De mon époux.

MERVAL.

Votre époux! c'est un jeu.

PERMAVILLE.

Parlez-vous vrai, Madame?

M. DE BESSONCOUR.

Mais à chaque minute il change donc de femme?
C'était votre cousine, et c'est vous maintenant?

PERMAVILLE.

Vous verrez qu'on m'aura joué comme un enfant.

MERVAL.

A quoi bon cette feinte? allons, c'est assez rire.

ÉMILIE.

Mais non; je ne ris point.

MERVAL.

Je ne sais plus qu'en dire.

M. DE BESSONCOUR.

Qui de vous est sa femme, à la fin?

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MERVAL, ÉMILIE, LE CHEVALIER, MADAME DE VOLMARE, MONSIEUR DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

LE CHEVALIER.

La voilà.

MERVAL.

Émilie !

PERMAVILLE.

Émilie !

MADAME DE VOLMARE.

Oui : c'est bien celle-là.

LE CHEVALIER.

L'amour depuis un an a formé notre chaîne ;
Condamnés au secret, à l'absence, à la peine,
Nous n'avions du destin connu que le courroux :
Mais vous nous pardonnez, tout est bonheur pour nous.

M. DE BESSONCOUR.

En arrivant ici, vous étiez mariée ?

MADAME DE VOLMARE.

Quand vous la pardonnez, la faute est oubliée ;
Vous l'avez dit.

M. DE BESSONCOUR.

Mais, vous, dites-moi donc aussi,
Ce que décidément vous êtes dans ceci.

LE CHEVALIER.

Oh ! la plus noble amie.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Et la sœur la plus chère.

MADAME DE VOLMARE.

Qui, vous connaissant bien, ai de votre colère
Reçu les premiers traits, épuisé tous les feux
Pour ne plus leur laisser que vos bontés pour eux.
C'est toujours votre nièce à qui vous faites grâce :
Vos amis permettront qu'elle prenne ma place.

ÉMILIE.

Croyez qu'à vous aimer, vous obéir toujours,
Et mon époux et moi consacrerons nos jours.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cœur....

M. DE BESSONCOUR.

C'est fort bien; si l'on change la femme,
Le mari ne l'est pas; et toujours dans son ame
Sont les mêmes vertus que vous me vantiez tous.

LE CHEVALIER.

Ces Messieurs,

M. DE BESSONCOUR.

Tous les deux m'ont répondu de vous.

PERMAVILLE.

C'est ce monsieur Merval....

MERVAL, à part.

Ah! la double friponne!

M. DE BESSONCOUR.

Près d'elle aimez un peu l'oncle qui vous la donne.

LE CHEVALIER.

Mes jours seront à vous.

Digitized by Google

MADAME DE VOLMARE.

Tout vous le garantit ;
Ces Messieurs vous diront...

MERVAL.

Oh ! rien : nous avons dit
Tout ce qu'il en fallait.

FERMAVILLE, à part.

Oui, pour être bien dupe.

M. DE BESSONCOUR.

Allons changer les soins dont pour vous on s'occupe.
Vos voyages, je crois, sont finis.

LE CHEVALIER.

A jamais,
Puisque près d'elle et vous m'ont fixé vos bienfaits.

M. DE BESSONCOUR.

Venez : dans ce moment c'est jouer de fortune
D'en être, sur les deux, au moins quitte pour une.

FIN DU MARIAGE SECRET.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

TOM JONES ET FELLAMAR, comédie en cinq actes, par Desforges. 1

Notice sur Chéron 109

LE TARTUFFE DE MŒURS, comédie en cinq actes, par Chéron 113

Notice sur Desfaucherets 154

LE MARIAGE SECRET, comédie en trois actes, par Desfaucherets. 259

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google